This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Harvard College Library

From the
CONSTANTIUS FUND
Bequeathed by
Evangelinus Apostolides Sophocles
Tutor and Professor of Greek
1842–1883

For Greek, Latin, and Arabic
Literature

LA

SYPHILIS

POÈME EN VERS LATINS

DE JÉROME FRACASTOR

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS

PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE SUR FRACASTOR

ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES

PAR PROSPER YVAREN

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS.

A PARIS

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE

17, rue de l'École-de-Médecine.

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

1847

LA

SYPHILIS.

Imprimerie de Fr. SEGUIN aîné, à Avignon, rue Bouquerie, 13.

D

LA

SYPHILIS

POÈME EN VERS LATINS

DE JÉROME FRACASTOR

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS

PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE SUR FRACASTOR

ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES

PAR PROSPER YVAREN

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS.

A PARIS

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE

17, rue de l'École-de-Médecine.

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

1847

Med 1759.3.50

HARVARD COLLEGE
MAY 17 1924
LIBRARY

Constantius fund

MICROFILMED
AT HARVARD

A Son Père

Antoine Ivaren

Le Traducteur.

ÉTUDE

SUR FRACASTOR.

ÉTUDE

SUR

FRACASTOR.

—

Je n'hésite pas à prendre pour épigraphe de cette étude une page du grave historien *de Thou :* à quelque hauteur que Fracastor y soit élevé, j'ose croire que l'appréciation de ses ouvrages et de sa vie privée ne l'en fera pas descendre.

«.... *Maxime omnium funesta, quamvis non omnino immaturata, mors fuit Hieronymi Fracastorii Veronæ, loco nobili nati, qui ad exactam philosophiæ et mathemati-*

carum artium, ac præcipue Astronomiæ, quam et doctissimis scriptis illustravit, cognitionem summum judicium et admirabile ingenium attulit, quo multa ab antiquis aut ignorata, aut secus accepta adinvenit et explicavit, et medicinam, ut honestissime et citra lucrum, ita felicissime fecit.

« *Poeticam vero ita excoluit, ut ad virgilianam majestatem proxime accessisse eum faterentur æmuli, et in iis Jacobus Sanazarius alioqui parcus et amarulentus alienæ eruditionis laudator, qui visa ejus Syphilide, non solum Joannem Jovianum Pontanum, sed se quoque ipsum in opere accurata XX annorum lima perpolito victum exclamavit. Ei, certe hujus seculi ingens miraculum, J. C. Scaliger tanquam illarum quas dixi scientiarum et poetices summum fastigium consecuto aras erexit.* (Thuani historiæ, T. 1. lib. XII. §. 15.) »

«.... De tous les hommes illustres que l'Italie perdit à « cette époque (vers le milieu du 16e siècle), Jérôme « Fracastor est celui dont la mort, quoique n'étant pas « tout-à-fait prématurée, fut regardée comme la plus « funeste.

« Fracastor, né à Vérone de parents nobles, appliqua « un jugement profond et un admirable génie à l'étude « de la philosophie, à celle des sciences mathématiques

« et principalement de l'astronomie à laquelle il consacra « les plus savants écrits. Il ajouta une foule de découvertes aux connaissances des anciens, et signala ce que « celles-ci avaient d'erroné. Il cultiva la médecine avec « bonheur, de la manière la plus honorable et la plus « désintéressée.

« Quant à la poésie, il y excella au point d'atteindre « de bien près à la perfection de Virgile, de l'aveu de ses « propres émules, de l'aveu même de Jacques Sannazar « si sobre de louanges et si prodigue d'amères critiques « pour les œuvres d'autrui : après avoir lu le poème sur « la Syphilis, Sannazar le proclama supérieur non-seulement aux poésies de Jean Jovien Pontano, mais à « l'œuvre que lui-même avait mis vingt ans de sa vie à « corriger et à polir (le poème *de partu Virginis*) : « Jules César Scaliger, un des prodiges de son siècle, « éleva des autels poétiques à Fracastor, pour honorer en « lui l'homme qui était parvenu au faîte des sciences et » de la poésie. » (*De Thou, Histoire, tom.* I. *liv. XII.* §. 15.)

Le rang qu'au 16e siècle Fracastor occupa dans la république des lettres fut des plus éminents. Le vide qu'y produisit sa mort et la vivacité des regrets qu'elle y occasionna sont attestés par une lettre de J. C. Scaliger à

Matthieu Bandello, dont j'extrais ici quelques passages :

« *Gravi teste, ac potius auctore gloriæ, splendoris atque felicitatis suæ privata est nobilissima patria nostra Hieronymo Fracastorio, viro cum in omni disciplinarum genere singulari, tum in poeticis pene comparabili. Quo in mœrore ac luctu cum versata esset diu civitas nostra, multis titulis, plurimis elogiis et publice et privatim testata est, quantum in unius divini capitis jactura decessisset de universæ reipublicæ dignitate.* . . . . . .

« *Quocirca fuit omnino Fracastorius tanta in admiratione civium ut ipsi principes rei litterariæ sibi eum facile anteferrent vivum, et eo mortuo quasi se inanes putarent sine illo, non solum ipsum inter suos conventus, sed etiam seipsos in illius quærerent desiderio. Atque ita tum præsentes summis apparatibus justa persolverunt parenti omnium bonarum artium.* » (J. C. Scaliger, Litt. LVI.)

« Notre noble patrie a perdu un illustre témoin, ou « plutôt un des principaux auteurs de sa gloire, de sa « splendeur et de sa félicité, Jérôme Fracastor, génie « supérieur dans toutes les sciences et presque sans rival « comme poète : long-temps plongée dans la douleur et « le deuil, notre cité témoigna par une foule d'honneurs « et par de nombreux éloges soit publics soit privés, tout « ce que la perte seule d'une tête si divine avait ravi d'é- « clat à la république entière. . . . . .

« Fracastor était si haut placé dans l'admiration de « tous, que non-seulement, durant sa vie, les princes de « la science lui donnaient volontiers la préférence sur eux-« mêmes, mais que, de plus et comme si sa mort les eût « réduits à rien, ils se plaignirent de le savoir à jamais « absent de leurs assemblées dont par là même ils se « croyaient absents avec lui; aussi payèrent-ils, avec la « plus grande pompe, le tribut de leurs justes regrets à « ce père de tous les arts libéraux. » (*Jules César Scaliger, Lettre* 56.)

En effet, Vérone, sa patrie, lui décerna de magnifiques funérailles. Les poètes les plus célèbres de l'époque déplorèrent dans des vers élégiaques la mort de Fracastor. Sa statue fut promptement coulée en bronze à Padoue, aux frais de Jean-Baptiste Rhamnusius, son ami et son admirateur; elle y fut placée dans un lieu public où toute la jeunesse de Padoue et tous les membres de l'Université vinrent la saluer.

De leur côté aussi, les principaux citoyens de Vérone (par une délibération du Conseil, du mois de novembre 1555, religieusement conservée dans les archives de la ville) votèrent une statue de marbre à JÉRÔME FRACASTOR, *à l'auteur du divin Poème sur la Syphilis, à celui dont les vers ont éclipsé tous les vers qui ont paru depuis quinze cents ans.*

Il commença ses études, très-jeune encore, à l'université de Padoue. Ses progrès dans les lettres furent si grands qu'il éclipsa bientôt tous ses condisciples.

Ardent, infatigable au travail, on le vit explorer toutes les branches des connaissances humaines. De l'étude des bonnes lettres il passa à celle des mathématiques, où sa rare pénétration et l'immensité d'une mémoire toujours sûre abrégèrent beaucoup pour lui le temps qu'exige ordinairement une science toute d'abstractions, de formules et de chiffres.

Il s'adonna ensuite pendant plusieurs années à la philosophie, sous la direction du savant Pierre Pomponace, de Mantoue; puis, son goût le portant à la médecine, il s'en occupa avec tant d'ardeur, il y appliqua tellement les ressources de son génie que, dans les discussions journalières, non-seulement avec les élèves, mais encore avec les docteurs de l'école, de l'aveu de tous, il n'avait point d'égal. Aussi l'appela-t-on dès l'abord *un jeune homme divin*, et l'université de Padoue fut-elle prodigue envers ce jeune homme des honneurs que personne avant lui n'avait obtenus que dans la vigueur de l'âge et après de longs travaux.

A l'âge de 19 ans, Fracastor professait la logique dans cette célèbre université. Il y eut pour condisciples les jeu-

nes gens les plus illustres. De ce nombre étaient Gaspard Contarini, qui fut ensuite cardinal, André Navagero (Naugerius) et Marc-Antoine Contarini de l'Ordre des Patriciens à Venise, les mêmes à qui la république confia de grandes ambassades ; Jean-Jacob Bardulo, de Mantoue, très-grave philosophe, Pomponio et Lucas Gaurico frères, habiles astronomes, Jean-Baptiste Ramusio (Rhamnusius) qui devint membre du conseil des Dix à Venise, personnage versé dans les lettres grecques, mais surtout dans la cosmographie et dans l'histoire de presque tous les peuples. Ramusio dut plus tard à Fracastor l'idée et une partie des matériaux de son utile *Collection de voyages maritimes.*

Il cultiva principalement l'amitié de deux très-nobles frères Jean-Baptiste et Raymond della Torre (Torriani, Turrius), de Vérone, avec lesquels il discourait habituellement, sous les yeux de Jérôme della Torre leur père qui, par ses talents et sa doctrine, avait obtenu la première chaire de médecine à l'université de Padoue.

Dans une des guerres qui ravagèrent alors l'Italie, l'académie de Padoue fut bouleversée. Fracastor apprit en même temps la mort de son père. Il se préparait à retourner à Vérone, lorsque Alviano, général de l'armée vénitienne, généreux ami des lettres, l'attira à l'académie

instituée à Pordenono, non loin de Venise; mais Alviano ayant été battu et fait prisonnier à Ghiaradda en 1509, par les Français, Fracastor se retira à Vérone : il y trouva l'héritage paternel presque entièrement anéanti par suite de la guerre.

Fracastor se maria. Il eut quatre fils dont deux moururent en bas âge. Il en déplora la perte dans des vers empreints de tout ce que la tendresse paternelle peut exhaler de touchantes douleurs. Quelques années après, il perdit aussi le troisième; le quatrième, Paul-Philippe, lui survécut.

Fracastor avait une maison dans Vérone. Il préférait cependant habiter la charmante retraite qu'il s'était créée à quinze milles de la ville, sur la colline Caphi, au pied du mont Baldo, entre l'Adige et le lac Benaco. Ce fut là qu'il composa le poème sur la Syphilis, qu'il dédia à Pierre Bembo, plus tard cardinal, alors secrétaire du souverain Pontife Léon X.

Simple dans ses goûts, modeste, bon, affable pour tous, servir l'humanité par la pratique de la médecine fut constamment le plus doux, le premier de ses devoirs. Il acquit une telle réputation qu'il fut proclamé le plus habile des médecins de son époque. Il était consulté non-seulement par les personnages les plus considérables de

Venise, mais encore il était appelé par les princes et les souverains étrangers, lorsqu'ils étaient atteints de maladies qui mettaient leurs jours en danger, et alors son désintéressement lui faisait refuser le prix qu'ils lui offraient pour les soins qui leur avaient rendu la santé. Il ne voulait rapporter dans sa patrie que l'estime et l'amitié de ces grands personnages.

Dans ses loisirs, il s'appliqua à étudier la cosmographie. Il parvint, aidé de ses connaissances en mathématiques, à déterminer et à tracer avec une rare précision les latitudes et les longitudes des pays découverts d'abord en Orient par les Portugais, et de ceux qui le furent bientôt en Occident par Christophe Colomb.

Il tira la botanique de l'obscurité où ses devanciers l'avaient laissée tomber. Il dénomma, classa les plantes avec une admirable clarté, il refit enfin cette science qui se perdait. Voyez à ce sujet les lettres de Fracastor insérées dans le recueil de Pini. (*Scielta di littere. Venet.* 1574, 4 *vol. in*-8°; *tom.* 3, *pag.* 399, 436.)

Fracastor était attaché au Concile de Trente en qualité de médecin, à l'époque où ce concile fut transféré à Bologne. — On a fait jouer à Fracastor, au sujet de cette translation un rôle qui, quelque important qu'il soit, n'en serait pas plus honorable, le rôle d'un astrologue

mystificateur. On a dit que le pape Paul III ayant intérêt de faire transférer le Concile dans une ville d'Italie sujette du Saint-Siége, avait, d'une part, à prévenir les obstacles que pouvait élever l'empereur Charles-Quint, de l'autre, à rompre les habitudes contractées par les Pères durant un séjour de plusieurs années à Trente, et que, pour triompher de ces difficultés, il eut recours à la science astrologique de Fracastor, très-renommée dans toute l'Europe. Fracastor, secondant les vues du souverain Pontife, aurait consulté les astres et n'aurait pas manqué de trouver, dans la conjonction de certaines planètes, des signes annonçant qu'une maladie contagieuse ne pouvait tarder d'envahir la ville de Trente.

Cette anecdote, à laquelle la croyance en l'astrologie universellement répandue au 16e siècle a pu donner naissance, n'est au fond qu'une de ces erreurs que la malice et le défaut de critique font passer d'un biographe à un autre.

Il est vrai que les Pères épouvantés désertèrent la ville de Trente, et qu'ils s'assemblèrent à Bologne dans les États du Saint-Siége et y tinrent la neuvième session du Concile, le 21 avril 1547, et la dixième au mois de juin de la même année. Mais j'aime à croire qu'ils n'eussent pas pris la fuite devant la menace d'un astrologue, cet astrologue fût-il

Fracastor lui-même, devant les dangers problématiques d'une future épidémie. Ils cédèrent à un péril réel, et se retirèrent devant les ravages d'une maladie grave qui s'était développée à Trente durant leur séjour, et dont plusieurs des principaux d'entre eux avaient été victimes.

Voici ce que je lis à ce sujet dans l'histoire du concile de Trente par le Père Sforza Pallavicini, fait cardinal en 1657, mort à Rome en 1667. T. 2. (*Migne, éditeur. — Montrouge* 1844.)

« Il survint à Trente une maladie (le pourpre), ac-
« compagnée d'une mortalité extraordinaire et d'indices
« de contagion sur le corps et de corruption dans l'air,
« ce qui effraya d'autant plus les Pères du Concile que
« la mort s'approcha de plus près; car ils virent périr de
« ce mal, trois jours après la session, l'évêque de Capa-
« cio, et peu auparavant, le genéral des Mineurs, avec
« quelques membres de la suite des Légats. Ils tournè-
« rent leurs pensées vers le départ. L'empressement de-
« vint encore plus grand, lorsque le bruit de la contagion
« se fut répandu dans les lieux circonvoisins; car dès lors
« il fut question de défendre toute communication avec
« Trente, et de couper aux Pères toute retraite à l'avenir.

« On songea à transférer le Concile.... Les Légats de-
« mandèrent d'abord l'avis des hommes de l'art sur la

« maladie régnante. Il y avait là deux médecins étrangers « très-célèbres : le premier, Balduino Balduini, de Barga, » attaché à la maison du premier Légat ; l'autre Jérôme « Fracastor, de Vérone, qui avait été envoyé comme « médecin du Concile, et qui avait la réputation d'être le « plus grand médecin de son temps. On raconte même « que douze ans auparavant, Charles-Quint voyageant en « Italie et quittant Peschiera, où était accourue l'élite de « plusieurs provinces.... ne fit attention à personne, « mais que le cardinal Madrucci lui ayant seulement « montré Fracastor, il arrêta sa marche, au milieu de la « poussière et à l'ardeur du soleil, pour le considé- « rer. (1)

« Les deux médecins déclarèrent que la maladie pré- « sentait des signes de contagion et des symptômes de « peste qui se développeraient ensuite, lorsque la tem- « pérature serait plus chaude ; et que les personnes no- « bles et délicates y seraient plus exposées que les autres.

« En effet, l'enquête démontra que depuis quelque

(1) A cette époque, Fracastor avait déjà publié son poème sur la Syphilis (imprimé pour la première fois en 1530). On verra, si on consulte la note première du troisième chant, que le vainqueur de Pavie, tout aussi vulnérable en certain point que notre François Ier, avait des raisons personnelles de sentir s'éveiller en lui au nom de Fracastor un vif mouvement de curiosité et d'intérêt.

« temps, il s'était déclaré à Trente des fièvres pestilen-
« tielles, accompagnées de pourpre, c'est-à-dire, comme
« l'expliquait Fracastor selon la définition de Galien,
« des fièvres tout à la fois contagieuses et le plus souvent
« mortelles. »

Dans cette version plus véridique, on pourrait bien entrevoir chez Fracastor quelque désir de servir les intérêts de souverain Pontife, mais il n'y a là rien qui sente l'astrologue et le charlatan.

Que Fracastor fût dévoué au Pape, j'en suis convaincu, car il était lui-même à Rome l'objet des distinctions les plus flatteuses. Je lis dans une lettre que lui adressait le cardinal Bembo en 1546, époque de la translation du Concile : « Votre nom est bien grand, bien accueilli et bien
« révéré dans toute cette Cour, comme partout où il y a
« des hommes vertueux et savants. »

Fracastor mourut à sa maison de campagne de Caphi, le 8 des Ides du mois d'août de l'an 1553, dans la soixante-onzième année de son âge, frappé d'apoplexie pendant qu'il dînait. On dit qu'à la première atteinte du mal, sa langue étant déjà embarrassée, il demanda par signes à respirer l'odeur de certaines plantes dont la vertu, en pareil cas, lui était connue. Il porta aussi plusieurs fois la main à la tête, voulant par là donner à entendre à

ceux qui l'entouraient qu'on appliquât promptement des ventouses sur son cerveau, remède dont il avait eu occasion d'obtenir un parfait résultat, dans une affection semblable, sur une religieuse Bernardine ; mais ses serviteurs troublés ne le comprirent pas. Ils eurent recours à divers moyens inefficaces, et le malade expira dans la nuit. Son corps fut porté peu après à Vérone.

Fracastor nous a laissé les ouvrages suivants :

1° *De Sympathia et Antipathia rerum ; Liber unus.*

2° *De Contagionibus, morbisque contagiosis, et eorum curatione ; Libri tres.* (1)

3° *De causis dierum criticorum ; Libellus.* (1535.)

4° *Naugerius, sive de Poetica ; Dialogus.* (Publié en 1555.)

5° *Turrius, sive de intellectione ; Dialogus.* (en 1555.)

6° *Fracastorius, sive de anima ; Dialogus.* (en 1555.)

7° *De vini temperatura ; Sententia.* (1534.)

8° *Homocentrica, sive de stellis ; Liber unus.* (1538.)

POEMATA :

9° *Syphilidis, sive morbi Gallici, Libri tres.* (1530.)

10° *Josephi, libri duo emendati. Poema inchoatum* (Publié en 1555.)

(1) Ces deux ouvrages dédiés au cardinal Alexandre Farnèse furent publiés ensemble en 1546.

11° *Alcon; sive de cura canum venaticorum.* (en 1591.)

12° *Carminum variorum, Liber unus.* (Publié en 1555.)

13° Ses lettres sur la Botanique, insérées dans le Recueil de Pini.

Fracastor s'offre donc à notre appréciation comme astronome, comme philosophe, comme naturaliste et médecin, et comme poète.

Pour déterminer la valeur de ses connaissances en astronomie, il me suffira de relater le jugement qu'en a porté récemment M. Libri, et avant lui Tiraboschi, cité par Ginguené : « Un seul nom, dit M. Libri dans son Histoire des sciences mathématiques en Italie, *Tom.* 3, *pag.* 100, 101, celui de Fracastor, domine au 16e siècle le nom de tous les astronomes Italiens. Il fut célèbre par la profondeur et la variété de ses connaissances; il fut botaniste, philosophe et mathématicien, et, cultivant des sciences si diverses, il s'illustra dans toutes. En combattant les Épicycles, il aplanit la route au système de Copernic. Il substitua l'action des atomes aux causes occultes ; il considéra tous les corps comme s'attirant mutuellement, et les actions électriques, magnétiques et physiologiques comme ayant pour cause un principe impondérable (*Opera Fracastorii in-4° Venet.* 1574, *fol.* 57, 62.). Son livre *de Sympathia et Antipathia* est rempli

d'observations intéressantes. Les Homocentriques décèlent le savant astronome. On lui doit peut-être la première idée des lunettes astronomiques. (*Ibidem. fol.* 13, 42, *H. Sect.* II, *c.* 8, *Sect.* III. *c.* 23.) »

« L'Astronomie, dit Ginguené, dans son Histoire littéraire d'Italie, Partie II, chap. 28, tom. 7, pag. 129, fut une des sciences qui participèrent le plus à ce mouvement général (XVIe siècle). Un grand poète, qui s'est déjà offert à nous comme savant médecin, s'offre encore ici comme savant astronome. Fracastor aperçut, un des premiers, que le système des anciens, qui expliquaient les mouvements célestes par des cercles excentriques et par des épicycles (επι sur, κυκλος cercles; petits cercles ajoutés à de plus grands : ils servaient autrefois à expliquer les stations et les rétrogradations des planètes), était une source d'erreurs : il y substitua d'autres cercles homocentriques ou concentriques, et s'efforça de tout expliquer par ce moyen; il ne parvint pas à son but, mais du moins il ne suivit pas en aveugle les préjugés des anciens, et il donna cette preuve de plus de la pénétration et de la vivacité de son génie (*Tiraboschi, pag.* 381.). Il en donna une autre de sa sincérité, en déclarant, au commencement de son travail sur les *Homocentriques* (*De Homocentricis c.* 1.), qu'il en devait la première idée à Jean-Baptiste *Della Torre*,

son compatriote et son maître, qui lui avait recommandé en mourant de pénétrer plus avant dans cette matière. Il ne se borna point à des spéculations abstraites sur les astres ; il mit une grande application à les observer. Il employait à cela de certains verres, qui préludaient en quelque sorte à l'invention du télescope. Il a écrit que la lune et les étoiles, quand on les regardait avec ces verres, semblaient se rapprocher de la terre, au point de ne paraître pas plus élevés que de hautes tours. Il a même dit plus positivement encore, en décrivant la lunette dont il se servait : « Si quelqu'un regarde avec deux verres oculaires, en les plaçant l'un sur l'autre, il verra les objets beaucoup plus grands et plus rapprochés. » (*Voir Bailly, Hist. de l'Astronomie, tom.* 1. *liv.* 8. §. 27.)

Je crois devoir transcrire le texte latin de ces deux passages :

« *Per duo specilla ocularia si quis perspiciat altero alteri supposito majora multo et propinquiora videbit omnia.* (Sec. II. c. 8. de Homocentricis.) »

« *Quinimo quædam specilla tantæ fiunt densitatis, ut si per ea quis lunam aut aliud syderum spectet, adeo propinquiora illa judicet, ut ne turres ipsas excedant.* (Ibid. Sect. III. *c.* 28.) »

Les idées de Fracastor en philosophie se trouvent ex-

posées dans les trois dialogues dont j'ai cité plus haut les titres. Il les composa au déclin de sa vie et à la sollicitation de ses amis ; il les donne comme le souvenir d'entretiens qu'il avait eus avec eux, au sortir de la jeunesse et à la fleur de l'âge, touchant la mission du poète, l'intelligence et l'âme. Chaque dialogue porte en tête le nom de l'un de ces amis.

Le premier, intitulé *Naugerius* ou de la poétique, est adressé à *Jean-Baptiste Rhamnusius*. Le second est intitulé *Turrius* ou de l'intelligence. Le troisième porte le nom de Fracastor lui-même, *Fracastorius* ou de l'âme : la mort ne permit pas à l'auteur de l'achever.

La manière dont il entre en matière dans le *Naugerius* est charmante ; je ne résiste pas au plaisir de traduire ce passage :

« Le hasard ayant réuni à Vérone, durant les jours de la canicule, André Navagerio, patricien et sénateur de Venise, profondément versé dans les lettres Grecques et dans les Latines, et auteur d'une excellente histoire de son temps, et Jean-Jacques Bardulo, de Mantoue, non moins instruit dans l'une et l'autre langue, nous décidâmes, pour nous soustraire aux chaleurs accablantes de l'été, d'aller, en compagnie des frères Jean-Baptiste et Raymond Della Torre, chercher la fraîcheur dans les bois

du mont Baldo. Nous arrivâmes, sur le soir, à l'endroit appelé Méono. La nuit venue, tandis que nous donnions à notre corps un repos nécessaire, Bardulo, qui excellait dans les sciences mathématiques et surtout dans l'astronomie, et qui n'avait jamais rencontré un ciel si favorable, s'absorba tout entier dans la contemplation des astres. On ne put l'arracher à ce spectacle que fort avant dans la nuit. Mais déjà, aux premières lueurs de l'aube, Bardulo se levant et nous tirant du sommeil, nous invita à venir, à l'entrée d'une grotte voisine, saluer le lever de l'aurore et celui du soleil dont le disque ne nous avait nulle autre part apparu si large et si pur. »

« Les bois et les montagnes d'alentour commençaient déjà à se remplir de murmures et de bruit. Ailleurs, tout était silence et solitude, rien ne décélait encore la vie, si ce n'est quelques bergers veillant sur leur troupeaux épars. »

« Après quelques instants, nous dirigeâmes nos pas vers une fontaine peu éloignée, à laquelle une prairie naturelle conduisait par une pente douce : là, de plusieurs grottes creusées dans une roche escarpée, tombait sans cesse en gouttelettes de pluie une eau qui, réunie en petits ruisseaux, formait une fontaine limpide et courait en murmurant à travers la prairie. Tout autour de ces lieux, des hêtres nombreux étendaient leur ombrage, et des multi-

tudes d'oiseaux, hôtes assidus de la fontaine, y faisaient entendre leurs chants. »

« *Forte enim cum per caniculæ dies Veronæ essent Andreas Naugerius, Venetus patricius et senator, vir græce et latine doctissimus, historiarum autem sui temporis scriptor egregius, et Joannes Jacobus Bardulo, Mantuanus civis, et ipse lingua utraque disertissimus, æstasque videretur gravissima, decrevimus cum Turriis fratribus, Joanne Baptista et Rhamondo, in Baldi frigora simul secedere. Accessimus autem sub vesperam, locum* Meonem *vocant: nox cum advenisset, dum alii curamus corpora, Bardulo, qui mathematicarum rerum inprimisque omnis Astronomiæ peritissimus erat, numquam autem alias forte tantum cœli nactus fuerat, spectatum sydera omnia sese transtulit. Unde nec nisi post multam noctem divelli potuit: mane vero cum primum illuxisset dies, idem ille exsurgens, nosque somno excitans, vicinam in speculam vocavit, unde orientem auroram solemque salutaremus, cujus exortus nusquam amplior, nusquam purior visus a nobis fuit.* »

« *Accipiebant jam sylvæ montesque mugitibus circum compleri: alioqui ubique silentium et vasta solitudo, ubi præter raros pastores atque armenta, animatum nihil inspectabatur: hic ubi aliquantisper immoratum est, placuit vicinum ad fontem gressus movere, quo irriguum pratum leni ascensu*

ducebat. Excavabatur asper tofus in specus varios, qui omnes perpetuis stillis impluebant in terram, unde corrivatis in unum aquis nitidissimus fons per virens pratum commurmurans descendebat. Circa tofum multæ fagi umbram dabant, quas inter variæ fonti assuetæ volucres circum supraque cantu placido volitabant. »

Dans ce premier dialogue, Fracastor recherche quelle est la mission du poète : elle ne doit pas avoir pour but unique de charmer l'imagination, de récréer l'esprit : c'est plus haut qu'elle doit atteindre. L'empire qui lui est assigné est plus vaste que le monde : il embrasse les champs infinis de l'âme, et, comme la pensée, il n'a point de limites. Les autres arts se meuvent dans une sphère bornée ; la poésie plane au-dessus de tous ; seule elle a le droit de puiser dans leur commun patrimoine, et quelles que soient les richesses qu'elle en emprunte, elles les accroît par la manière dont elle les met en œuvre, par les couleurs brillantes dont elle les revêt, par le langage élevé dans lequel elle les transmet à la postérité. Mais l'immortalité qui deviendra son partage, comment la conquérir, si ce n'est en unissant au charme des images une puissance plus réelle, plus forte : l'utilité, la moralité des tableaux ? Servir les hommes et les rendre meilleurs, telle est sa fin suprême. Qu'elle y soit donc fidèle même

dans ses fictions les plus hardies, dans ses inspirations les plus passionnées. Le délire poétique, *furor poeticus*, est une sorte de révélation divine.... Dans tout l'emportement de l'enthousiasme, le poète n'en doit pas moins rester les pieds liés à la vérité. Alors, sa pensée sera éminemment utile aux hommes; alors, celui que les anciens appelaient fils des dieux, pourra, sans crainte, au nom des éternelles lumières, au nom des semences de bien qu'il aura fait germer dans le cœur de ses frères, forcer Platon à lui ouvrir les portes de sa République.

Dicemus, conclut Fracastor, *poetæ finem esse delectare et prodesse imitando in unoquoque maxima et pulcherrima per genus dicendi simpliciter pulchrum ex convenientibus.*

Je passe, sans en donner une analyse qui offrirait d'ailleurs peu d'intérêt, le dialogue sur l'intellect, et celui sur l'âme : ce dernier est resté inachevé.

Quant à l'opuscule sur les qualités du vin, *de vini temperatura Sententia*, n'y trouvant rien qui puisse captiver sérieusement le lecteur, je le passe également sous silence, me conformant en cela à la règle imposée par Fracastor lui-même à la poésie. Il fait suivre ce court essai d'une ancienne épigramme. J'aime mieux la rapporter ici, que de reproduire la discussion sur les quatre qualités élémentaires, admises par Galien : le chaud, le froid,

le sec, l'humide, à laquelle Fracastor se livre, à propos de la nature du vin ;

Infantem Nymphæ Bacchum, quo tempore ab igne
Prodiit, inventum sub cinere abluerant.
Ex illo Nymphis cum Baccho gratia multa est,
Sejunctus quod sit ignis, et urat adhuc.

J'ai fait connaître l'astronome et le philosophe, j'ai hâte d'aborder le médecin et le poète.

Je ne parlerai de l'opuscule de notre auteur sur les jours critiques, que pour en extraire la belle maxime suivante : *Quidquid vero molimur, id omne veritatis et Philosophiæ amore facimus quæ in nullius verba jurare addicta est.* (De Dieb. crit. c. III.)

« Dans nos travaux, nous marchons toujours soutenu « par l'amour de la vérité et de la philosophie, qui nous « défendent de jurer par la parole d'aucun maître. »

Je signalerai aussi la vivacité, la verve, les saillies, la mordante ironie qu'il met à attaquer les partisans de l'influence lunaire, et ceux de la doctrine de Galien, relativement à la production de ces jours critiques. J'avouerai pourtant que la théorie qu'il en donne à son tour se ressent des préjugés et des subtilités scholastiques de l'époque où il vivait.

J'arrive à son traité des maladies contagieuses. C'était un champ vierge, où nul auteur jusqu'alors n'avait mis le pied. Fracastor ne s'est pas borné à y tracer le premier sillon, à y jeter le premier grain. Il l'a défriché en entier. Sur ce terrain, il a creusé les fondements d'un vaste édifice, et il lui a été donné d'en couronner le faîte de ses propres mains. C'est un des plus beaux monuments du génie médical au 16e siècle. Depuis trois cents ans, très-peu de matériaux neufs et importants sont venus s'y ajouter, et les efforts de quelques critiques, sévères jusqu'à l'injustice, ont à peine réussi à en disjoindre quelques pierres.

Dans cette œuvre, tout entière de sa création, Fracastor n'a eu pour guide que la force et la pénétration de son jugement, pour soutien que l'observation des faits.

C'est dans leur ensemble, dans leur généralité que je vais présenter les idées de cet homme vraiment grand. — Envisagées à ce point de vue, elles apparaîtront dans toute leur puissance et leur élévation. Je ne nie point qu'en descendant à leur application, en entrant dans les détails, on ne trouvât plus d'un fait contestable, plus d'une opinion peut-être erronée; mais ces légères imperfections tiennent au siècle où vivait Fracastor. Partout elles sont inhérentes au milieu dans lequel l'homme existe, et le génie lui-même, à quelque hauteur qu'il atteigne, ne

peut tellement secouer ses ailes, qu'il n'y reste encore des traces de poussière. Chaque temps a ses erreurs et ses ténèbres. La colonne de feu qui guidait dans le désert les enfants d'Israël n'avait-elle pas une de ses moitiés voilées? Le côté obscur de Fracastor, ce sont les théories galéniques, les explications humorales, les formules scholastiques. Éloignons-les, tout est lumière, tout est or pur.

Il m'a fallu faire un travail, plein d'intérêt sans doute, mais parfois assez pénible, pour dégager l'idée vraie, l'idée pratique, de l'enveloppe étrangère, de la couche stérile qui la revêtait. Si j'eusse présenté pêle-mêle le faux et le vrai, le bon et le mauvais, peut-être le lecteur se serait-il rebuté. J'ai donc cru pouvoir, sans encourir le moindre blâme, dépouiller Fracastor du bien d'autrui qui l'appauvrit, pour ne montrer que ce qui est son bien à lui, ce qui fait sa personnalité, sa richesse. C'est ainsi qu'en prenant sur les rayons d'une vieille bibliothèque un livre excellent mais ancien, nous avons soin d'abord de le frapper dans nos mains, pour chasser la poussière qui a souillé ses feuillets.

Le livre *de Sympathia et Antipathia* précède le livre *de Contagionibus*, et lui sert en quelque sorte de vestibule. L'auteur y traite de la sympathie des éléments, de l'attraction et de la répulsion des corps, suivant que les prin-

cipes qui entrent dans leur composition sont analogues ou contraires ; de la sympathie et de l'antipathie de l'âme et des sens, d'où résultent la joie, la tristesse, la crainte, le délire, l'admiration, la colère, le rire, la pudeur, etc. Il cherche à pénétrer le secret des phénomènes de la nature, et par les mots sympathie et antipathie il désigne aussi ces forces que nous nommons aujourd'hui attraction moléculaire, affinités chimiques, et, dans un autre ordre de choses, aptitude, prédisposition morbide, etc.

Dans le traité *de Contagionibus*, le premier livre embrasse leurs généralités, le second comprend l'exposition de chacune de ces maladies en particulier, le troisième est consacré à leur prophylaxie, et à leur cure.

Fracastor, après avoir donné, au point de vue le plus absolu, le plus sommaire, la définition suivante de la contagion : La contagion est une infection spécifique passant d'un objet à un autre ; *Contagio est quædam ab uno in aliud transiens infectio*, descend dans les détails et élucide ce que sa définition peut avoir de trop synthétique, en développant de la manière suivante les divers caractères de la contagion :

« La contagion a lieu toujours entre deux objets : soit entre deux objets différents, soit entre deux parties d'un même objet. Le premier cas constitue la contagion fran-

che, la contagion proprement dite. Ce n'est que par analogie et par extension que l'on peut donner le nom de contagion au second cas. Pour qu'il y ait contagion, il faut que l'altération qui se manifeste dans l'objet infecté soit de même nature que celle qui existe dans l'objet infectant. »

« Un autre caractère de la contagion consiste en ce qu'elle s'opère dans les particules les plus subtiles, dans les particules que nos sens ne peuvent saisir : on doit entendre par ces particules celles d'où résulte la composition, la mixtion des corps, le *Mistum.* » Voici le sens que les chimistes du 16e siècle attachaient au mot *mistum* : *Mistio est compositio per minima undequaque.*

« La contagion s'opère donc d'abord entre les particules composantes, quoiqu'elle s'étende bientôt au tout et l'altère. C'est une affection de ces particules. »

En résumé, *dicemus contagionem esse consimilem quamdam misti* (*secundum substantiam*) *corruptionem*, *de uno in aliud transeuntem, infectione in particulis insensibilibus primo facta.* »

Donnant à la traduction de ce texte une couleur tant soit peu moderne, je dirai : La contagion est une viciation particulière des parties matérielles les plus déliées de l'agrégat vivant, viciation toujours de nature identique, transmissible d'un objet ou d'un individu à un au-

tre, et ne s'étendant jamais à l'agrégat entier, qu'après que l'infection s'est opérée dans ses molécules élémentaires.

Ceci paraîtra quelque peu abstrait, quelque peu subtil ; mais quand il s'agit de définir une chose aussi indéfinissable, de saisir une chose aussi insaisissable que la contagion, ne nous étonnons pas que l'obscurité du sujet s'étende aux mots destinés à le retracer. Il y a là de l'analogie avec les *ténèbres visibles* de Milton. On ne peut pas dire que l'objet se produise à la pensée d'une manière claire et précise, cependant on en entrevoit la réalité, quel que soit d'ailleurs le lointain vague et brumeux dans lequel il s'efface. Ne trouvez-vous pas dans ce *mistum* une première lueur de la théorie atomistique?

Aujourd'hui encore, si ne voulant pas nous borner à énoncer le simple fait de la contagion et à constater, sans aller au-delà, le phénomène de l'incubation préalable, nous prétendions pénétrer le mystère de l'imprégnation de toute l'économie animale par un virus contagieux, serions-nous moins vagues, serions-nous plus clairs que Fracastor ?... nullement.

« Les principes de la contagion diffèrent entre eux par le mode de transmission. Ce mode est triple : en effet, les uns ne se propagent que par contact, les autres se propagent par contact et par *foyer*, les autres enfin, par contact, par foyer et à distance. »

Fracastor donne le nom de foyer de contagion aux vêtements, aux objets en bois et aux substances analogues qui, bien que n'étant pas altérées elles-mêmes par les germes contagieux, sont aptes néanmoins à les conserver et à les transmettre. »

« Un certain ordre semble régner en cette matière: Ainsi, les principes transmissibles à distance se propagent en outre par foyer et par contact; les principes transmissibles par foyer se propagent de plus par contact. Tous ne sont pas transmissibles par foyer ni à distance, tous le sont par contact. »

« Le principe de la contagion par contact paraît résider dans les particules insensibles qui s'évaporent des corps, et qui, *chaudes, acres et humides*, deviennent les semences des maladies contagieuses. »

« Ces semences peuvent se conserver deux et trois ans en un foyer de contagion. On s'étonnera moins de ce fait, si l'on veut bien considérer que le bois, les vêtements, etc. retiennent pendant un temps indéfini un principe odorant étranger, formé des corpuscules les plus subtils, les plus fugaces. »

« La contagion par foyer et celle par contact ont un principe et un mode d'infection communs. Elles ne diffèrent qu'en ce que les germes de la première ont une *den-*

sité plus forte; ceux de la seconde, une cohésion plus faible. D'où résulte, chez ceux-ci, une grande facilité à s'altérer; chez ceux-là, la faculté de résister longtemps et de se réunir en foyer. »

« Tous les corps ne sont pas aptes à devenir foyer, mais seulement ceux qui sont poreux, et qui ont une température chaude ou du moins peu froide. Le fer, les pierres et les autres corps froids et dépourvus de pores ne possèdent pas cette propriété. La laine, les tissus et la plupart des espèces de bois la possèdent. »

« La contagion qui se propage à distance n'a point d'autre principe, d'autre mode d'infection que les deux précédentes. On doit seulement attribuer à ses germes une cohésion plus grande, une subtilité plus pénétrante, une action plus énergique. »

« Comment ces germes sont-ils portés au loin et se répandent-ils dans l'univers ? »

« La cause qui imprime le mouvement aux corpuscules réside en partie en eux-mêmes, et en partie leur vient de dehors. Ainsi les matières évaporées se portent d'elles-mêmes en haut, témoin la fumée. Mais elles peuvent être repoussées en bas ou rejetées sur les côtés, soit par la résistance de l'air, soit par des obstacles qu'elles rencontrent. L'air en outre a la propriété de les diviser à l'infini, pourvu qu'elles soient légères et très-solubles. »

« D'après ces lois, les émanations contagieuses se répandent çà et là et occupent un grand espace de l'air : d'abord, et en plus grande quantité, de bas en haut; bientôt, vers les côtés ; plus tard, de haut en bas. C'est ainsi que les germes de la contagion peuvent agir sur les objets qui se trouvent à leur portée, et se conserver non-seulement dans un *foyer*, mais encore, durant un certain temps, dans l'air, plus longtemps au reste dans un foyer que dans l'air. »

« Si quelqu'un pousse la curiosité jusqu'à demander pourquoi ces germes ne subissent pas d'altération, du moins intrinsèquement, malgré leur mélange à tant d'agents divers, qu'il sache que ce n'est pas là une propriété exclusivement attachée à ces germes, mais qu'elle l'est à une foule d'autres substances, au poivre, à la chaux, à l'euphorbe, à la pierre à fusil, aux métaux, etc. qui résistent un grand nombre d'années aux agents extérieurs; les pierres entr'autres qui restent intactes, mille, deux mille ans. »

« Quant à la violence d'action inhérente à de si petites quantités, la foudre qui n'est autre chose qu'une vapeur, *fulgur quod nihil aliud est quam vapor*, nous en fournira l'explication. »

« Le feu n'est-il pas contenu dans les veines d'un

caillou, quelque petit qu'il soit? » —En 1847, Fracastor eût ajouté : La mort d'un taureau n'est-elle pas dans quelques gouttes d'acide prussique?

« Au point de vue général, point de vue qui embrasse toute la nature vivante, animaux et végétaux, la contagion offre de bizarres et inexplicables variétés. Tantôt elle attaque les arbres et les fruits de la terre (de nos jours la maladie des pommes de terre), et n'atteint aucun animal. Tantôt elle frappe les animaux, et épargne les arbres et les récoltes. Tantôt, parmi le règne animal, c'est l'homme, ce sont les bœufs, les chevaux, ou toute autre espèce qu'elle attaque. Dans l'espèce humaine, tantôt elle choisit, pour victimes, les enfants et les adultes, et respecte les vieillards, ou bien c'est le contraire. Parfois, les hommes seuls en sont affectés, sans qu'aucune femme le soit. Si, le plus souvent, tous subissent son action, il est néanmoins des individus qui s'y montrent tout-à-fait réfractaires. »

« Il existe aussi un certain rapport de capacité, une réciprocité de convenance entre certaines espèces de contagion et certains organes. »

« Fracastor, curieux de pénétrer plus avant dans la nature mystérieuse de la contagion, se demande si on doit la considérer comme une *putréfaction*. Il répond par

l'affirmative, mais il donne au mot putréfaction une signification restreinte : putréfaction dans laquelle s'opère une dissolution simple du *mistum* (molécules élémentaires), une simple évaporation de l'humide et de la chaleur innés, une altération des particules insensibles, sans corruption. Cette putréfaction doit avoir pour caractère essentiel, d'engendrer des germes de contagion semblables à ceux qu'elle a reçus, et de les communiquer à autrui toujours identiques à eux-mêmes : tout comme, dans un animal, les esprits vitaux possèdent la faculté de tirer du sang des esprits semblables à eux-mêmes : *Non aliter quam spiritus in animali e sanguine solent alios sibi similes generare.* »

Ces explications sont pour nous bien obscures, bien vaines ; mais n'allons pas les reprocher à Fracastor. — Galien et ses théories humorales régnaient encore, et l'on n'avait point appris à secouer entièrement le joug de l'autorité, quelque despotique, quelque absurde quelle fût.

« La contagion pénètre dans le corps par deux voies, par l'absorption cutanée et par la respiration : par la peau, au moyen des pores dont celle-ci est criblée ; par les poumons, au moyen des radicules veineuses qui y sont disséminées. »

« La contagion diffère absolument du poison. Jamais un empoisonnement n'est contagieux ; jamais un poison

n'a la propriété de développer, chez ceux qu'il frappe, un principe et des germes identiques et transmissibles. »

« Les diverses espèces de contagion présentent encore entre elles d'autres différences. Toutes n'ont pas une même manière d'être et de se comporter. Il en est qui s'engendrent et se manifestent chez un premier sujet qui les communique à un autre. D'autres viennent du dehors et, une fois formées, se transmettent d'homme à homme. Quelques-unes errent sur la surface du corps et attaquent à peine la peau. D'autres occupent les *solides* ; d'autres, les organes internes ; d'autres, toutes les parties tant internes qu'externes. Quelques-unes se transmettent avec facilité et promptitude ; d'autres, avec plus de difficulté et de lenteur. Certaines éclatent soudainement ; d'autres, après un temps d'incubation variable. Telle donne toujours la mort ; telle ne fait courir à la vie aucun risque. »

« La contagion attaque les corps vivants, jamais un cadavre. — Parmi les corps vivants, il en est qui la contractent avec facilité, d'autres difficilement. Il en est qu'elle n'atteint jamais. D'où Fracastor est amené à se demander s'il ne serait pas possible de se rendre, par accoutumance, inaccessible aux maladies contagieuses, comme l'on se rend invulnérable aux poisons. »

« La contagion accompagne souvent les maladies épi-

démiques. En effet, parmi ces dernières, les unes sont *communes* et ne sont pas *contagieuses ;* d'autres sont à la fois *communes et contagieuses.* Elles ont les unes et les autres ce caractère, d'être apportées du dehors à l'homme, et de s'engendrer chez lui sous l'influence de causes générales. Les maladies épidémiques et contagieuses ont, de plus que les premières, la propriété d'être communiquées d'un individu à un autre, indépendamment des causes générales qui les ont d'abord produites. »

Quelles sont ces causes ?

Dans la recherche qu'en fait Fracastor, il se glisse parfois de légères erreurs. Ainsi, il applique à la contagion tel trait qui est propre à l'épidémie. Mais ces taches sont rares et, dans l'ensemble, c'est d'un coup d'œil pénétrant qu'il observe les différences existant entre la contagion et l'épidémie; c'est de main de maître que, décrivant celles-ci, il retrace leur physionomie propre et leur caractère distinctif. On en jugera par la rapide exposition qui suit :

« C'est de l'air que proviennent principalement les ma-
épidémiques contagieuses dont le germe nous est
. Plus rarement elles ont leur principe
(eaux stagnantes, terres ma-

« L'air est de tous les éléments le plus apte à transmettre ces maladies, soit comme étant l'élément le plus nécessaire à notre existence, soit en raison de sa grande facilité à s'altérer en lui-même, et à charrier les émanations étrangères. »

« L'air s'altère en lui-même par l'élévation ou par l'abaissement de sa température, par ses degrés variables d'humidité ou de sécheresse. »

« Outre ces modifications, il s'altère aussi, comme nous venons de le dire, en devenant le véhicule d'émanations étrangères, soit d'émanations simples (*vapores*), soit d'émanations contagieuses (*seminaria contagiosa*). »

« Les émanations simples diffèrent des émanations contagieuses, en ce qu'elles ont, de moins que ces dernières, un principe particulier spécifique. Elles disposent bien notre corps à la putridité, en obstruant les voies de dépuration, en s'opposant à l'élimination des humeurs ; mais elles manquent de la propriété inhérente au ferment contagieux qui, outre certains caractères communs à lui et aux émanations simples, possède la faculté de créer un principe identique à lui et transmissible. »

« Tant que l'air ne charrie et ne transmet que des émanations simples, il peut bien en résulter une épidémie, mais il ne se forme point de germe contagieux, ni

par conséquent de maladie transmissible par le contact ; à moins, ajoute l'auteur, et c'est ici une observation qui fait éclater dans tout son jour le génie de Fracastor, à moins que l'entassement des malades ne développe un *foyer de putréfaction étendu et renfermé* (*nisi profunda et conclusa putrefactio fiat*). »

Serait-ce trop m'abuser que de voir dans ce passage, je ne dirai pas les germes de la doctrine, mais la doctrine tout entière de *l'infection*, dont quelques modernes se sont montrés si jaloux de revendiquer l'idée première, l'invention ?

Cette doctrine ne ressort-elle pas évidente, irrécusable, complète, de ces mots : *Si igitur vapores simplices in nos aer importet, non jam contagio est, nec ægritudo contagiosa, nisi profunda et conclusa putrefactio fiat ?*

Tant que l'air ne nous apporte que des émanations simples, il ne se produit qu'une maladie épidémique offrant, sous un caractère général, de nombreuses variétés, suivant les influences locales et les conditions individuelles. Mais qu'à ces effluves simples viennent se joindre deux circonstances éminemment délétères, l'entassement des malades et le non renouvellement de l'air, *profunda et conclusa fiat putrefactio*, alors, toutes les variétés s'effacent, l'épidémie revêt une physionomie nouvelle, uni-

forme chez tous ; elle emprunte à ces deux circonstances un degré de malignité extrême, d'où résulte son génie distinctif, et trop souvent son insurmontable danger. Dès lors, la contagion éclate, l'épidémie devient contagieuse, c'est-à-dire, transmissible dans son identité, d'un malade à l'autre par contact, par foyer ou à distance.

« Tout ce qu'on vient de dire de l'air peut s'appliquer à la terre et à l'eau. Ces deux éléments aussi transmettent ou de simples émanations, ou des émanations contagieuses. »

Mais par quelles causes l'air, la terre, l'eau s'altèrent-ils ? par quelles causes reçoivent-ils tantôt des germes contagieux, tantôt de simples vapeurs ? Fracastor se borne à énoncer le fait, sans se hasarder à en poursuivre l'explication.

« Ce qui serait plus important, ce serait de connaître si les maladies et les épidémies sont sous la dépendance du ciel et des astres, et comment les astrologues peuvent prédire les maladies et les épidémies à venir, comme il est constant, dit-il, qu'ils ont prédit *la syphilis appelée mal français, longtemps avant qu'elle apparût ?* » (Je cite ici cette étrange assertion, bien que, dans tout le reste de ses œuvres, l'auteur n'en dise plus un mot.)

Voilà donc Fracastor arrivé en face de l'Astrologie, cette

chimère de son siècle, cette erreur si profondément enracinée dans l'esprit de ses contemporains. Voyons comment il s'est tiré d'une lutte où l'imagination du poète se trouvait aux prises avec le bon sens du médecin.

« Il ne peut descendre du ciel, dit Fracastor, que des choses immatérielles (*spiritualia*), telles que la lumière, etc. — Nous dirions aujourd'hui : *Fluides impondérables, lumière, calorique, électricité.* — Partant, le ciel ne peut tirer de soi aucune contagion. Mais rien ne s'oppose à ce qu'il engendre *accidentellement* la contagion. Ainsi, suivant l'état du ciel, suivant l'éloignement ou la proximité où certains astres se trouvent de notre planète, il survient des modifications profondes dans l'atmosphère. Si elle reçoit une plus grande chaleur, il en résulte une production plus intense de vapeurs, d'exhalaisons terrestres ou marines, de corruptions ou nouvelles ou accoutumées, ou restreintes ou très-étendues. »

« Ces phénomènes ont avec l'état du ciel des rapports de cause à effet. Donc, les astrologues et les savants, en calculant la marche des astres, en prévoyant leurs révolutions, peuvent connaître et prédire les effets que ces astres détermineront. »

« D'autres faits, tels que ceux de la contagion, s'ils accompagnent souvent les phénomènes dérivant directe-

ment des astres, peuvent donc être produits *accidentellement* par ces mêmes astres. Car une chose peut n'arriver que *par accident*, et cependant arriver *d'ordinaire.* »

« Il est surtout une disposition des astres qui détermine de grands et de nouveaux prodiges, à savoir, lorsque plusieurs planètes se réunissent en un seul lieu, principalement sous le signe de ces étoiles qu'on nomme fixes. Il est rare que ce concours, cette conjonction n'enfante pas quelque événement extraordinaire. »

Avec quelle prudente réserve, par quel fil délié Frascastor ne rattache-t-il pas les maladies épidémiques et les épidémies contagieuses à l'influence sidérale? y a-t-il réellement bien loin de cette manière d'envisager un tel sujet à celle qui a cours aujourd'hui, relativement aux constitutions médicales?

Les phénomènes météréologiques ne règlent-ils pas la nature des saisons; la nature des saisons, celle des maladies régnantes? De telle variation météréologique, de telle saison ne peut-il pas s'ensuivre une épidémie de fièvre thyphoïde, par exemple? Cette fièvre ne peut-elle pas former un foyer d'infection où la maladie s'élèvera jusqu'à la puissance contagieuse, et sera transportée d'une ferme à une autre, d'un hameau à la ville voisine (comme le docteur Gendron la démontré)?

De la persistance de tel état de l'atmosphère, ne peut-on pas prévoir et annoncer la venue de telle maladie ? Ainsi restreinte dans les bornes que lui assigne Fracastor, relativement aux astres, et appuyée sur l'observation des phénomènes météréologiques, l'astrologie formera la science des constitutions médicales.

Cette science n'est point, comme on le voit, aussi moderne qu'on pourrait se l'imaginer; et au risque d'encourir le reproche de prêter, comme panégyriste, toutes les perfections à l'auteur dont j'ai entrepris d'analyser les ouvrages, je me hasarderai à trouver, dans ce passage de Fracastor, le germe de la doctrine sur les constitutions médicales.

« Les maladies contagieuses sont certainement annoncées par des indices : les uns en présagent la prochaine venue, les autres en révèlent la présence. Les premiers se tirent soit du ciel, soit de l'air, soit de *tout* ce qui se passe sur la terre et dans les eaux. Il est des indices presque toujours sûrs, d'autres ne le sont que souvent; car en pareille chose le pronostic ne saurait se baser que sur des probabilités. »

« Les signes des épidémies contagieuses futures sont : 1° dans le ciel : la conjonction des planètes en un même point, austral ou septentrional, surtout sous le signe des étoiles fixes, ainsi qu'il vient d'être dit plus haut. »

« 2° Dans l'air : de grands et fréquents embrasements; la chute des astres (étoiles filantes); l'apparition d'une comète ; la production de divers autres météores ; la persistance des vents du midi ; certaines vapeurs sombres, lorsqu'elles restent, durant un temps trop long, dans certaines régions ; une atmosphère grise et pulvérulente, qui étend un voile lugubre entre le soleil et la terre. . . . . »

« 3° Dans les eaux : le débordement des fleuves, le desséchement des étangs, etc. »

« 4° Sur la terre : l'apparition de ces nuées d'insectes qui, après avoir ravagé tout un pays, peuvent déterminer par la putréfaction de leurs cadavres des foyers d'infection et de contagion. C'est ce qui arriva en Afrique en l'an 118, en France en l'an 864, en Italie en 1478. Les corps non ensevelis des soldats morts dans les combats, deviennent une source semblable de maladies pestilentielles. »

« L'usage trop fréquent de certains aliments produit soit l'éléphantiasis, soit le charbon, ou toute autre maladie. »

« On peut présumer l'approche d'une maladie contagieuse, lorsqu'un grand nombre d'animaux quittent le sein de la terre, leur demeure habituelle ; — ou lorsque de fréquents tremblements de terre agitent notre globe : soit que les exhalaisons renfermées dans le sol acquièrent, en

se répandant au dehors, des qualités nuisibles; soit que les secousses proviennent des émanations délétères qui, se formant dans le sein de la terre, le déchirent et s'en échappent. »

« . . . . . Sæpe exiguus mus
Augurium tibi triste dabit, tellure sub ima
Quem non ullus amor tenuit, sed in aera apertum
Erupit scrobibus, vitæque, atque immemor usus,
Et parvos natos, et dulcia tecta relinquit.
Ipsa etiam tellus, ceu non ignara futuri,
Cum tremit, atque intus gravida suspirat ab alvo,
Signa dabit : tremuere urbes, et vertice toto
Formidavit Athos, tremuitque sub æquore Nereus »

Je termine, par la citation de ces vers, l'aperçu que je viens de donner du système de Fracastor sur les maladies contagieuses. Je n'ai pas cru devoir suivre le médecin de Vérone dans l'application qu'il fait des généralités précédentes à chaque maladie contagieuse en particulier, ni entrer dans aucun détail sur les moyens curatifs qu'il a indiqués; ç'eût été trop m'étendre au-delà du cadre d'une simple étude.

Il me reste à apprécier Fracastor comme poète. Nous avons de lui, outre quelques poésies légères, trois poèmes : *La Syphilis, Alcon, et Joseph :* ce dernier est resté inachevé.

ALCON, *sive de cura canum venaticorum*, est tout-à-fait digne de l'auteur de la Syphilis ; il y est traité de l'art d'élever les chiens de chasse, de distinguer leurs races si diverses, de reconnaître leurs qualités, les maladies auxquelles ils sont sujets, le traitement qui convient à chacune d'elles, et tout cela dans un style que n'aurait peut-être pas désavoué la plume de Virgile.

Car si Fracastor eut beaucoup de réputation comme médecin, il en a plus encore comme poète. Son poème sur la Syphilis l'a placé au premier rang des auteurs modernes qui ont écrit en vers latins. Les Italiens estiment cet ouvrage à l'égal des Géorgiques. Nous nous bornerons ici à dire, avec les juges les plus compétents, soit étrangers, soit français, et surtout avec notre illustre compatriote M. Barthélemy (1), que l'œuvre admirable de Jérôme Fracastor étincelle de nombreuses beautés empreintes d'une poésie vraiment antique et toute virgilienne.

Il est en effet généralement reconnu que nul, mieux que Fracastor, n'a marché sur les traces du grand poète latin, et ne rappelle, avec autant de bonheur, la pureté de langage des écrivains du siècle d'Auguste.

Ce qui est également digne de remarque, c'est qu'à la mâle vigueur du style, l'auteur de la Syphilis a toujours

(1) Voir la préface du poème de M. Barthélemy sur la Syphilis.

joint la chasteté des expressions. On a dit que *le latin dans les mots brave l'honnêteté*. Ce n'est certes pas aux vers de Fracastor que peut s'appliquer cet aphorisme. Écrivain non moins élégant que circonspect, il a su contenir dans les bornes du plus pudique langage un sujet qui paraissait forcément devoir s'en écarter. Enfin, et nous ne craignons pas d'être démenti, si le poète, dont nous hasardons la traduction, a fixé depuis longtemps les regards des amis de l'humanité, il peut aussi, avec toute sécurité, être mis sous les yeux des véritables amis des mœurs.

Quant au fond du système de l'auteur, nous nous arrêterons peu aux erreurs de physique qui lui servent d'échafaudage; il est pourtant à présumer qu'en attribuant à l'influence planétaire un mal dont l'origine n'est pas tout-à-fait si élevée, Fracastor ne s'est livré qu'à un jeu d'esprit, à une simple fiction. On a vu précédemment avec quelle réserve il admet l'action des astres dans la formation des épidémies.

L'Astrologie était alors regardée comme une science positive, non-seulement par le vulgaire, mais encore par les personnes les plus distinguées. La médecine empirique en tirait quelque fois aide et secours, afin d'expliquer, ou, pour mieux dire, d'obscurcir les faits naturels dont les causes échappaient à la sagacité humaine. Le premier

livre de la Syphilis abonde en théories astrologiques. Le temps a fait justice de ces aberrations. Cependant on peut dire que Fracastor, tout en restant fidèle, comme poète, au merveilleux de la mythologie, a su le présenter sous une face nouvelle, en transportant l'olympe du paganisme dans le ciel planétaire des astrologues du moyen âge, et en identifiant Jupiter, Mars, et Saturne avec les astres qui portent leurs noms. Ces fictions, que le goût moderne pourrait trouver froides et surannées, apparaissent d'ailleurs, dans le texte, si resplendissantes de poésie, que l'œil le plus sévère en est ébloui, et que la critique est désarmée.

Nous ajouterons, en terminant cette étude, que la féconde imagination de Fracastor n'a pas reculé devant un obstacle presque insurmontable : celui d'introduire dans son œuvre la thérapeutique de la Syphilis. Assurément des prescriptions médicales ne sont guère susceptibles d'une élégante poésie; il a néanmoins réussi à leur donner cet ornement. Les reproduire avec le même charme, dans une traduction, c'était au-dessus de nos forces. Nous pouvons l'avouer, cette partie de notre travail a été la plus ingrate, la plus rebelle. Mais le sentiment de notre insuffisance devait-il nous arrêter, quand nous étions persuadé que les idées de Fracastor avaient en elles-

mêmes assez d'éclat, pour briller encore à travers le vêtement étranger dont nous entreprenions de les couvrir, et pour gagner, auprès de nos lecteurs, et sa cause et la nôtre?

Puisse la critique nous tenir compte des difficultés inhérentes à la nature du sujet que nous avions à reproduire! puisse-t-elle ne pas trouver trop téméraire la tâche que nous nous sommes imposée, de retracer intégralement, dans une pâle copie, l'œuvre si originale, si richement coloriée du plus grand poète latin des temps modernes!

Avignon, 31 *Mai* 1847.

HIERONYMI FRACASTORII

SYPHILIDIS,

SIVE

MORBI GALLICI,

LIBRI TRES.

AD PETRUM BEMBUM.

LIVRE PREMIER.

SYPHILIDIS

LIBER PRIMUS.

—

Qui casus rerum varii, quæ semina morbum
Insuetum, nec longa ulli per secula visum
Attulerint: nostra qui tempestate per omnem
Europam, partimque Asiæ, Lybiæque per urbes
Sæviit: in Latium vero per tristia bella
Gallorum irrupit, nomenque a gente recepit:
Necnon et quæ cura, et opis quid comperit usus,
Magnaque in angustis hominum solertia rebus,

LA SYPHILIS.

LIVRE PREMIER.

—

Longtemps enseveli dans une nuit profonde,
Le plus étrange mal revient frapper le monde:
Des villes de Lybie aux rives de l'Euxin
Il règne, et de l'Europe il infecte le sein.
Du Latium[2] en deuil il envahit la terre,
Alors que les Français y promenaient la guerre;
Leur nom devint son nom..... Je consacre mes vers
A cet hôte imprévu de vingt climats divers.

Et monstrata deum auxilia, et data munera cœli
Hinc canere, et longe secretas quærere causas
Aera per liquidum, et vasti per sidera olympi
Incipiam : dulci quando novitatis amore
Correptum, placidi naturæ suavibus horti
Floribus invitant, et amantes mira Camœnæ.

Bembe, decus clarum Ausoniæ, si fortè vacare
Consultis Leo te à magnis paulisper, et alta
Rerum mole sinit, totum qua sustinet orbem:
Et juvat ad dulces paulum secedere Musas:
Ne nostros contemne orsus, medicumque laborem,
Quidquid id est. Deus hæc quondam dignatus Apollo est:
Et parvis quoque rebus inest sua sæpe voluptas.
Scilicet hac tenui rerum sub imagine multum
Naturæ, fatique subest, et grandis origo.

Je dirai quel concours d'influences occultes
Dans ce siècle de fer nous livre à ses insultes,
Et comment, à son tour, l'homme victorieux,
Aidé de son génie et du secours des dieux,
S'arma pour le dompter d'héroïques ressources.....
En sondant le mystère où se cachent ses sources,
Je vais interroger la profondeur des airs
Et les astres errants dont les cieux sont couverts.
J'ouvre devant mes pas une route nouvelle:
Dans le champ merveilleux où l'inconnu m'appelle,
Puissent les doctes sœurs me guider, et leur main
De poétiques fleurs émailler mon chemin!

Illustre Cardinal[3], honneur de l'Italie,
Si Léon[4] le permet, pour un instant oublie
Le pesant gouvernail de ce monde chrétien
Dont son puissant génie est le ferme soutien,
Bembo, prête à ma voix une indulgente oreille,
Accueille ce tribut, fruit d'une longue veille,
Sans crainte tu le peux..... Flambeau de l'univers
Autrefois Apollon cultiva l'art des vers.
Au plus frivole objet quelque intérêt s'attache;
Ainsi dans mes tableaux un faible voile cache

Tu mihi, quæ rerum causas, quæ sidera noscis,
Et cœli effectus varios, atque aeris oras,
URANIE, (sic dum puro spatiaris Olympo,
Metirisque vagi lucentes ætheris ignes,
Concentu tibi divino cita sidera plaudant)
Ipsa ades, et mecum placidas, dea, lude per umbras,
Dum tenues auræ, dum myrtea silva canenti
Aspirat, resonatque cavis BENACUS ab antris.

Dic, dea, quæ causæ nobis post secula tanta
Insolitam peperere luem? num tempore ab illo
Vecta mari occiduo nostrum pervenit in orbem,
Ex quo lecta manus solvens de littore Ibero
Ausa fretum tentare, vagique incognita ponti est

Les lois de la nature et les heureux secrets
Qui doivent du destin conjurer les arrêts.

O toi, dont le compas a mesuré leur route
Aux mille feux semés sur la céleste voûte,
Toi, dont le char divin dirige dans les cieux
De ces mondes flottants le chœur harmonieux,
Montre-nous, URANIE, et les causes secrètes
Qui règlent notre sort sur le cours des planètes,
Et, suivant le climat, les ans et les saisons,
Comment l'air se remplit d'invisibles poisons.
Descends auprès de moi sous cet ombrage humide,
Déesse, et que ton art à mes essais préside.
Tout m'invite à chanter[5] : le vent paisible et frais
Qui joue en murmurant sous ces myrtes épais,
Et le lac BÉNACUS dont les bruyantes ondes
Éveillent les échos dans leurs grottes profondes.

Muse, révèle-moi de quel germe est venu
Un mal qui, parmi nous, fut longtemps inconnu.
De hardis nautonniers, dont la nef espagnole
Cinglant à l'occident et vers un autre pôle
Joignit à l'ancien monde un nouvel univers,

OEquora, et orbe alio positas perquirere terras?
Illic namque ferunt æterna labe per omnes
Id morbi regnare urbes, passimque vagari
Perpetuo cœli vitio, atque ignoscere paucis.
Commercine igitur causa accessisse putandum est
Delatam contagem ad nos, quæ parva sub ipsis
Principiis, mox et vires et pabula sensim
Suscipiens, sese in terras diffuderit omnes?
Ut sæpe in stipulas cecidit cum forte favilla
De face, neglectam pastor quam liquit in arvo,
Illa quidem tenuis primum, similisque moranti
Incedit: mox, ut paulatim increvit eundo,
Tollitur, et victrix messem populatur et agros,
Vicinumque nemus, flammasque sub æthera jactat.
Dat sonitum longe crepitans Jovis avia silva,
Et cœlum late circum campique relucent.

At vero, si rite fidem observata merentur,
Non ita censendum: nec certe credere par est
Esse peregrinam nobis, transque æquora vectam
Contagem: quoniam in primis ostendere multos
Possumus, attactu qui nullius hanc tamen ipsam
Sponte sua sensere luem, primique tulere.

Nous l'ont-ils apporté des Atlantiques mers?
Est-il vrai qu'en ces lieux et sous un ciel funeste
On ait vu de tout temps éclater cette peste,
Et que peu d'habitants échappent à ses coups?
Le commerce aurait-il introduit parmi nous
Le mal qui faible, obscur, cachant son origine
A dans toute l'Europe étendu sa racine?.....
Du flambeau mal éteint d'un pâtre ainsi souvent
Une étincelle tombe abandonnée au vent.
Sur les chaumes d'abord à pas lents l'incendie
Chemine, mais bientôt de sa flamme agrandie
Il embrasse, vainqueur, les prés et les guérets,
Court sur les monts voisins envahir les forêts,
Et couvre au loin la terre aride et consumée,
De sinistres clartés, de bruit et de fumée.

D'irrécusables faits[6] si j'écoute la voix,
Un tel mal n'était pas étranger sous nos toits;
De sa contagion nul vaisseau n'est complice,
Et j'ai vu bien souvent, hors du sentier du vice,
Dans un sein vierge encore et pourtant condamné
Éclore du poison le germe spontané.[7]

Præterea et tantum terrarum tempore parvo
Contages non una simul potuisset obire.
Aspice per Latii populos, quique herbida Sagræ
Pascua, et Ausonios saltus, et Iapigis oræ
Arva colunt: specta, Tiberis qua labitur, et qua
Eridanus, centum fluviis comitatus in æquor,
Centum urbes rigat, et placidis interfluit undis:
Uno nonne vides ut tempore pestis in omnes
Sæviit? ut sortem pariter trangesimus unam?
Quinetiam externos eadem per tempora primum
Excepisse ferunt: nec eam cognovit Ibera
Gens prius, ignotum quæ scindere puppibus æquor
Ausa fuit, quam quos disterminat alta Pyrene,
Atque freta, atque Alpes cingunt, Rhenusque bicornis:
Quam reliqui, quos lata tenet gelida ora sub Arcto.
Tempore non alio, Pœni, sensistis, et omnes
Qui lætam Ægyptum metitis, fecundaque Nilo
Arva, et palmiferæ silvas tondetis Idumes.
Quæ cum sic habeant sese, nempe altius isti
Principium labi, rerumque latentior ordo,
(Ni fallor) graviorque subest, et major origo.

Par le contact transmis jamais pareils symptômes
N'eussent en peu de temps frappé tant de royaumes;
Jamais de ce fléau l'impitoyable main
N'eût à la fois pesé sur tout le genre humain.....
De notre Latium [8] aux montagnes lointaines
Dont la double Calabre entrecoupe ses plaines,
Des bois de l'Ausonie aux champs où, dans son cours,
La Sagre se dessine en verdoyants contours,
Des rivages du Tibre et du sein des cent villes
Que baigne l'Éridan de ses ondes tranquilles,
L'Éridan qui, grossi de cent fleuves vassaux
Va porter à la mer le tribut de leurs eaux;
De ces points opposés une voix unanime
Monte comme le cri d'une seule victime,
Et nous dit que du mal l'inflexible courroux
A nos seules cités ne borna pas ses coups.
Le jour qui, sous nos toits, vit le fléau paraître,
Aux bords les plus lointains aussitôt le vit naître.
Les peuples espagnols, dont les fiers matelots
D'une mer ignorée affrontèrent les flots,
Ne précédèrent pas dans ce champ de souffrance
Les peuples d'Italie ou les peuples de France,
Ni ceux que la nature exile au sein des mers,

Principio quæque in terris, quæque æthere in alto
Atque mari in magno Natura educit in auras,
Cuncta quidem nec sorte una, nec legibus isdem
Proveniunt; sedenim, quorum primordia constant
E paucis, crebro ac passim pars magna creantur:
Rarius ast alia apparent, et non nisi certis
Temporibusve, locisve, quibus violentior ortus,

Ni ceux sur qui le Rhin étend ses bras ouverts,
Ni l'habitant du nord que d'un manteau de neige
Un éternel hiver en vain couvre et protége.
Par cette lèpre alors furent aussi flétris
Et ceux qui de Carthage habitent les débris;
Ceux qui peuplent la rive où le Nil de son onde
Prodigue les trésors aux sillons qu'il inonde,
Et ceux enfin pour qui l'Idumée au désert
Voit mûrir les doux fruits du palmier toujours vert.
Lorsqu'un tel mal éclate et dans sa violence
Sur l'univers entier au même instant s'élance,
A la règle commune il échappe, et je dois,
Rattachant son principe à de plus hautes lois,
Demander le secret de ses effets bizarres
A l'étrange concours des causes les plus rares.

Tous les êtres créés, soit qu'ils peuplent le sol,
Soit qu'ils sillonnent l'air dans leur rapide vol,
Soit qu'ils couvrent des mers les plaines transparentes,
Ont des destins divers et des lois différentes.
Les plus simples d'entre eux incessamment éclos
Inondent et les airs et la terre et les flots;
A ceux qui sont formés de diverses substances

Et longe sita principia: ac non nulla, prius quam
Erumpant tenebris et opaco carcere noctis,
Mille trahunt annos, spatiosaque secula poscunt:
Tanta vi coeunt genitalia semina in unum.
Ergo et morborum quoniam non omnibus una
Nascendi est ratio, facilis pars maxima visu est,
Et faciles ortus habet, et primordia præsto.
Rarius emergunt alii, et post tempore longo
Difficiles causas, et inextricabile fatum,
Et sero potuere altas superare tenebras.
Sic *Elephas* sacer Ausoniis incognitus oris,
Sic *Lichen* latuere diu, quibus incola Nili
Gens tantum, regioque omnis vicina laborat.
De genere hoc est dira lues, quæ nuper in auras
Exiit, et tandem sese caligine ab atra
Exemit, durosque ortus, et vincula rupit.
Quam tamen (æternum quoniam dilabitur ævum)
Non semel in terris visam, sed sæpe fuisse
Ducendum est, quamquam nobis nec nomine nota
Hactenus illa fuit: quoniam longæva vetustas
Cuncta situ involvens, et res, et nomina delet;
Nec monumenta patrum seri videre nepotes.

Pour naître il faut le temps, le lieu, les circonstances;
De lents enfantements d'autres qui sont le fruit
Restent emprisonnés dans une longue nuit,
Et veulent que vingt fois les siècles recommencent,
Pour qu'en un tout vivant leurs germes se condensent.
Ainsi du genre humain se succèdent les maux,
Différents d'origine, en leur marche inégaux;
Tel *l'Éléphas*[9] sacré que l'Ausonie ignore,
Le *Lichen*[10], maux cruels qui se cachent encore
Aux rivages brûlants arrosés par le Nil;
Tel était ce fléau dont le poison subtil,
Par l'ordre du destin longtemps plongé dans l'ombre,
Vient frapper aujourd'hui des victimes sans nombre.
Car il n'est pas nouveau: seul son nom dans l'oubli
D'âge en âge ignoré dormait enseveli.
Sous la marche du temps ainsi quand tout s'efface,
Bientôt de leurs aïeux les fils perdent la trace.

Oceano tamen in magno sub sole cadente,
Qua misera inventum nuper gens accolit orbem,
Passim oritur, nullisque locis non cognita vulgo est.
Usque adeo rerum causæ, atque exordia prima
Et cœlo variare, et longo tempore possunt.
Quodque illis fert sponte aer, et idonea tellus,
Huc tandem annorum nobis longa attulit ætas.
Cujus forte suo si cunctas ordine causas
Nosse cupis, magni primum circumspice mundi
Quantum hoc infecit vitium, quot adiverit urbes.
Cumque animadvertas tam vastæ semina labis
Esse nec in terræ gremio, nec in æquore posse,
Haud dubie tecum statuas reputesque, necesse est,
Principium, sedemque mali consistere in ipso
Aere, qui terras circum diffunditur omnes,
Qui nobis sese insinuat per corpora ubique,
Suetus et has generi viventum immittere pestes.
Aer quippe pater rerum est, et originis auctor.
Idem sæpe graves morbos mortalibus affert,
Multimode natus tabescere corpore molli,
Et facile affectus capere, atque inferre receptos.
Nunc vero, quonam ille modo contagia traxit,

Mais c'est à l'occident des Atlantiques mers,
Sur ces bords malheureux récemment découverts,
Que l'on voit librement la contagion naître,
Et comme un mal vulgaire en tout temps apparaître.
Diversité bizarre, étranges résultats,
Inexplicable jeu des ans et des climats !.....
Il nait là, comme un fruit de ces tristes rivages,
Le mal que parmi nous ont enfanté les âges.
Enfin, de ses effets, votre esprit curieux
Cherche-t-il à saisir l'agent mystérieux?
Du globe où nous vivons explorez la surface:
Partout de ce fléau s'y reconnaît la trace.
Ah! si sur chaque peuple et dans chaque cité
Non moins prompt que l'éclair le germe en est porté,
N'allez pas, incertain, chercher sa source immonde
Dans les flancs de la terre ou dans le sein de l'onde;
Sa source est dans l'air seul dont chaque flot malsain
Pèse sur notre corps et baigne notre sein;
Dans l'air qui, répandu sur la nature entière,
De ces calamités est la cause première.
De tout être vivant principe créateur,
L'air, prompt à s'imprégner du ferment corrupteur,

Accipe: quid mutare queant labentia secla.

In primis tum Sol rutilus, tum sidera cuncta
Tellurem, liquidasque auras, atque æquora ponti
Immutant, agitantque: utque ipso sidera cœlo
Mutavere vicem, et sedes liquere priores,
Sic elementa modis variis se grandia vertunt.

Aspice, ut, hibernus rapidos ubi flexit in austrum
Phœbus equos, nostrumque videt depressior orbem,
Bruma riget, duratque gelu, spargitque pruina
Tellurem, et gelida glacie vaga flumina sistit.
Idem, ubi nos cancro proprior spectavit ab alto,
Urit agros, arent nemora, et sitientia prata,
Siccaque pulvereis æstas squallescit in arvis.

Dans sa masse fluide est vicié sans peine,
Et des maux qu'il reçut frappe l'espèce humaine.
Apprends donc par quel mode il peut les recevoir,
Et des siècles quel est l'invincible pouvoir.

Ainsi que le soleil, les nombreuses planètes,
Des volontés du ciel fidèles interprètes [11],
Règlent les mouvements et les troubles divers
Qui doivent agiter l'air, la terre et les mers.
Quand ces astres épars sur les célestes voûtes
Ont pris une autre place et de nouvelles routes,
Soumis à leur empire alors les éléments
Subissent à leur tour de profonds changements.

Au solstice d'hiver, dès que Phébus dirige
Vers le pôle du sud son rapide quadrige,
Et lance à notre sphère un oblique regard,
Le ciel est assombri par un épais brouillard;
Sur le sol resserré la neige s'amoncelle,
Aux arbres effeuillés la gelée étincelle,
Et le fleuve bientôt par le froid condensé
S'arrête dans sa course immobile et glacé.
Dès qu'il entre au cancer, plus près de notre monde,

Nec dubium, quin et noctis nitor, aurea Luna,
Cui maria alta, omnis cui rerum obtemperat humor:
Quin et Saturni grave sidus, et æquior orbi
Stella Jovis: quin pulchra Venusque et Martius ignis,
Ac reliqua astra etiam mutent elementa, trahantque
Perpetuum, et late magnos dent undique motus:
Præcipue sedem si quando plurima in unam
Convenere, suo vel multum devia cursu
Longe alias tenuere vias. Hæc scilicet annis
Pluribus, et rapidi post multa volumina cœli
Eveniunt, dis fata modis volventibus istis.

Si de feux plus directs le soleil nous inonde,
Il dessèche nos champs, il brûle nos guérets,
A nos bois il ravit et l'ombrage et le frais ;
L'herbe des prés jaunit, et la nature entière
Voit son éclat souillé par des flots de poussière.

Nul doute que Phébé, dont le disque changeant
Illumine la nuit de ses rayons d'argent,
Et retient sous sa loi les mers, et tout *l'humide*
Qui pénètre les corps et flotte dans le vide;
Nul doute que Saturne aux sinistres regards,
Jupiter plus propice aux mortels, Vénus, Mars,
Chaque planète enfin contre nous ne conspire,
Et sur les éléments n'exerce son empire :
Surtout si convergeant vers quelque point des cieux,
Deux planètes mêlaient leur cours pernicieux,
Et qu'intervertissant leur marche naturelle
On les vît parcourir une orbite nouvelle.
Mais il faut bien des fois et durant de longs jours
Que des saisons le ciel reproduise le cours,
Pour que les dieux ainsi suscitant des désastres,
Suspendent nos destins à la marche des astres.

Ut vero evenisse datum est, numerumque diesque
Exegere suos, præfixaque tempora fatis,
Proh! quanta aerios tractus, salsa æquora quanta,
Telluremque manent! alibi quippe omnia late
Cogentur spatia in nubes, cœlum imbribus omne
Solvetur, summisque voluti montibus amnes
Præcipites secum silvas, secum aspera saxa,
Secum armenta trahent: medius pater impete magno
Aut Padus, aut Ganges super et nemora alta, domosque
Turbidus, æquabit pelago freta lata sonante.
Æstates alibi magnæ condentur, et ipsæ
Flumina speluncis flebunt arentia Nymphæ.
Aut venti cuncta invertent, aut obice clausi
Excutient tellurem imam, et cum turribus urbes.
Forsitan et tempus veniet, poscentibus olim
Natura, fatisque deum, cum non modo tellus
Nunc culta, aut obducta mari, aut deserta jacebit,
Verum etiam sol ipse novum (quis credere possit!)
Curret iter, sua nec per tempora diffluet annus.
Ast insueti æstus, insuetaque frigora mundo
Insurgent, et certa dies animalia terris
Monstrabit nova, nascentur pecudesque feræque

Alors donc que le temps d'un pas lent mais certain
A mesuré les jours prescrits par le destin,
Lorsque l'événement enchaîné d'âge en âge,
Secouant ses liens les rompt et s'en dégage,
L'heure fatale sonne, et de terribles maux
Envahissent les airs, les terres et les eaux.
De nuages pressés ici le ciel se couvre,
Et pour vomir la pluie à torrents, il s'entrouvre.
De la cime des monts les fleuves élancés
Entraînent en grondant les arbres fracassés,
Et dans les champs surpris par leur subite approche,
Écrasent les troupeaux sous des quartiers de roche.
Le superbe Éridan, le Gange impétueux,
Lançant hors de leur lit des flots tumultueux,
Engloutiront soudain les maisons en ruines,
Submergeront les bois, franchiront les collines,
Et, par l'immensité des espaces couverts,
Sembleront égaler l'immensité des mers.
Là, sous un ciel en feu, les Nymphes éplorées
Verront leurs ondes fuir dans l'air évaporées.
Les vents dévasteront le monde, et leur fureur
De ces calamités redoublera l'horreur.

Sponte sua, primaque animas ab origine sument.
Forsitan et majora audens producere tellus
Cœumque, Enceladumque feret, magnumque Typhœa,
Ausuros patrio superos detrudere cœlo,
Convulsumque Ossan nemoroso imponere Olympo.

Quæ cum perspicias, nihil est, cur tempore certo
Admirare novis magnum marcescere morbis

L'ouragan, de la terre ébranlant les entrailles,
Abattra des cités les tours et les murailles.
Peut-être, hélas! un jour viendra, jour de courroux,
Maudit par la nature et par les dieux jaloux,
Où la terre, aujourd'hui de végétaux couverte,
Disparaîtra sous l'onde ou languira déserte;
Où le soleil, courant sur d'autres horizons,
Changera tout à coup le cercle des saisons;
Des froids inattendus, des chaleurs insolites
Paraîtront hors du cours des époques prescrites;
Sur de nouveaux terrains et sous des cieux nouveaux,
De troupeaux innocents, de cruels animaux
D'autres races naîtront de ce désordre extrême,
Et puiseront la vie à la source suprême.
Qui sait si, dans l'orgueil de ces enfantements,
La terre, fécondant d'antiques ossements,
Ne ranimera pas un Cée, un Encelade,
Un Typhée aux cent bras, gigantesque peuplade,
Qui, pour reconquérir le ciel qui les chassa,
Entasseraient encore Olympe sur Ossa?

Ce lugubre avenir, à vous s'il se révèle,
Douterez vous que l'air en son sein ne recèle

Aera, contagesque novas viventibus ægris
Sidere sub certo fieri, et per secula longa.

Bis centum fluxere anni, cum flammea Marte
Lumina Saturno tristi immiscente, per omnes
Auroræ populos, per quæ rigat æquora Ganges,
Insolita exarsit febris, quæ pectore anhelo
Sanguineum sputum exagitans (mirabile visu!)
Quarta luce frequens fato perdebat acerbo.
Illa eadem Assyriæ gentes, et Persidos, et quæ
Euphratem, Tigrimque bibunt, post tempore parvo
Corripuit, ditesque Arabas, mollemque Canopum.
Inde Phrygas, inde et miserum trans æquora vecta
Infecit Latium, atque Europa seviit omni.

Ergo age jam mecum, semper sese æthera circum

D'un mal contagieux les ferments inconnus,
Et qu'il ne verse enfin, quand les jours sont venus,
Aux mortels condamnés par les signes funestes,
Et des poisons nouveaux et de nouvelles pestes ?

Deux siècles avant nous [12], tandis que dans les cieux
Saturne et Mars joignaient leurs chars silencieux,
Chez les peuples voisins des lieux où naît l'aurore,
Aux plaines que le Gange enrichit ou dévore,
Une fièvre inconnue éclata, qui longtemps
Du monde épouvanté frappa les habitants.
Des poumons sans haleine et de la gorge aride
Elle faisait jaillir un sang noir et fétide.
Souvent dans un accès plus rapide et plus fort,
Le quatrième jour elle donnait la mort.
Cette fièvre envahit l'Assyrie et la Perse,
Les fertiles pays que l'Euphrate traverse,
Ceux que baigne le Tigre, et sous un ciel plus doux,
L'Arabie et Canope [13]; enfin jusque sur nous
Que vainement des mers protégeait l'étendue,
Et dans toute l'Europe on la vit répandue.

Maintenant, avec moi vers le séjour des dieux

Volventem, superumque domos, ardentiaque astra
Contemplare, animumque agitans per cuncta, require,
Quis status illorum fuerit, quæ signa dedere
Sidera, quid nostris cœlum portenderit annis.
Hinc etenim tibi forte novæ contagis origo
Omnis, et eventus tanti via prima patescet.
Aspice candentes magni qua Cancer Olympi
Excubat ante fores, et brachia pandit aperta.
Hinc diræ facies, hinc se diversa malorum
Ostendent portenta : una hac sub parte videbis
Magna coisse simul radiis ardentibus astra,
Et conjuratas sparsisse per aera flammas :
Flammas, quas longe tumulo SIRENIS ab alto
Prospiciens senior vates, quem dia per omnes
Cœlicolumque domos duxit, docuitque futura
URANIE : Miseras, inquit, defendite terras,
O superi ! Insolitam video per inania ferri
Illuviem, et magnos cœli tabescere tractus.
Bella etiam Europæ miseræ, bella impia, et agros
Ausoniæ passim currentes sanguine cerno.
Dixit, et illa etiam scriptis ventura notavit.

Élevez vos regards et contemplez les lieux
Où sur lui-même l'air se meut et tourbillonne,
Et que chaque planète en sens divers sillonne.
Examinez le point où se joignit leur cours,
Les présages qu'offrit leur néfaste concours,
Quel fut l'état du ciel et quelles destinées
Son aspect menaçant prédit à nos années;
A vous peut-être alors pourra se dévoiler
L'origine du mal qui vient nous accabler.
Observez le cancer : ouvrant ses bras il semble
Défendre le palais où l'olympe s'assemble.
C'est le signe perfide où de sinistres feux
Tracent de nos malheurs le pronostic affreux,
Le signe où ralliant leur course vagabonde
Les grands astres naguère ont menacé le monde.
Oh ! comme il lisait bien dans leurs feux conjurés
SIRÉNIS [14], ce vieillard aux regards inspirés,
Dont la voix prophétique et le puissant génie
Évoquaient l'avenir,.... et quand par URANIE
Introduit dans l'Olympe, il s'écriait : « Grands dieux !
« Quel déluge de maux se présente à mes yeux !
« Je vois l'air, altéré dans ses plaines immenses,
« D'un étrange poison charrier les semences.

Mos superum est, ubi secla vagus sol certa peregit,
Ab Jove decerni fata, et cuncta ordine pandi,
Quæcumque eventura manent terrasque, polumque.
Quod tempus cum jam nostris venientibus annis
Instaret, rerum summus sator, et superum rex
Jupiter acciri socios in rebus agendis
Saturnum, Martemque jubet : bipatentia Cancer
Limina portarum reserat, disque atria pandit.
Conveniunt, quibus est fatorum cura gerenda.
Impiger ante alios flammis ferroque coruscans
Bellipotens Mavors, animis cui prælia et arma,
Vindictæque manent, et ovantes sanguine cædes.
Post placidus curru invectus rex Jupiter aureo
Insequitur, (ni fata obstent) pater omnibus æquus.
Postremus, longaque via tardatus et annis,
Falcifer accedit senior, qui haud immemor iræ

« Je vois la guerre impie à d'horribles combats
« De l'Europe en délire entraîner les états !
« O terre des Latins ! ta campagne féconde
« Disparaît sous le sang qui par torrents l'inonde ! »
Il disait, et sa main consignait en tremblant
Dans un fatal écrit ce tableau désolant.

Quand le soleil, du haut des célestes demeures, [15]
Aux siècles accomplis a mesuré leurs heures,
Un usage éternel veut que le roi des dieux
Règle le sort futur de la terre et des cieux.
Notre âge ramenant cette funeste époque,
Jupiter, créateur de l'univers, convoque
Saturne et Mars, afin qu'aidé de leur secours
D'un nouvel avenir il ordonne le cours.
Le Cancer, gardien de l'enceinte sacrée,
Ouvre le double airain qui défendait l'entrée ;
Alors les Immortels s'assemblent.... le premier,
Couronné des éclairs de son rouge cimier,
Mars arrive, appelant les combats, le ravage,
La victoire que donne un immense carnage.
Jupiter le suivait sur un char d'or porté,
Roi paisible, pour tous père plein d'équité,

In natum veteris, nato et parere recusans,
Sæpe etiam cessit retro, et vestigia torsit,
Multa minans, multaque animo indignatus iniquo.
Jupiter at solio ex alto, quo se solet uno
Tollere, percenset fata, et ventura resolvit,
Multum infelicis miserans incommoda terræ,
Bellaque, fortunasque virum, casuraque rerum
Imperia, et prædas, adapertaque limina morti:
In primis ignota novi contagia morbi:
Morbi, qui humanæ nulla mansuescat opis vi.
Assensere dei reliqui: concussus Olympus
Intremuit, tactusque novis defluxibus æther.
Paulatim aerii tractus, et inania lata
Accepere luem, vacuasque insuetus in auras
Marcor iit, cœlumque tulit contagia in omne.
Sive quod ardenti tot concurrentibus astris
Cum sole, e pelago multos terraque vapores
Traxerit ignea vis, qui misti tenuibus auris
Correptique novo vitio, contagia visu
Perrara attulerint: aliud sive æthere ab alto
Demissum late aerias corruperit oras.

(A moins que le destin n'enchaîne sa clémence).
Saturne, le dernier, la faux en main, s'avance ;
La longueur de la route et le fardeau des ans
Seuls n'ont pas de ce dieu rendu les pas pesants ;
Le vieillard, dont le cœur couve une sourde haine,
Au fils qui l'outragea se soumet avec peine ;
Indécis il s'arrête, et par mille détours
De sa marche incertaine il prolonge le cours,
Et dissimulant mal le courroux qui l'oppresse,
En stérile menace il éclate sans cesse.
Jupiter s'est assis sur son trône ;... ses mains
Vont à regret peser l'avenir des humains :
Il se trouble, il gémit, car il voit à la terre
Quels maux sont réservés : la famine, la guerre ;
Des peuples, des états la chute et les revers ;
L'incendie et la mort dévastant l'univers ;
Surtout un mal nouveau dont l'implacable rage
Doit pour l'art impuissant être un si long outrage.
Les dieux ont prononcé ;... l'Olympe est ébranlé,
Il frémit ;... dans l'éther le poison a coulé.
La plaine aérienne et les espaces vides
S'emplirent aussitôt d'effluves homicides
Qui du nord au midi, du couchant au levant,

Quanquam animi haud fallor, quid agat, quove ordine co
Dicere, et in cunctis certas perquirere causas
Difficile esse : adeo interdum per tempora longa
Effectus trahit, interdum (quod fallere possit)
Miscentur fors, et varii per singula casus.

Nunc age, non id te lateat, super omnia miram
Naturam, et longe variam contagibus esse.

Volèrent dispersés sur les ailes du vent ;
Soit qu'aux feux du soleil, pour dessécher la terre,
D'autres astres joignant leur flamme délétère,
Le pouvoir concentré de leurs rayons brûlants
Déjà de notre globe eût corrompu les flancs ;
Et que des vastes mers les vapeurs exhalées,
A ces vices nouveaux en même temps mêlées,
Eussent porté dans l'air d'invisibles poisons ;
Soit que, sans le concours de ces exhalaisons,
La contagion seule, ici-bas descendue,
Ait de notre atmosphère altéré l'étendue.

Je parle en hésitant [16], et ne me cache pas
Que les difficultés se pressent sur mes pas,
Quand je demande au ciel l'enchaînement des choses,
Et qu'aux événements je veux lier leurs causes.
Le ciel avec lenteur agit ; ce long retard,
Des cas toujours changeants, mille jeux du hasard,
Sans cesse autour de moi renouvelant le doute,
D'une foule d'erreurs peuvent semer ma route.

Vois comme la nature, en ses desseins secrets,
D'innombrables poisons variant les effets,

Solis nam sæpe arboribus fit noxius aer,
Et tenerum germen, florumque infecit honorem:
Interdum segetem, et sata læta, annique labores
Corripuit, scabraque ussit rubigine culmos,
Et vitiata parens produxit semina tellus.
Interdum pœnas animalia sola dedere,
Aut multa, aut certa ex ipsis. Memini ipse malignam
Luxuriem vidisse anni, multoque madentem
Autumnum perflatum austro, quo protinus omne
Caprigenum pecus e cunctis animantibus unum
Corruit. A stabulis lætas ad pabula pastor
Ducebat: tum forte, alta securus in umbra
Dum caneret, tenuique gregem mulceret avena,
Ecce aliquam tussis subito irrequieta tenebat,
Nec longe via mortis erat: namque acta repente
Circum præcipiti lapsu, revomensque supremam
Ore animam, socias inter moribunda cadebat.

Tantôt les inocule à l'arbre qui bourgeonne,
Tantôt ravit aux fleurs leur riante couronne;
Quelquefois par la rouille et sur un chaume noir
Elle a de nos moissons anéanti l'espoir;
Souvent aux animaux se borne sa colère,
Ou tous ou quelques-uns sont frappés... J'ai naguère
Moi-même été témoin de ses bizarres coups.
De l'Auster pluvieux le vent humide et doux
Avait longtemps soufflé sur l'automne attiédie,
Quand tout à coup surgit l'horrible maladie :
Seules, sur nos côteaux les chèvres succombaient.
Sitôt que du bercail les barrières tombaient,
Au voisin pâturage elles couraient folâtres,
Et tandis que, couchés sous l'ombrage, les pâtres
Aux rustiques accords de leurs légers pipeaux,
Tranquilles, autour d'eux assemblaient les troupeaux;
Soudain par sa secousse une toux irritante
D'une chèvre brisait la gorge hâletante.
Dans un cercle rapide et sous un vain effort,
La victime tournait en repoussant la mort,
Et succombait, après quelques instants de lutte,
Au milieu de ses sœurs qu'épouvantait sa chute.

Vere autem (dictu mirum!) atque æstate sequenti
Infirmas pecudes, balantumque horrida vulgus
Pestis febre mala miserum pene abstulit omne.
Usque adeo varia affecti sunt semina cœli,
Et variæ rerum species, numerusque vicissim
Inter mota subest, interque moventia certus.
Nonne vides, quamvis oculi sint pectore anhelo
Expositi mollesque magis, non attamen ipsos
Carpere tabem oculos, sed sese immergere in imum
Pulmonem? et pomis quanquam sit mollior uva,
Non tamen is vitiatur, at ipsa livet ab uva.
Nempe alibi vires, alibi sua pabula desunt:
Ast alibi mora certa, nec ipsa foramina multum
Non faciunt, hinc densa nimis, nimis inde soluta

Ergo contagum quoniam natura genusque
Tam varium est, et multa modis sunt semina miris,
Contemplator et hanc cujus cœlestis origo est:

Au printemps qui suivit et durant tout l'été
Sur le menu bétail le mal s'était porté ;
D'une incurable fièvre il devenait la proie.
C'est ainsi que le ciel se révèle et déploie
Son occulte influence, et qu'alternant leur cours
Les causes aux effets se rattachent toujours.
Vois l'œil moins bien gardé par son voile mobile
Que le poumon ne l'est en son profond asile,
Un air contagieux ne l'affectera pas
Tandis qu'à la poitrine il porte le trépas.
Telle aux âpres pommiers la vigne qui s'enlace
Sur leurs rameaux flétris pend encore avec grâce,
Et sa grappe à leurs maux échappe jusqu'au jour
Où ses grains fermentés périssent à leur tour.
Les sucs manquent aux uns, aux autres c'est la force;
Tarie en ses canaux, là, sous l'aride écorce,
La sève a disparu;... les pores altérés
Ici sont trop ouverts, ailleurs trop resserrés.

Puisqu'ainsi variant et de forme et de germe,
Le mal ne reconnaît ni limite, ni terme,
Contemple ce fléau qui, prompt comme l'éclair,

Quæ, sicut desueta, ita mira erupit in auras.
Illa quidem non muta maris, turbamque natantum,
Non volucres, non bruta altis errantia silvis,
Non armenta boum, pecudesve, armentave equorum
Infecit, sed mente vigens ex omnibus unum
Humanum genus, et nostros est pasta sub artus.
Porro homine e toto, quod in ipso sanguine crassum
Et sordens lentore foret, fœdissima primum
Corripuit, sese pascens uligine pingui.
Tali se morbus ratione et sanguis habebant.

Nunc ego te affectus omnes, et signa docebo
Contagis miseræ: atque utinam concedere tantum
Musa queat, tantumque velit defendere Apollo,
Tempora qui longa evolvit, cui carmina curæ,
Hæc multas monumenta dies ut nostra supersint.
Forte etenim nostros olim legisse nepotes,
Et signa, et faciem pestis novisse juvabit.

Perce la nuit des temps et se répand dans l'air ;
Ce mal qui, dans les cieux cachant son origine,
Terrorise et confond l'esprit qui l'examine.
Ni le peuple muet qui nage au sein des eaux,
Ni l'habitant de l'air, ni les divers troupeaux,
Bœufs, moutons et coursiers qui paissent dans la plaine,
Ni les hôtes errants de la forêt lointaine
A la contagion n'apportent leur tribut ;
L'homme dont la pensée est le noble attribut,
Seul, l'homme en est atteint et devient sa pâture.
Soit qu'un sang épaissi dans une veine impure
Se traîne, ou qu'un fluide et trop gras et trop lent
Se transforme en virus en se coagulant,
Et que tous deux, unis par un affreux mystère,
Ils versent à nos corps leur ferment adultère.

Hâtons nous : il est temps que je peigne en mes vers
Les symptômes du mal et ses aspects divers.
Puisse Apollon par qui le jour au jour s'enchaîne,
Guidant mes faibles pas aux sources d'Hippocrène,
Répandre en moi la vie et la fécondité,
Et transmettre mon œuvre à la postérité !
Peut-être à nos neveux cette utile peinture

Namque iterum, cum fata dabunt, labentibus annis
Tempus erit, cum nocte atra sopita jacebit
Interitu data : mox iterum post secula longa
Illa eadem exsurget, cœlumque aurasque reviset,
Atque iterum ventura illam mirabitur ætas.

In primis mirum illud erat, quod labe recepta,
Sæpe tamen quater ipsa suum compleverat orbem
Luna, prius quam signa satis manifesta darentur.
Scilicet extemplo non sese prodit aperte,
Ut semel est excepta intus, sed tempore certo
Delitet, et sensim vires per pabula captat.
Interea tamen insolito torpore gravati,
Sponteque languentes animis et munera obibant
Ægrius, et toto segnes se corpore agebant.
Ille etiam suus ex oculis vigor, et suus ore
Dejectus color haud læta de fronte cadebat.
Paulatim caries fœdis enata pudendis
Hinc atque hinc invicta locos, aut inguen edebat.

Un jour signalera la marche et la nature
De l'étrange fléau qui, vainqueur de l'oubli
Où pendant si longtemps il fut enseveli,
Doit encor s'y plonger, puis rouvrant sa carrière
Et des siècles prescrits secouant la poussière,
Envahir de nouveau l'air, la terre et les cieux.
Car tel est des destins l'arrêt capricieux;
Ils veulent, de ce mal ressuscitant la rage,
Décimer sous ses coups les peuples d'un autre âge.

Lorsque l'épidémie éclata, bien souvent
La lune quatre fois fermait son disque, avant
Que le malade atteint de la nouvelle peste
En offrît au dehors un signe manifeste.
C'est que longtemps le germe au corps reste attaché,
Y couve et s'y nourrit d'un aliment caché.
Cependant sous le poids d'une langueur soudaine
La victime au travail en murmurant se traîne.
Son cœur est défaillant, et les moindres efforts
De ses membres lassés fatiguent les ressorts.
Son œil morne se voile et son triste visage
D'une pâleur terreuse a dû subir l'outrage.
Il se déclare enfin cet ulcère rongeur;

Tum manifesta magis vitii se prodere signa.
Nam, simul ac puræ fugiens lux alma diei
Cesserat, et noctis tristes induxerat umbras,
Innatusque calor noctu petere intima suetus
Liquerat extremum corpus, nec membra fovebat
Obsita mole pigra humorum, tum vellier artus,
Brachiaque, scapulæque, gravi suræque dolore.
Quippe, ubi per cunctas ierant contagia venas,
Humoresque ipsos, et nutrimenta futura
Polluerant, Natura malum secernere sueta
Infectam partem pellebat corpore ab omni
Exterius: verum crasso quia corpore tarda
Hæc erat, et lentore tenax, multa inter eundum
Hærebat membris exsanguibus, atque lacertis:
Indę graves dabat articulis extenta dolores.
Parte tamen leviore, magisque erumpere nata,
Summa cutis pulsa, et membrorum extrema petebat.
Protinus informes totum per corpus achores
Rumpebant, faciemque horrendam, et pectora fœde
Turpabant: species morbi nova: pustula summæ
Glandis ad effigiem, et pituita marcida pingui:
Tempore quæ multo non post adaperta dehiscens,
Mucosa multum sanie, taboque fluebat.

Des organes secrets, comme un cancer vengeur,
Il s'empare, et de là s'étendant jusqu'à l'aine
De souffrances sans nombre il déroule la chaîne.
Car alors que du jour le doux éclat s'enfuit
Abandonnant la terre aux ombres de la nuit,
Avec le soir, alors que la chaleur innée
De tous les points du corps au centre est ramenée,
Les membres envahis par ces impurs ferments
Se glacent, et bientôt dans d'atroces tourments
Les épaules, les bras et les jambes s'agitent :
Tandis que ces poisons, des veines qu'ils irritent
Parcourent les canaux, et d'un contact impur
Corrompent tout organe et tout germe futur,
La Nature s'efforce, active et vigilante,
A pousser au dehors leur masse virulente ;
Mais le poison rebelle à son divin pouvoir,
Visqueux, opiniâtre et lent à se mouvoir,
Se fixant dans les chairs, à de longues tortures
Des membres énervés condamne les jointures.
Vers la peau cependant, moins pénible à chasser,
La plus subtile part a pu se ramasser;
Sur les extrémités on la voit se répandre,
Et sur le derme entier en divers sens s'étendre.

Quin etiam erodens alte, et se funditus abdens
Corpora pascebat misere : nam sæpius ipsi
Carne sua exutos artus, squallentiaque ossa
Vidimus, et fœdo rosa ora dehiscere hiatu,
Ora, atque exiles reddentia guttura voces.

Ut sæpe aut cerasis, aut phyllidis arbore tristi
Vidisti pinguem ex udis manare liquorem
Corticibus, mox in lentum durescere gummi :
Haud secus hac sub labe solet per corpora mucor
Diffluere : hinc demum in turpem concrescere callum.

Unde aliquis ver ætatis, pulchramque juventam
Suspirans, et membra oculis deformia torvis
Prospiciens, fœdosque artus, turgentiaque ora,

D'ulcères aussitôt tout le corps est couvert.
Sous un masque effrayant le visage se perd.
La forme du mal change : une haute pustule
Apparaît, et, des glands imitant l'opercule,
Se remplit d'humeur âcre et se brise, en versant
Sur la peau corrodée un pus mêlé de sang.
L'ulcère alors se creuse une profonde voie
Dans les tissus rongés dont il a fait sa proie....
Oui, j'ai vu de leurs chairs les membres dépouillés!
D'un squelette vivant j'ai vu les os souillés !
Les lèvres en lambeaux tomber, le mal atteindre
Le gosier, et la voix s'enrouer et s'éteindre !

Ainsi qu'on aperçoit de l'amandier en fleurs
Le suc perçant l'écorce et s'échappant en pleurs
Se durcir par degrés tel qu'une épaisse gomme,
Sous l'empire du mal, de même on voit chez l'homme
Des liquides muqueux lentement amassés
En difformes calus s'élever condensés.

Sur ses beaux jours flétris versant d'amères larmes,
Vainement le malade en regrette les charmes ;
Son corps hideux l'effraie ; il détourne les yeux,

Sæpe deos, sæpe astra miser crudelia dixit.
Interea dulces somnos, noctisque soporem
Omnia per terras animalia fessa trahebant:
Illis nulla quies aderat, sopor omnis in auras
Fugerat: is oriens ingrata aurora rubebat:
His inimica dies, inimicaque noctis imago.
Nulla Ceres illos, Bacchi non ulla juvabant
Munera: non dulces epulæ, non copia rerum,
Non urbis, non ruris opes, non ulla voluptas,
Quamvis sæpe amnes nitidos, jucundaque Tempe,
Et placidas summis quæsissent montibus auras.
Dis etiam sparsæque preces, incensaque templis
Thura, et divitibus decorata altaria donis:
Di nullas audire preces, donisve moveri.

Idse ego Cœnomanum memini, qua pinguia dives
Pascua Sebina præterfluit Ollius unda,
Vidisse insignem juvenem, quo clarior alter

Il maudit son étoile, il accuse les dieux.
Cependant le sommeil que la fatigue appelle
Prépare à la nature une force nouvelle ;
Pour lui pas de sommeil, pas de calme pour lui.
En vain à l'Orient l'aurore fraîche a lui ;
Dans les clartés du jour et dans la nuit épaisse,
Partout de ses douleurs le fantôme se dresse.
Bacchus n'a plus pour lui d'attrayantes boissons,
Cérès l'enrichira d'inutiles moissons.
La coupe des plaisirs rend ses douleurs plus vives ;
Il fuit les doux repas, il fuit les gais convives ;
Des fêtes de la ville il s'éloigne, et les champs
Lui prodiguent en vain leurs dons les plus touchants,
Le murmure des eaux, l'aspect riant des plaines,
Et l'air paisible et pur des montagnes lointaines ;
Tout l'attriste ;... et s'il veut, aux pieds des immortels,
Par de riches présents apaiser leurs autels,
Sans succès de leur temple il assiége l'enceinte :
Les dieux demeurent sourds et repoussent sa plainte.

Aux lieux où *l'Ollius* [18], près du lac Sébinus,
Enrichit de ses flots avec art contenus
Les pâturages gras de la Cénomanie,

Non fuit, Ausonia nec fortunatior omni.
Vix pubescentis florebat vere juventæ,
Divitiis, proavisque potens, et corpore pulchro:
Cui studia aut pernicis equi compescere cursum,
Aut galeam induere, et pictis splendescere in armis,
Aut juvenile gravi corpus durare palæstra,
Venatuque feras agere, et prævertere cervos.
Illum omnes Ollique deæ, Eridanique puellæ
Optarunt, nemorumque deæ, rurisque puellæ;
Omnes optatos suspiravere hymenæos.
Forsan et ultores superos neglecta vocavit
Non nequicquam aliqua, et votis pia numina movit.
Nam nimium fidentem animis, nec tanta timentem,
Invasit miserum labes, qua sævior usquam
Nulla fuit, nulla unquam aliis spectabitur annis.
Paulatim ver id nitidum, flos ille juventæ
Disperiit, vis illa animi. Tum squallida tabes
Artus (horrendum!) miseros obduxit, et alte
Grandia turgebant fœdis abcessibus ossa.
Ulcera (proh divum pietatem!) informia pulchros
Pascebant oculos, et diæ lucis amorem,
Pascebantque acri corrosas vulnere nares.
Quo tandem infelix fato, post tempore parvo,

Un jeune homme à mes yeux s'est offert... L'Ausonie
N'en eut pas de plus noble ou de plus fortuné.
Des fleurs de son printemps à peine couronné,
Il s'enorgueillissait d'une illustre origine,
Des attraits séduisants d'une beauté divine;
Riche, il plaçait sa gloire à relever encor
Sa beauté par un casque et par des armes d'or;
De la lutte il aimait les mâles exercices;
D'indociles chevaux il domptait les caprices;
Il devançait le cerf, il mettait aux abois
L'ours et le sanglier qu'il forçait dans les bois.
Les nymphes des forêts, les nymphes des campagnes,
Celles de l'Ollius, leurs folâtres compagnes,
Pour lui mouraient d'amour, et toutes à sa main
Brûlaient d'unir la leur par un secret hymen.
En butte à ses mépris, pour punir cette offense,
L'une d'elles, peut-être, implora la vengeance
Auprès des immortels trop prompts à l'exaucer:
Sur le bord de l'abîme il se laissa bercer.
Dans un bonheur aveugle il s'endormait sans crainte,
De la contagion quand une affreuse atteinte
Le frappa, si terrible, hélas! que l'avenir
Longtems en gardera l'effrayant souvenir!

Ætheris invisas auras lucemque reliquit.
Illum Alpes vicinæ, illum vaga flumina flerunt,
Illum omnes Ollique deæ Eridanique puellæ
Fleverunt, nemorumque deæ rurisque puellæ,
Sebinusque alto gemitum lacus edidit amne.

Ergo hanc per miseras terras Saturnus agebat
Pestem atrox, nec sæva minus crudelis et ipse
Miscebat Mavors, conjunctaque fata ferebat.
Quippe lue hac nascente putem simul omnia diras
Eumenidas cecinisse fera et crudelia nobis.
Tartareos etiam barathro dira omnia ab imo

L'éclat de son printemps [19], la fleur de sa jeunesse
Périssent par degrés, et son âme s'affaisse.
De ses membres hideux que la lèpre a couverts
Par la carie enflés les os se sont ouverts.
Ses beaux yeux où l'azur du ciel venait se peindre,
Ses beaux yeux à jamais condamnés à s'éteindre,
L'ulcère les dévore ; un horrible poison
De son nez purulent corrode la cloison ;
En peu de jours enfin il succombe, et son âme
Reçoit comme un bienfait le trépas qu'il réclame.
Sur cet infortuné, sur ses longues douleurs
L'Ollius, l'Éridan répandirent des pleurs.
Les nymphes, s'exilant dans leur retraite sombre,
Par de touchants regrets consolèrent son ombre;
Les Alpes à leurs cris s'émurent, et longtemps
Le Sébinus poussa de sourds gémissements.

C'est ainsi qu'exerçant sa sinistre influence,
Saturne au loin du mal dispersait la semence;
Et que non moins cruel, pour abréger nos jours,
Mars de ses feux encor lui prêtait le concours.
Il semblait, quand naquit cette nouvelle peste,
Que de tous les fléaux le cortége funeste

Excivisse lacus, Stygiaque ab sede laborem,
Pestemque, horribilemque famem, bellumque, necemque.

Di patrii, quorum Ausonia est sub numine, tuque,
Tu Latii Saturne pater, quid gens tua tantum
Est merita? an quicquam superest dirique gravisque,
Quod sit inexhaustum nobis? ecquod genus usquam
Aversum usque adeo cœlum lutit? ipsa labores,
Parthenope, dic prima tuos, dic funera regum,
Et spolia, et prædas, captivaque colla tuorum!
An stragem infandam memorem, sparsumque cruorem
Gallorumque, Italumque pari discrimine, cum jam
Sanguineum, et defuncta virum, defunctaque equorum
Corpora volventem, cristasque atque arma trahentem
Eridanus pater acciperet rapido agmine Tarrum?
Te quoque spumantem, et nostrorum cæde tumentem,
Abdua, non multo post tempore, te pater idem
Eridanus gremio infelix suscepit, et altum
Indoluit tecum, et fluvio solatus amico est.

A sa suite montât du gouffre des enfers,
Et que du Styx affreux les abîmes ouverts
Vomissent à la fois, pour dépeupler la terre,
La peste et ses horreurs, la famine et la guerre.

Dieux, par qui l'Ausonie est soumise au destin,
Et vous, vous fondateur de l'empire Latin,
O Saturne, quel crime a commis votre race,
Pour que sur elle ainsi pèse tant de disgrâce?
Est-il quelque désastre, est-il si grand malheur
Dont ce peuple n'ait pas épuisé la douleur?
Sur lui le ciel injuste a versé sa colère....
Toi, dont nul autre encor n'atteignit la misère,
Dis, Parthénope [20], dis le meurtre de tes rois,
Du joug de l'étranger tes fils traînant le poids,
Dans tes états partout la mort et le pillage!...
Rappellerai-je ici les scènes de carnage,
Où d'une ardeur égale aux combats s'élançant,
La France et l'Italie ont prodigué leur sang?
Où l'on a vu le Tar, de dépouilles avide,
Accélérant le cours de son onde rapide,
Vers l'Éridan rouler, en tourbillons pressés,
Armes, hommes, chevaux pêle-mêle entassés!

Ausonia infelix, en quo discordia priscam
Virtutem, et mundi imperium perduxit avitum !
Angulus anne tui est aliquis, qui barbara non sit
Servitia, et prædas et tristia funera passus !
Dicite vos, nullos soliti sentire tumultus,
Vitiferi colles, qua flumine pulcher amæno
Erethenus fluit, et plenis lapsurus in æquor
Cornibus, Euganeis properat se jungere lymphis.

O patria, o longum felix, longumque quieta
Ante alias, patria, o divum sanctissima tellus,
Dives opum, fecunda viris, lætissima campis
Uberibus, rapidoque Athesi, et Benacide lympha,
Ærumnas memorare tuas, summamque malorum

Plus tard, quand notre sang fit enfler ta rivière,
Adde, il t'offrait aussi sa rive hospitalière
L'indomptable Éridan, et ses bras généreux
S'ouvraient pour consoler un ami malheureux !

Voilà, voilà le fruit des discordes civiles,
Malheureuse Italie ! A nos mains trop débiles
Elles ont arraché le sceptre glorieux
Que sur le monde entier étendaient nos aïeux !
Est-il un coin de terre encor vierge d'outrage,
Où n'aient pas pénétré la guerre et l'esclavage ?
Répondez, répondez, vous, dont le noble front
A dû de la conquête aussi subir l'affront,
Côteaux longtemps couverts de vignobles fertiles !
L'Éréthène à regret baigne vos pieds stériles,
Et semble, s'égarant en de honteux détours,
En esclave à la mer précipiter son cours.

O ma patrie, ô toi, dont naguère le monde
Enviait le bonheur et la paix si profonde,
Toi, le sol des héros, toi, la terre des dieux,
Si fière des trésors que t'accordaient les cieux,
Toi, dont le sein offrait, fécondé par l'Adige,

Quis queat, et dictis nostros æquare dolores,
Et turpes ignominias, et barbara jussa?
Abde caput, Benace, tuo et te conde sub amne,
Victrices nec jam deus interlabere lauros!

En etiam, ceu nos agerent crudelia nulla
Nec lacrymæ, planctusve forent, en dura tot inter,
Spes Latii, spes et studiorum et Palladis illa
Occidit! Ereptum Musarum e dulcibus ulnis
Te miserum ante diem crudeli funere, Marce
Antoni, ætatis primo sub flore cadentem
Vidimus extrema positum Benacide ripa,
Quam media inter saxa sonans sacra abluit unda!
Te ripæ flevere Athesis, te voce vocare
Auditæ per noctem Umbræ, manesque Catulli
Et patrios mulcere nova dulcedine lucos.

D'un éternel printemps l'éblouissant prodige,
Italie, aujourd'hui quelles sombres couleurs
Pourraient peindre tes maux et rendre tes douleurs?...
De mon luth désolé les cordes frémissantes
A dire tes malheurs resteraient impuissantes!...
Va, va cacher ta honte au fond de tes roseaux,
Bénacus, les lauriers n'ombragent plus tes eaux!

Après tant d'infortune, et lorsque tant d'alarmes
Semblaient avoir tari la source de nos larmes,
Voilà que tout à coup victime des destins,
A l'amour de Pallas, à l'espoir des Latins
Avant l'heure ravi, MARC-ANTOINE [21] succombe!...
Ami, rien n'a donc pu te sauver de la tombe,
Ni ta jeunesse encor dans sa fleur, ni le cri
Des Muses dont longtemps le sein t'avait nourri!
Près du lac Bénacus, dors en paix sur la rive
Où parmi les rochers coule son eau plaintive!
L'Adige te pleura; la nuit, par leurs sanglots
Des Ombres t'appelant émurent les échos;
Et Catulle, aux accents de sa lyre attendrie,
Fit tressaillir encor les bois de la patrie.

Tempestate illa Ausoniam rex Gallus opimam
Vertebat bello, et Ligurem ditione premebat.
Parte alia, Cæsar ferro superabat et igni
Euganeos, placidumque Silim, Carnumque rebellem:
Et totum luctus Latium, mœrorque tenebat.

FINIS LIBRI PRIMI.

Des Génois cependant Louis douze vainqueur
Ravageait l'Italie, et la frappait au cœur;
Et Maximilien d'une chaîne nouvelle
Étreignait le Frioul et Venise rebelle.
Le Latium, couvert de tombeaux et de deuil,
De l'abîme éternel semblait toucher le seuil.

FIN DU LIVRE PREMIER.

NOTES

SUR LE LIVRE PREMIER.

NOTES

SUR LE LIVRE PREMIER.

NOTE 1.

La Syphilis.

Synonimie : Las bubas, morbus pustularum (les Espagnols); lo male de le tavelle (les Gênois); il male delle bolle (les Toscans); lo male de le brossule (les Lombards); tous mots qui signifient *pustules*. — Dans Jean de Vigo, *Pract. liv. v. cap.* I.

Mal de Saint-Mévius (les Allemands) ; de Saint-Sement (les habitants de Valence, les Catalans, les Aragonais) ; mal de Saint-Job, de Saint-Évagre, de Saint-Roch (Ulrich de Hutten) ; de Sainte-Reine (Jean le Maire), etc. de différents noms de saints sur l'assistance desquels les malades fondaient leur guérison.

Male francese (les Napolitains) ; mal de Naples, gorrhe, grosse gorrhe, etc. (les Français) ; franzosen ou frantzosischen pocken (les Allemands) ; french pox, mal de Bordeaux (les Anglais); spanse pocken (les Hollandais); mal espagnol (les Africains, les Maures) ; mal castillan (les Portugais) ; mal des Portugais (les Indiens orientaux, les Japonais) ; mal des Français ou des chrétiens (les Turcs et les peuples des côtes de la Méditerranée) ; mal des Turcs (les Persans) ; mal des Allemands (les Polonais) ; mal des Polonais (les Moscovites). D'après Beverovicius, Jean Léon, Rodrigue Diaz de Isla, Léonard Fioraventi, Jean Godefroi Hahn, etc.

Pudendagra (Gaspard Torella) ; Mentulagra (Joseph Grundpeck) ; Mentagra (Wendelin Hock) ; Patursa (J. A. Roverel), que Gabriel Fallope croit être le nom propre de la maladie dans les Indes, ou qui serait formé, suivant l'ingénieuse mais très-invraisemblable supposition de Jean Almenar, des trois premières syllabes des trois mots, *passio*, *turpis*, *saturnina*.

Maladie Vénérienne (Astruc); maladies secrètes : ainsi la nomment, sans doute par antonymie, tous les charlatans que l'on voit chaque jour salir de leurs menteuses affiches les murs de nos cités.

Syphilis est le nom que Fracastor a créé pour cette maladie dans son admirable poème, et ce nom lui est resté. L'auteur suppose, dans un épisode du troisième livre, qu'un berger impie, *Syphilus*, fut le premier atteint de ce mal inventé par le courroux des dieux. Mais comment a-t-il formé les noms *Syphilus*, *Syphilis ?* Il ne l'indique pas dans ses œuvres ; il se borne à dire : *Nos Syphilidem in nostris lusibus appellavimus.*

Swediaur a proposé l'étymologie suivante : Le nom de Syphilis me paraît, dit-il, dérivé des mots συς, *porcus*, et φιλια, *amor;* comme qui dirait *amor porcinus*. (M. Ricord l'adopte). Rejes, Fallope, Castel le faisaient dériver de συν, avec, et de φιλια, amour, c'est-à-dire, compagne de l'amour. C'est à l'avis de ces derniers que je me range, et le motif qui m'y détermine, le voici : à chaque page de son poème, Fracastor parle de la contagion inhérente à cette maladie, mais dans aucun passage, il ne dit comment elle s'opère. N'est-il pas vraisemblable qu'il aura voulu le rappeler, au moins par le nouveau nom qu'il créait pour la maladie elle-même ?

NOTE 2.

Du Latium en deuil il envahit la terre,
Alors que les Français y promenaient la guerre;
Leur nom devint son nom. . . . . .

Expédition de Charles VIII, roi de France, en Italie (1494). Ce monarque partit d'Ast, le 6 Octobre; il entra à Pavie, le 13, à Florence, le 17 Novembre, à Rome, le 28 Décembre. De Rome il marcha sur Naples, le 28 Janvier 1495; cette ville lui ouvrit ses portes, le 22 février suivant. Ainsi, en quatre mois et demi, Charles traversa toute l'Italie, et en quinze jours, il conquit le royaume de Naples, à la réserve de Brindes.

Il séjourna à Naples trois mois, passant le temps en danses, festins, jeux et plaisirs de toute sorte. Ce fut pour lui et son armée les délices de Capoue.

La rapidité de cette merveilleuse conquête n'eut d'égale que la rapidité avec laquelle elle fut perdue.

Charles quitta Naples, le 20 Mai; il perdit quinze jours de temps à Pise et à Sienne, durant lesquels la ligue, organisée contre lui par les Vénitiens, le Pape, l'empereur

d'Allemagne, l'Archiduc son fils, Ferdinand roi d'Aragon et Ludovic Sforce, put réunir des troupes. Charles les défit complètement à la bataille de Fornoue, dans le duché de Parme, près des bords du Tar, au pied des Apennins, le 6 Juillet 1495.

Presque au même moment, Naples se soulevait, et trois mois après, les Français évacuaient le château de Gaëte. Gonzalve de Cordoue achevait de chasser d'Italie (1496) les restes de leur armée affaiblie par la mésintelligence de ses chefs, et décimée par des maladies pestilentielles.

De cette glorieuse et prompte conquête, il ne resta aux Français que la *Syphilis*. Celle-là, ils devaient la garder à tout jamais.

Ce fut au milieu de ce choc des deux peuples et pendant leur rapide conflit, qu'éclata et se répandit, avec une incroyable célérité, la maladie nouvelle. Les Italiens accusèrent les nôtres de la leur avoir apportée, et voulurent flétrir le nom de leurs vainqueurs en l'accolant à celui de la maladie, qu'ils appelèrent *mal français*. Les Français retournant l'accusation et usant de représailles, désignèrent sous le nom de *mal napolitain* l'horrible peste qu'ils propagèrent en France. Plus tard, on s'avisa qu'une troisième nation pourrait bien être le vrai coupable, et l'origine du fléau fut rattachée à la découverte du nouveau monde. (*Voir la note* 6.)

NOTE 3.

Illustre cardinal, honneur de l'Italie.

Pierre Bembo, cardinal et célèbre écrivain, d'une famille patricienne de Venise, né en 1470, mort en 1547. Paul III le nomma cardinal en 1539. Il avait été secrétaire de Léon X qui le pourvut de riches bénéfices. Il a composé plusieurs ouvrages italiens et latins en prose et en vers : très-estimés de son temps, ils le sont encore aujourd'hui ; entr'autres, une histoire de Venise en douze livres, écrite en latin. Son poème italien sur la mort de son frère Charles est regardé comme son chef-d'œuvre. La collection complète de ses œuvres a été publiée à Venise en 1729, 4 vol. in folio.

Bien que Bembo n'ait été élevé au cardinalat que postérieurement à la publication du poème sur la Syphilis, j'ai cru pouvoir me permettre, dans ma traduction, de le désigner comme déjà cardinal quand Fracastor lui dédia son ouvrage. Cet innocent anachronisme m'a permis d'abriter en quelque sorte sous la barette le sujet scabreux du poème, et de donner ainsi, dès le début, une garantie

de la sévère retenue, de la convenance parfaite, je dirai même de la chasteté dont l'auteur ne s'est pas départi un seul instant. Je ne suis pas éloigné de croire que telle fut la pensée de Fracastor lui-même, lorsqu'il dédia son œuvre à un dignitaire de l'Église.

Les règles de décence qu'il s'est imposées dans ses vers, je me suis efforcé de les suivre dans les notes que j'ai cru devoir y ajouter.

NOTE 4.

Si Léon le permet, pour un instant oublie
Le pesant gouvernail de ce monde chrétien
Dont son puissant génie est le ferme soutien.

Léon X, fils de Laurent de Médicis et de Clarice des Ursins, né à Florence en 1475, mort en 1521. Cet illustre Pape a donné son nom au siècle de Michel-Ange, de Raphaël, de Jules Romain, du Caravage, d'André del Sarto, etc. de l'Arioste, Sannazar, Fracastor, Vida, Bembo, Machiavel, Guichardin, Sadolet, etc. Son règne fut remarquable par de grands événements politiques et

religieux, et par l'impulsion qu'il donna aux Lettres et aux Arts. Léon fit terminer la basilique de Saint-Pierre; il conclut avec François Ier le Concordat qui a régi l'Église de France pendant trois siècles.

NOTE 5.

Tout m'invite à chanter... le vent paisible et frais
Qui joue en murmurant sous ces myrtes épais,
Et le lac Benacus dont les bruyantes ondes
Éveillent les échos dans leurs grottes profondes.

Le lac Benacus, aujourd'hui lac de Garda, sur le territoire de Vérone, entre de hautes montagnes où les vents venant à s'engouffrer élèvent des ondes comme sur la mer.

Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino.
VIRGILE, *Géorgiques, liv.* 2.

Là, tel qu'un océan, le Benac, s'enfle et gronde.
DELILLE.

Ce fut dans sa maison de campagne de Caphi au pied du mont Baldo, à quinze milles de Vérone et non loin du lac Bénacus, que Fracastor composa son poème.

NOTE 6.

D'irrécusables faits si j'écoute la voix,
Un tel mal n'était pas étranger sous nos toits.

Comme beaucoup de questions de pure curiosité, et dont la solution serait sans utilité pratique, l'origine de la Syphilis est un problème qui divise encore les médecins, et qui a soulevé des débats très-vifs, mêlés souvent de beaucoup d'acrimonie et d'injures.

La Syphilis est-elle d'origine américaine ? la Syphilis est-elle d'origine européenne ?

Ce fruit dont le monde entier a aujourd'hui les dents agacées, est-il un fruit exotique apporté dans nos climats par les conquérants du nouveau monde, ou bien a-t-il existé de toute antiquité dans l'ancien univers, isolément, par germes épars ?... Tenu en réserve pour le plus grand châtiment des races actuelles, n'est-il venu à parfaite maturité qu'à la fin du quinzième siècle ? Le procès est encore pendant, *lis tradita disputationi*. Les disputes des anciens, les querelles des modernes, les travaux critiques des Astruc, des Swieten, des Swediaur, etc. les recherches

érudites non moins que consciencieuses des Cullerier, de MM. Jourdan, Lagneau, Desruelles, Gibert, Ricord, A. Cazenave, laissent encore tout juge impartial dans l'indécision.

Chaque parti, retranché dans son opinion, la défend par d'adroites citations, par des textes nombreux, par une armée de preuves toutes plus spécieuses les unes que les autres. Les deux camps semblent inexpugnables; aucun des deux, malgré de continuels assauts, n'a réussi jusqu'à ce jour à forcer les retranchements de son adversaire. Il n'y a ni défaite, ni victoire. Il s'est dépensé de partet d'autre beaucoup d'esprit et d'érudition; les résultats obtenus se réduisent à néant. Il semble que ce point d'histoire est comme l'outre d'Éole, et que le vent de la dispute soit tout ce qu'il puisse renfermer.

Les fauteurs de l'ancienneté ont la vue assez perçante pour découvrir la Syphilis, à travers la plus ténébreuse obscurité, dans les livres de Moïse (le Lévitique), dans les œuvres d'Hippocrate, dans Celse, Galien, Oribase, Aétius, Paul d'Égine, Pline le Jeune, l'historien Josèphe, Appion, Eusèbe, Pallade, Juvénal, Martial; dans Mésué, Rhazès, Avicenne, Michel Scot, Guillaume de Salicet, Lanfranc, Gordon.

Mais, il faut le reconnaître, ce n'est qu'en forçant le

sens des mots, en étirant les membres d'une phrase sur le lit procustien de l'interprétation, en torturant les textes et en les isolant du milieu où ils se trouvent placés, que l'on parvient à créer une sorte de maladie imaginaire et fantastique offrant quelque analogie avec la Syphilis moderne.

A ce sujet, Freind disait, en 1728, dans son Histoire de la médecine : « *Exempla hic abundant quemadmodum antiquorum verba ad præsentem usum torqueri et perverti possunt ut ita præjudicatam aliquis defendat opinionem : nam in disputando ii disjecta ac divulsa auctorum verba in medium proferebant, aliud ab alio libro excerpebant symptomata, quoad demum ejusmodi morbum ipsi effinxissent, cujus simile nunquam visum esset a veteribus.* . . . . . *Scriptores et ratiocinatores hujus formæ lectionem quidem magnam præ se ferunt, simul autem absque judicio legisse se ostendunt.* »

En réalité, le *fluxus seminis immundus* dont parle Moïse peut très-bien s'entendre du *flux* que nous voyons encore de nos jours se développer dans des circonstances de malpropreté et de crapule, de faiblesse ou d'altération des organes séminaux, etc. On n'y trouve aucune indication, même lointaine, des deux caractères distinctifs de la Syphilis, *la transmission par contact et l'hérédité.*

Le *morbus femineus* d'Hippocrate, dans sa citation sur les Scythes, paraît se rapporter à une atrophie locale, résultant de ce que ces peuples passaient la plus grande partie de leur vie à cheval.

Celse (*Liv.* VI, *Chap.* IX, *Sect.* II), parle du *phymosis avec ulcères sous-jacents purs, secs, humides ou purulents, d'ulcères phagédéniques, de charbon, de rhagades, de condylômes à l'anus.* Mais ses paroles peuvent se rapporter à des accidents de cancer, d'antrax, aux fissures, aux tumeurs anales simples, hémorrhoïdales ou autres. On y cherche vainement quelque chose de spécial, de caractéristique, un indice de leur origine, de leur contagion, de leur transmission par hérédité. *Les tumeurs suppurantes des aines* (Galien), les ulcères nécessitant l'amputation de la verge (Oribase), les thymi (Paul d'Égine et Aëtius), n'ont pas une plus grande importance. En effet, l'amputation arrête très-bien les ravages du cancer, mais dans la Syphilis, cette opération serait aussi impuissante qu'elle est et qu'elle a toujours été inusitée : elle ne ferait que porter l'ulcère un peu plus loin.

Une femme, dit Pline, se jeta dans le lac de Côme, *quia maritus ex diutino morbo circa velanda corporis ulceribus putrescebat.* Cela prouve-t-il que le mari lui eût donné la Syphilis ?

Herodi similiter phlegmate humido tumebant inguina, ipsaque verenda putrefacta scatebant (Josèphe). Même vague, même incertitude. Notez qu'Hérode était alors âgé de 72 à 73 ans.

L'ulcus circa naturam factum du blasphémateur Appion (Josèphe), les apostèmes de Valère Maxime *in temulentiam et libidinem fœdam pronus* (Eusèbe), l'anthrax de Héron, à la suite duquel *virilia membra computruerunt et sua sponte ceciderunt* (Pallade), offrent-ils avec la Syphilis des traits de ressemblance à l'épreuve de toute discussion ?

Quant aux accidents locaux auxquels Juvénal et Martial attachent l'opprobre ou le ridicule, ils tenaient à des vices dont le feu du ciel n'avait pas si bien consumé les germes, qu'ils ne pullulassent à Athènes et à Rome : j'y vois de l'infamie, mais pas l'ombre de contagion.

Les aposthèmes de la verge, l'urine purulente, l'ardeur d'urine (Jean Mésué), l'urine sanieuse, le *Bothor* de Rhazès (*Bothor : tumor in genere, tumor cum solutione continui, parvæ tumores apud Arabes*) (Castel), l'ulcération et la putréfaction de la verge, nécessitant *pour leur guérison* l'amputation de cet organe (Avicenne et Albucasis), ont-ils des rapports plus spéciaux avec la Syphilis? Non, certes, et le *lupus*, que personne aujourd'hui ne confond avec elle, offre une ressemblance bien plus grande avec la Syphilide tuberculeuse.

Ainsi, avec la meilleure volonté du monde, il m'est impossible de reconnaître, dans les ouvrages d'aucun écrivain de l'antiquité, des vestiges évidents, incontestables de la Syphilis moderne.

Mais je dois avouer que, dans cette revue rétrospective, à mesure que l'on se rapproche du 15e siècle, les textes des auteurs deviennent plus précis, la négative moins absolue : le doute s'éveille. Ce n'est pas encore la lumière, ce n'est plus l'obscurité.

Une circonstance néanmoins accumule d'épais nuages à l'horizon ; c'est la venue en Europe d'une maladie plus cruelle peut-être que la Syphilis en ce qu'elle est incurable, et qu'elle aussi, avait pour cortége la contagion et l'hérédité : la lèpre des croisades, en un mot, l'éléphantiasis des Grecs.

Michel Scot écrit en 1477 : « *Efficiuntur feminæ lividæ et rheumaticæ. Si vero mulier fluxum patiatur, et vir eam cognoscat, facile sibi virga vitiatur, ut patet in adolescentulis, qui hoc ignorantes vitiantur quandoque virga, quandoque* lepra. *Sciendum est, quod si erat fluxus, quando erat facta conceptio, creatura concipitur vitiata in plus aut minus.* (*De procuratione hominis physionomia, cap.* 6).

Ici, les deux circonstances capitales, la contagion et l'hérédité, se trouvent énoncées en termes on ne peut

plus clairs. Se rapportent-elles à la lèpre ? Se rapportent-elles à la Syphilis ? le *vitiantur virga* est bien vague, le *vitiantur quandoque lepra* bien positif. Pourquoi les tout jeunes gens y sont-ils le plus exposés par ignorance? En fait de Syphilis, les chances sont égales pour tous. *Latet anguis in herba.* Les vieilles gens n'ont pas, pour le découvrir, la vue plus perçante que les jeunes. Je le répète, s'agit-il, dans ce passage, de la lèpre ou de la Syphilis? Lecteur, *devine*, *si tu peux*, *et choisis*, *si tu l'oses* !

J'arrive au chapitre tant cité par les Syphiliographes modernes, extrait de la Chirurgie de Guillaume de Salicet, célèbre médecin du 13e siècle, imprimée pour la première fois en 1476.

A l'air de triomphe des partisans de l'ancienneté de la Syphilis, on dirait qu'ils ont fait eux-mêmes cette découverte, tandis que vous la trouverez indiquée dans la plupart des anciens auteurs sur la matière, dans Sennert, dans Freind entre autres.

En parlant des bubons, dragonneaux ou abcès de l'aine qu'il fait dépendre soit d'une matière froide descendue du foie vers ce point, soit d'une matière chaude, soit d'une corruption sanieuse, soit de toute autre cause, Guillaume de Salicet dit que le bubon survient : « *Cum accidit homini in virga corruptio, propter concubitum cum*

muliere fœda, aut ob aliam causam; itaque corruptio multiplicatur et retinetur in virga, unde non potest natura mundificare virgam aut locum, primo propter multum plicaturam partium illarum, et propter strictam viam illius loci, unde redit et regurgitat materia ad locum inguinum, propter habilitatem loci illius ad recipiendam superfluitatem quamlibet, et propter affinitatem quam habent hæc loca ad virgam. »

Lanfranc, son élève (1290), parle de bubons survenus *propter ulcera virgæ*, de fics dégénérés en cancer *ex commixtione cum fœda muliere quæ cum ægro talem habente morbum de novo coierat.* Ils sont presque toujours incurables et nécessitent *l'ablation de la totalité de la partie malade.* Il ajoute, en manière de prophylaxie : « *Si quis vult membrum ab omni corruptione servare, cum recedit a muliere quam habet suspectam de immundicitia, lavet illud cum aqua aceto mixta.* »

Bernard Gordon (1300) est moins précis. Il attribue des accidents analogues, soit à un flux humoral, soit à une cause externe, *sicut jacere cum muliere cujus matrix est immunda, plena sanie et virulenta.*

Jean de Gaddesden, en 1320, Guy de Chauliac (1360) Valescus de Tharanta (1400), Pierre d'Argeleta (1470), décrivent aussi des ulcères nés *ex coitu cum fetida, vel immunda, vel cancrosa muliere.*

Ce sont là les textes que les adversaires de l'importation jettent dans la balance, et il faut avouer qu'ils ont du poids. Les raisons qu'Astruc accumule dans le plateau opposé m'ont toujours paru un peu légères; un esprit impartial y verra difficilement un simple flux lépreux, une affection cancéreuse.

Il n'est pas rare, même aujourd'hui, je le sais bien, qu'un malade atteint de cancer à la verge vous assure qu'il lui a été communiqué par sa femme affectée de pareille maladie à la matrice. J'ai souvent entendu Dupuytren relever avec quelque rudesse et brusquerie de pareilles hérésies étiologiques.

Je me demande aussi comment l'amputation de la partie malade pouvait guérir toute la maladie? Cette dernière considération m'empêche de me prononcer d'une manière absolue. Mes hésitations redoublent quand je considère le traitement conseillé par les auteurs que je viens de citer. Il consiste, dans les cas les moins graves, en fomentations émollientes, détersives ou légèrement caustiques. Dans les cas les plus graves, la guérison ne s'obtenait que par l'application du feu, ou au prix de l'extirpation des tissus altérés, au prix de l'amputation du membre.

Comment se fait-il donc que, 200 ans plus tard, les

chirurgiens qui avaient entre les mains les ouvrages de Salicet et de Lanfranc aient, au moment de la grande explosion de la Syphilis, crié à la nouveauté, et qu'aucun d'eux n'ait songé à couper la verge à ses malades, alors que mutilées, dévorées, frappées de mort par la contagion nouvelle, les malheureuses victimes n'eussent pas reculé devant ce moyen extrême de salut ? Salicet, il est vrai, n'a été imprimé qu'en 1476.

J'ai nommé Salicet, Lanfranc, Gordon, Gaddesden, Guy, Valescus, d'Argeleta ; mais il ne faut pas croire que chacun de ces auteurs parle d'après sa propre expérience ; loin de là, presque tous copient Guillaume de Salicet et se répètent l'un l'autre. Tous, y compris Guillaume lui-même, mêlent aux résultats de leur observation personnelle *les trésors* de leur érudition, et appauvrissent leur génie propre de tout ce qu'ils empruntent à Celse, à Aëtius, à Oribase, ce qui ajoute encore à la confusion et à l'obscurité.

De plus, je le répète, en méditant ces auteurs, à peine se croit-on en droit de reconnaître dans quelques symptômes spéciaux et caractéristiques la Syphilis d'aujourd'hui, qu'aussitôt on est rejeté dans le doute en lisant les moyens thérapeutiques proclamés par eux comme *efficaces*, tandis que leur insignifiance ou leur extrême énergie les ren-

drait également impuissants contre elle. Quelques traits de symptomatologie semblent dire : Oui, c'est la Syphilis; l'ensemble comme les détails du traitement disent : Non. Là où il devrait y avoir accord, je ne vois que contradiction.

On cite encore comme une preuve de l'ancienneté de la Syphilis, les Statuts de la reine Jeanne de Naples relatifs à l'établissement d'un lieu de débauche à Avignon, en l'an 1347.

Ce document a acquis une assez grande importance. Publié d'abord par Astruc, il a été reproduit par tous les auteurs qui, postérieurement à lui, se sont occupés du même sujet, en dernier lieu par M. A. Cazenave (1843).

J'ai raconté dans le N° d'Octobre 1833 du Journal des connaissances médico-chirurgicales, comment celui que Van Swieten appelle *celeberrimus* Astruc avait été dupe de quelques mystificateurs, mes compatriotes. La Revue médicale dans son N° du même mois d'Octobre reproduisit l'article en entier. Il est fâcheux que ces deux journaux, quelque répandus qu'ils soient, n'aient pas réussi à lui donner une publicité suffisante. L'erreur dure encore.

Je renvoie le lecteur aux deux Journaux cités, et je me borne à résumer ici les preuves flagrantes de la fausseté de ces Statuts.

1° Le notaire Tamarin, des regîtres duquel on les disait tirés, n'a jamais existé.

2° Une note, écrite par M. Joseph-Gabriel Teste de Venasque sur un exemplaire de la Cacomonade de Linguet, rapporte comment ces Statuts furent composés par M. de Garcin aidé de quelques amis Avignonais, au nombre desquels était le père de M. Gabriel Teste. M. G. Teste a souvent entretenu de ce fait M. César-Teste d'Avignon qui vit encore, et qui possède cet exemplaire de la Cacomonade.

3° L'original de ces Statuts supposés existe dans un magnifique cartulaire de M. de Cambis Velleron, à la bibliothèque d'Avignon.

La miniature qu'ils portent en tête est la reproduction exacte de celle qui se trouve dans l'ouvrage publié en 1624 par M. de Chasteuil Gallaup, sur les arcs de triomphe érigés à Aix en l'honneur de l'arrivée de Louis XIII dans cette ville.

4° L'écriture usitée au 14e siècle est très-gauchement contrefaite. Le langage n'est pas celui du temps : le mot *paillardiso* n'est point un mot de langue provençale, à lui seul il suffirait pour déceler la fraude, etc. etc.

Je ne sais si les arrêtés tirés des archives de l'évêché de Winchester par Becket, méritent plus de croyance et ont

plus d'authenticité. Dans des questions telles que celle de l'origine de la Syphilis, je ne voudrais admettre au débat que des preuves qui auraient déjà reçu la sanction du grand jour et d'une longue publicité.

Ainsi donc, je ne crois pas que la Syphilis ait été connue des anciens. Les Phryné, les Laïs, les Flora, les Messaline n'en furent pas attaquées; elle ne régna ni chez les Grecs, ni chez les Romains, malgré les gigantesques proportions que ces derniers surtout donnaient à leur débauche.

Si ce n'était les passages cités plus haut de Guillaume de Salicet et autres, je dirais qu'il est certain, et nonobstant ces passages, je dis encore qu'il est probable que la Syphilis a paru pour la première fois, à la fin du 15e siècle, vers l'année 1494.

Je ne puis me résoudre à rejeter le témoignage de ce grand nombre de médecins contemporains qui tous l'ont regardée comme une maladie nouvelle, inconnue à leurs prédécesseurs. Tels sont Joseph Grundpeck (1496); Alexandre Benoît (1496); Coradin Gilini (1497); Barthélemy Montagnana (1499); Nicolas Leoniceno (1499); Gaspard Torella (1500); Antoine Benivenio (1501); Wendelin Hock de Brackenau (1501); Jacques Catanée (1505); Pierre Trapolinus (1506); Jean de Vigo (1514); Pierre Maynard (1518); Ulric de Hutten qui subit onze traite-

ments mercuriels et ne fut guéri que par la décoction de gaïac (1519) ; (il fixe l'apparition de la Syphilis à l'an 1493 environ) — Jacques de Béthencourt, de Rouen (1527); Laurent Phrisius (1532) ; Pierre André Matthiole (1535) ; Alphonse Ferri (1537) ; Antoine Mussa Brassavole (1553); Jean Sylvius (1557) ; Gabriel Fallope (1560), dont le père assista au siége de Naples par Charles VIII ; enfin Jérôme Fracastor lui-même (1546). Notre auteur pense que la Syphilis a existé dans l'antiquité, mais que son nom et sa description se sont perdus durant une longue suite de siècles, et que les mêmes circonstances qui avaient pu lui donner naissance autrefois s'étant reproduites de son temps, l'ont faite de nouveau reparaître.

A ces médecins dont le dire se trouve rapporté tout au long dans l'éminent ouvrage d'Astruc, il faut joindre le témoignage de l'historien Marc-Antoine Coccius Sabellicus (1502) — la Syphilis le compta au nombre de ses victimes. —Baptiste Fulgose (1509) ; Jean de Boudigné (1529); François Guichardin (1532), et autres.

Pour moi la Syphilis est donc d'origine moderne.

Maintenant, examinons s'il est vrai qu'elle nous ait été apportée d'Haïti?

Et que vengeant sur nous sa liberté mourante
L'Amérique ait conquis l'Europe conquérante?

BARTHÉLEMY.

Les partisans de cette dernière opinion l'appuyent des calculs suivants :

L'époque de la grande explosion de la Syphilis est d'un commun accord fixée à la conquête du royaume de Naples par le roi de France Charles VIII. Ce prince marcha sur Naples, le 28 Janvier 1495 ; il y fit son entrée triomphale, le 22 Février suivant.

Or, Christophe Colomb part de Palos (Andalousie), le 3 Avril 1492 ; il aborde, le 6 Décembre suivant, à l'île d'Haïti (Hispaniola, Saint-Domingue, actuellement de nouveau Haïti); il en repart, le 6 Janvier 1493, est forcé d'entrer dans le Tage, probablement sans toucher à Lisbonne, le 6 Mars ; il revient à Palos, le 13 Mars 1493, avec 82 soldats ou matelots et 9 Indiens. Il se rend de là par terre à Barcelone, pour rendre compte de sa navigation à Ferdinand et à Isabelle

Le 25 Septembre 1493, il quitte Cadix avec 17 vaisseaux, et il arrive à Haïti, le 27 Novembre. L'année suivante (1494), il renvoie en Espagne 14 vaisseaux sous la conduite d'Antoine Perez.

Au mois d'Avril 1494, Barthélemy Colomb, frère de Christophe, passe à Haïti avec trois vaisseaux qui retournèrent en Espagne sur la fin de la même année. Il y avait à bord, entre autres passagers, un gentilhomme catalan

du nom de Pierre Margarit, déjà fort malade de la Syphilis, et dont plus tard Oviedo invoquera le témoignage.

Les communications avaient donc été fréquentes entre le nouveau et l'ancien monde à la fin de l'année 1494, et au commencement de 1495.

Le politique Ferdinand aida les Napolitains de ses conseils, de son argent et de ses troupes. Des rapports fréquents existaient non-seulement entre Madrid et Naples, mais encore entre l'Espagne, l'Italie et la France.

Ainsi, ni les témoignages de l'histoire, ni la comparaison des dates n'infirment l'hypotèse de l'importation.

On objecte que l'idée de l'origine américaine n'a commencé à prendre cours que près de quarante ans après la découverte du Nouveau Monde, et par les écrits de Gonzalve Fernandez d'Oviedo, dont le sommaire de l'Histoire naturelle et générale des Indes occidentales fut imprimé en 1525; et l'Histoire elle-même en 1535. Cette fable, dit-on, fut inventée par ce directeur des mines d'or d'Haïti pour exciter la haine des Européens contre les peuples nouvellement découverts, et légitimer en quelque sorte les horribles cruautés exercées envers eux par les Espagnols.

Ceci est une supposition, ce n'est pas une preuve, et peut-être, en accusant Oviedo d'avoir calomnié les Améri-

cains se rend-on soi-même coupable à son égard d'une calomnie.

Car déjà l'illustre historien Gênois, Paul Fulgose, écrivait en 1509 que la maladie nouvelle avait été apportée d'Éthiopie (Astruc interprète des Indes Occidentales), en Espagne ; ensuite d'Espagne en Italie, d'où elle se répandit bientôt sur toute la terre. Déjà le gaïac introduit en Espagne en 1508 (François Delgado, Léonard Schmai), employé en Italie en 1517, le gaïac auquel Ulric de Hutten dut sa guérison en 1519, et qui jouit d'une si grande vogue dans le 16e siècle, avait été préconisé comme un remède dont les naturels d'Haïti se servaient depuis longtemps pour se guérir de la Syphilis, endémique dans leur île.

Cependant, il faut reconnaître que l'origine américaine ne fut positivement dénoncée et généralement adoptée que vers la fin du premier tiers du 16e siècle.

Cette accusation tardive et le long silence qui l'a précédée peuvent, j'en conviens, jeter de l'incertitude sur la véritable époque où s'est développée chez nous la maladie, et laisser une part spécieuse au doute.

En me résumant, je conclus :

1° Que la Syphilis n'a point existé dans l'antiquité.

2° Qu'il est probable qu'elle a paru en Europe pour la première fois, en l'année 1495.

Mais si ce serait aller trop loin que d'affirmer ou de nier d'une manière absolue l'origine américaine, il me semble que l'on ne saurait méconnaître que de fortes présomptions et l'autorité des graves auteurs, contemporains d'Oviedo ou postérieurs à lui, se réunissent pour la faire admettre.

Je termine en disant avec Van Swieten : *Cæterum in similibus inquirendis medicos dissentire quandoque, nec mirum est, nec ægris nocebit. Libere dixi quid sentiam; aliter sentientibus eamdem libertatem libens relinquo.*

NOTE 7.

. . . J'ai vu bien souvent, hors du sentier du vice,
Dans un sein vierge encore et pourtant condamné,
Naître de ce fléau le germe spontané.

Le texte latin dit :

. . . . . *Quoniam in primis ostendere multos*
Possumus, attactu qui nullius hanc tamen ipsam
SPONTE SUA *sensere luem, primique tulere.*

Fracastor a commis ici une erreur, soit qu'il ait mal observé les faits, soit qu'il ait voulu faire une concession adroite aux idées erronées qui eurent cours au début de cette terrible maladie qu'on regardait alors comme transmissible par le contact le plus innocent, et même par la voie de l'air.

De trop éminents personnages en étaient atteints pour que la science osât se montrer trop exacte et méticuleuse à l'endroit de l'étiologie. Chacun, dans son for intérieur, savait probablement à quoi s'en tenir. L'accusation même portée contre l'état de l'atmosphère, et contre une prétendue disposition putride des humeurs était un hommage indirect rendu à la vertu et aux bonnes mœurs qu'on avait clandestinement offensées.

Les voies réelles de transmission ne sont encore que trop nombreuses. La plus commune est celle des rapports sexuels ; soit que la contagion s'opère d'un individu malade à une personne saine directement, soit qu'elle s'opère d'une personne contaminée à une personne saine, par l'intermédiaire d'une troisième qui était saine et qui demeure saine : *A viro contaminato ad virum sanum per mulierem sanam.*

On lit dans Wideman : « *Summopere tamen cavendum est ne coitus fiat cum muliere pustulata, imo neque cum sana*

cum qua prius brevi temporis spatio concubuit vir pustulatus, propter evitare contagionis periculum; jam enim cognitum est experientia ut subsequens post pustulatum recenter inficitur. » (*le mal de Franzos, de cura* 1497.)

Tout en admettant la possibilité de ce fait, j'aurais douté qu'on eût pu en constater l'authenticité, si je n'en eusse trouvé un exemple observé par M. Ricord, et relaté dans le Journal des connaissances médico-chirurgicales, numéro de Septembre 1846, pag. 105.

Les autres modes de contagion sont beaucoup moins fréquents : à savoir, le contact d'une membrane muqueuse ulcérée avec une membrane muqueuse saine, celle des lèvres par exemple, soit dans un baiser lascif (*quæ omnium maxime periculosa est, si lascivientes juvenes calida figant basia mulieribus quæ ulcera venerea in ore habent linguis micantibus.* — (Van Swieten in Commentariis... Tom. 5, pag. 349.), soit dans un baiser donné par la tendresse la plus pure. Biett citait, dans ses cours, l'exemple d'un commerçant qui, à la suite d'un baiser lascif, contracta aux lèvres un ulcère dont il ne s'aperçut pas. Sur le point de partir pour un voyage, il embrassa sur la bouche sa nièce, jeune enfant de 12 ans qui fut atteinte, quelques jours après, de la même maladie (*Cazenave, Traité des Syphilides, pag.* 109.)

Il y a, dans ce dernier mode d'infection, dans cette greffe d'un fruit ordinaire de la débauche sur la lèvre pure et angélique d'un enfant, quelque chose de hideux, d'atroce, d'autant que la maladie est alors fort insidieuse, ne consistant qu'en une pustule plate fixée à la commissure des lèvres (Cazenave), et qu'elle passe souvent inaperçue. La victime s'endort dans une dangereuse mais inévitable sécurité, et lorsque l'ulcère a étendu ses progrès, ou bien la constitution tout entière est infectée, ou bien l'état local des parties donne lieu à de funestes méprises, et parfois le mal a pu être pris pour un cancer par de très-habiles chirurgiens. De tels faits de contagion ne sont pas rares.

L'allaitement aussi peut fréquemment transmettre l'infection, soit par l'enfant à la nourrice, soit par la nourrice à l'enfant.

Un nourrisson, apporté de Paris à Montmorency, communiqua la Syphilis à sa nourrice, celle-ci à son mari, celui-là à une autre femme, si bien que presque tout le village en fut rapidement infecté (*Portal, observations sur le rachitis, pag.* 38.) : triste preuve de la transmissibilité de la maladie, et du relâchement des mœurs dans le chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise.

Une femme que les nouvelles accouchées avaient cou-

tume d'appeler pour qu'elle les débarrassât de leur lait en suçant adroitement leur sein, avait dans la bouche une ulcère vénérien, qu'elle se gardait d'avouer, de peur de perdre son lucre journalier; elle infecta un grand nombre de femmes, et par elles, leurs maris et leurs enfants. (*Van Swieten, d'après Medicus Barry, Comm. Tom.* 5, *pag.* 348.)

On peut aussi contracter la Syphilis par le toucher. Ainsi les accoucheurs, les sages-femmes, les médecins y sont exposés, lorsque l'exercice de leur profession les met en contact avec une femme infectée, et qu'ils ont une petite plaie, ou une écorchure aux doigts.

« M. Ricord s'offre lui-même comme exemple d'une inoculation Syphilitique fortuite. Ayant eu à exciser, à l'aide de ciseaux, les bords d'un ulcère vénérien primitif, il se blessa au pouce de la main gauche; un panaris survint, puis une plaie de mauvais aspect. Pour sortir du doute dans lequel il était sur la nature de cette plaie, il s'en inocula le pus sur l'avant-bras de l'autre côté. En vingt-quatre heures une pustule se développa avec tous les caractères Syphilitiques; il la cautérisa au moyen de la pâte de Vienne, et aussitôt elle fut arrêtée. M. Ricord ajoute *qu'il aura recours au mercure, mais seulement comme modificateur.* » (Communication verbale à l'Académie de médecine, séance du 24 Octobre 1843. — *Bulletin de l'Aca-*

démie, pag. 142). Naguère l'infortuné docteur Hourmann a payé de sa vie une blessure de ce genre.

L'ouverture d'un bubon virulent d'où jaillit du pus, occasionna à Cullerier l'oncle la perte d'un œil.

On a vu la Syphilis être inoculée par des ventouses qu'on avait scarifiées à l'aide d'un instrument souillé de virus (Van Swieten, d'après Schenck), par une lancette (Daguerre), par des ustensiles, une pipe, un verre (Botal), une cuiller, des draps de lit (Fabrice de Hilden), par la lunette des lieux d'aisance (Fallope), par des vêtements empruntés, surtout ceux qui se donnent en location à l'époque des travestissements du carnaval (Fabrice de Hilden, Ricord).

On doit admettre, d'une manière générale, comme possibles à la rigueur ces divers modes de propagation. Mais quand il s'agit de l'application, quand on procède à l'examen des faits particuliers, on ne saurait se tenir dans une trop grande réserve.

A plus forte raison devra-t-on rejeter comme impossible la transmission par les sueurs admise par quelques auteurs, sans qu'ils aient cité aucun fait positif, ou par l'haleine des malades seule. Henri VIII a bien pu faire trancher la tête à son ministre Volsey, qu'il accusa d'avoir voulu lui communiquer, en lui parlant à l'oreille, la

maladie Syphilitique dont lui Volsey était infecté ; mais un assassinat n'est pas une preuve.

J'ai cru devoir donner quelque étendue à cette note, afin de signaler à ceux qui me liront un danger qui peut surgir au moment où l'on s'en méfie le moins, au milieu même de la joie et du bonheur que la naissance d'un enfant répand dans les familles ; soit qu'un sein mal formé ou une maladie passagère, etc. force une jeune mère à recourir à une bouche mercenaire ou à celle d'un nourrisson étranger, soit que tout autre motif la porte à confier passagèrement son enfant à une nourrice obligeante ou payée.

Quand de telles nécessités se présentent, on ne saurait s'entourer de trop de précautions, de trop de renseignements. Que jamais surtout une mère ne confie son enfant à une autre sein que le sien, ne suspende à sa mamelle un autre nourrisson, par bonté, par familiarité, par échange de bons procédés. Il n'est peut-être pas de ville où l'on n'ait vu quelque exemple d'infection Syphilitique opérée par l'une ou l'autre de ces voies. . . . *Caveant matres!*

NOTE 8.

De notre Latium aux montagnes lointaines, etc. etc.

Le Latium, aujourd'hui *Campagne de Rome*. Il est pris ici dans ce sens restreint. Ailleurs, Fracastor l'emploie pour désigner toute l'Italie.

NOTE 9.

Tel l'*Éléphas* sacré que l'Ausonie ignore.

Nicolas Leoniceno, de Vicence, célèbre érudit du quinzième siècle, fait très-bien voir, dans le livre qu'il a publié en 1497 (De morbo Gallico), que les auteurs arabes, en donnant le nom de *lèpre* à l'éléphantiasis des Grecs, et celui d'éléphantiasis à une induration partielle des membres ou de quelques autres parties du corps, affection endémique en Égypte et en Arabie, ont causé

beaucoup d'embarras à leurs successeurs. Ceux-ci, en effet, ont fini par ne plus savoir en réalité ce que c'était que la lèpre vulgaire des Grecs, et sont arrivés à confondre l'éléphantiasis de ces derniers avec l'éléphantiasis des Arabes.

Leoniceno démontre parfaitement que la lèpre décrite par Galien et par Paul d'Égine est une affection *squammeuse* qui règne encore communément de nos jours, tandis que la lèpre du moyen-âge se rapporte principalement à l'éléphantiasis de Galien et d'Arétée; enfin que l'éléphantiasis des Arabes n'a point été connu des auteurs Grecs antérieurs à Rhazès et à Avicenne (Gibert, Mal. de la peau).

Cette confusion que signalait Leoniceno n'a point été complètement dissipée par les efforts des dermatologistes modernes. Les recherches de Bateman, d'Alibert, de Biett, les deux dissertations de Schilling, médecin Belge qui pratiquait vers le milieu du 18e siècle dans les colonies hollandaises de l'Amérique ; les travaux plus récents de M. Gibert n'ont pas tellement éclairci les ténèbres, qu'il ne règne encore quelque obscurité sur ce sujet.

On distingue aujourd'hui deux maladies portant le nom d'éléphantiasis : l'éléphantiasis des Grecs (Lèpre tuberculeuse. —Leontiasis—Satyriasis. —Lèpre des croisades. — Ladrerie du moyen-âge, etc), et l'éléphantiasis

des Arabes (Maladie glandulaire des Barbades, Jambe des Barbades) ; on trouvera dans Arétée un énergique tableau de la première. Rhazès et Avicenne sont les plus anciens auteurs qui aient parlé de la seconde. Hillary et Hendy chez les Anglais, M. Alard en France, ont fait de celle-ci l'objet de leurs études et de publications intéressantes.

La confusion des noms introduite par les médecins Arabes a fait comprendre dans l'éléphantiasis des Grecs la lèpre des anciens auteurs, la lèpre d'Hippocrate, de Galien et autres. Celle-ci serait, suivant Bateman, Biett, Cazenave et Schedel, Gibert, la lèpre vulgaire de nos classifications dermatologiques, *lepra vulgaris*, sœur jumelle du *psoriasis*, affection *squammeuse* assez commune encore aujourd'hui, très-différente par son caractère élémentaire (*la squamme*), par sa nature, sa marche et ses suites toujours sans gravité, de la lèpre tuberculeuse.

C'est de la lèpre vulgaire que Galien a pu dire : « *Lepra est transmutatio cutis ad contrarium naturæ habitum cum asperitate, dolore, atque pruritu, et* squammarum resolutione, *et quandoque plures corporis partes depascitur.* »

L'éléphantiasis des Grecs a trois périodes : la première, caractérisée par le changement de couleur à la peau (taches fauves, bronzées, quelquefois luisantes et comme

vernissées), et par l'insensibilité subite ou graduelle des parties malades (Arétée, André Cleyer, 1683, G. G. Schilling, 1778); la seconde, par l'apparition de tubercules dermoïdes et sous-cutanés, ronds, circonscrits, offrant ordinairement une dépression centrale occupée par une sorte de production cornée qui traverse toute l'épaisseur du tubercule (Biett); la troisième par l'ulcération de ces tubercules, etc.

L'éléphantiasis des Arabes paraît être une maladie du système lymphatique avec altération des veines et hypertrophie considérable des parties affectées; elle ne serait pas accompagnée de tubercules.

Fracastor connaissait très-bien les différences qui existent entre ces trois maladies, *Lepra vulgaris*, *elephantiasis Græcorum*, *elephantiasis Arabum*, et il a su les distinguer les unes des autres avec un grand tact et une rare perspicacité. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans son traité des maladies contagieuses :

Arabes per elephantiam non plane id intelligunt, quod Græci et Latini, sed tumorem quemdam pedum ex humore melancholico, ceu e varicum genere, quasi speciem eam lepræ intelligant in qua pedes more elephantum tument : per lepram autem id accipiunt, qaod et vulgo lepra dicitur, a Græcis elephantia.

Le terme d'éléphas n'indiquait donc que la similitude dans le développement éléphantiasique des parties malades, et ne préjugeait rien sur la nature de la maladie.

Je continue à citer Fracastor :

« *Notæ autem elephantiæ et accidentia hæc sunt : oritur primo sine dolore ullo, sine febre, ac delitet ipsa quoque certo tempore prius quam se prodat : mox prima ut plurimum indicia dat a nare aborta, parva veluti lenticula subnigra. Cutis deinde varia fit eolore, duritia, asperitate, attenuatione, quippe alibi livida fit, alibi alba, alibi in atro ruffa, dura hic, illic lenior, alicubi aspera et squammosa, alicubi crassa et veluti corium igne induratum.*

Pustulæ simul per totum corpus enascuntur duræ, et, ut plurimum, purpurascentes, quæ tractu temporis exulcerantur, et pus emittunt.

Circumtumescunt vicina membra, et alia contrahuntur, alia extenduntur : propter quod multis excavatur nasus, os utrinque contrahitur versus aures, oculi rotundantur, et similes satyris (qui pinguntur) fiunt, unde et satyriasis etiam hic morbus appellari consuevit, quanquam sunt qui satyriasim dictum putent propter tentiginem nimiam veneris, quæ eo in morbo contigit : tument deinde digiti in pedibus ac manibus, ac pedes similes fiunt elephantum pedibus, unde quidam volunt esse elephantiasim appellatum,

quanquam Archigenes a magnitudine morbi ita vocatum dicat. (1)

Ad hæc autem et venulæ, quæ sub lingua sunt, ceu varicosæ fiunt, pruritus adest, et cum eo tentigo veneris vehemens. Fœtent mox, et tolerari jam non possunt, et multis alba per totum fit cutis, quæ insanabilis habetur.

Nationum vero aliæ familiarem habent, ut Ægyptus et Judea, aliæ vix novere. »

Lucrèce avait dit aussi :

Est elephas morbus qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypto in media, neque præterea usquam.

(De natura rerum. cap. VI.)

Voici maintenant comment s'exprime Fracastor sur la lèpre des anciens :

« *Lepra vero ita ab antiquis vocata in duobus præcipue differt ab elephantia, loco et materia : quippe profundius agitur elephantia, quanquam et ipsa circa summa versatur ; lepra vero in superficie magis est : materia porro elephantiæ*

(1) C'est suivant cette dernière acception qu'un poète a dit de l'éléphantiasis :

Est lepræ species, elephantiasisque vocatur,
Quod cunctis morbis major sic esse videtur,
Ut major cunctis elephas animantibus exstat.

(Macer. de vir. herb. c. 5.)

crassior esse videtur, et exusta etiam num magis, propter quod profundatur magis, utraque tamen ex melancholico humore fit : nihil autem prohibet et in utraque interdum conjungi aliquid salsæ pituitæ, unde fit, ut nec elephantia, nec lepra uno semper visantur modo : quod si diuturnior fiat lepra, et tractu temporis malignior, tum in elephantiam transit. Sunt autem et in lepra suæ pustulæ, atque interdum crebræ, cæterum sicciores, quam in elephantia et squammantes *magis, quam exedentes : prauritus quoque plurimum infestat, macies corpus tenet, et, ut uno verbo dicatur,* delicatior quædam elephantiasis lepra est. »

Ces dernières expressions n'ont rien qui doive surprendre, si l'on se rappelle certains cas de *lepra vulgaris inveterata.* Il semble d'ailleurs que Fracastor ait voulu présenter les trois maladies, *lepra vulgaris, elephantia Græcorum, elephantia Arabum*, comme appartenant à une même famille.

Schilling, dont l'autorité en cette matière a un grand poids (car il a étudié la maladie non dans les livres, mais sur les lieux où elle règne), croyait et a cherché à prouver que les diverses affections cutanées confondues sous le nom de *lèpre*, telles que l'*alphos* et le *leuce* des Grecs, le *vitiligo* des Latins, l'*éléphantiasis* des Grecs, *l'éléphantiasis* des Arabes, la *lèpre* des croisades, n'étaient en

réalité que des degrés différents d'une maladie de même nature, à laquelle il convenait de conserver le nom de *lèpre*.

Cette opinion trop exclusive n'a pas prévalu et la manière de voir plus réservée de Fracastor le rapproche peut-être beaucoup plus de la vérité.

J'ai donné ces détails sur l'éléphantiasis, parce qu'il touche de fort près à la Syphilis. Dès longtemps, on n'a voulu voir dans cette dernière qu'une transformation de la première. De nos jours même, M. Ricord s'est rangé à cet avis.

Les quelques symptômes que je viens de rapporter suffiront, je pense, pour démontrer le peu de fondement d'une pareille supposition : si la lèpre s'est changée en Syphilis, la métamorphose a été si complète, que la fille n'a certes gardé aucun trait de sa mère.

NOTE 10.

Le lichen... etc.
Sic lichen latuere diu.

Fracastor fait ici allusion à la maladie pustuleuse qui se montra pour la première fois en Italie, d'après le récit

de Pline, vers le milieu du règne de Claude, et y sévit avec la plus grande violence. Elle se répandit peu en Illyrie, dans les Gaules, en Espagne, et ravagea de préférence Rome et ses environs : on lui donna d'abord le nom grec de *lichen ;* mais bientôt, à cause de son siége spécial au menton, elle reçut celui de *mentagre* qui lui est demeuré depuis (*Sycosis menti, mentagra*). Des cicatrices plus hideuses que le mal lui-même restaient empreintes sur le visage de ceux qui s'étaient soumis à un traitement, lequel, consistant en application de caustiques, n'empêchait pas le mal de reparaître, si les chairs n'avaient point été brûlées jusqu'à l'os. Cette cruelle ressource fut la seule qu'apportèrent d'*Égypte* les médecins qui vinrent dans ce pays (*l'Italie*) s'enrichir à nos dépens (Pline traduit par Gibert).

Peut-on induire de ce dernier paragraphe que le lichen mentagre était endémique en Égypte? J'ignore si quelque maladie analogue y règne encore aujourd'hui.

NOTE 11.

Ainsi que le soleil, les nombreuses planètes,
Des volontés du ciel fidèles interprètes. . . . .

Fille de la superstition et de l'amour du merveilleux, l'astrologie eut le même berceau que l'astronomie. On fait remonter jusqu'aux Chaldéens l'idée d'une influence exercée par le soleil et les planètes, non-seulement sur les révolutions des empires, sur la production des grandes épidémies, mais encore sur les destinées heureuses ou malheureuses d'un roi, sur les maladies, la vie ou la mort du plus infime mortel.

On dirait que l'astrologie a été placée, durant vingt siècles, à côté de l'astronomie, pour montrer jusqu'à quel point l'homme, ce grain de sable pensant, peut s'élever, alors que son génie calculant la marche des astres, déterminant leur volume, mesurant leur distance réciproque, expliquant les lois de leur mutuel rapport, semble participer aux secrets de Dieu, et jusqu'à quel point il peut descendre, lorsqu'il devient le jouet des rêves d'une

sotte vanité et des fantômes d'une pusillanime terreur.

Répandue chez les peuples de l'antiquité, accueillie avec ardeur par les Orientaux, l'astrologie fut transmise par eux au moyen-âge, et régna despotiquement dans le XVe et dans le XVIe siècle.

Les progrès de l'astronomie et la diffusion des lumières n'ont pas, même aujourd'hui, tellement détruit son empire, qu'il ne reste encore, chez les peuples les plus civilisés, des traces de sa domination.

A défaut d'astrologues, dont l'espèce est perdue, on consulte les devins et les sorciers. Les cartes ont remplacé les astres; la dame de cœur a fait oublier Vénus; le valet de pique a détrôné Mars. La canaille court chez les diseuses de bonne fortune de bas étage; la ville et la cour se glissent chez une D^lle Lenormand. Bonaparte ne croyait-il pas à son étoile (Le comte de Ségur.)!

Que demain apparaisse sur l'horizon la queue d'une comète, et vous verrez le monde trembler de plus belle, et se croire à la veille de quelque événement terrible ou d'une funeste épidémie.

La médecine, trop souvent prête à accueillir les erreurs des sciences qui l'entourent, a payé un large tribut à la commune folie. Déjà à Rome, du temps de Pline, un médecin phocéen voulait régler d'après le cours des astres

le régime qu'il prescrivait à ses clients. Plus tard, les rêveries des Arabes et les extravagances de Paracelse donnèrent, en partie, pour base à la médecine les ridicules principes de l'astrologie. On supposa une harmonie mystérieuse entre chaque constellation et divers organes du corps humain. Le mouvement des humeurs fut soumis au cours des astres. Les épidémies étaient produites par la conjonction des planètes. Enfin, le médecin ne devait employer aucun moyen sans avoir consulté le ciel. (Raige-Delorme.)

Au milieu de ces épaisses ténèbres, se cachait-il quelques rayons de lumière ? Ces erreurs couvraient-elles quelque vérité ? Nos maladies auraient-elles quelque relation avec le système planétaire ?

Quant à Saturne, il est trop loin de nous pour qu'il soit nécessaire de nous en occuper ; à l'égard de l'astre de Jupiter et de celui de Mars, en disant que le premier est propice au genre humain, que le second est terrible et sanglant, on a voulu, sans nul doute, faire allusion à la blancheur éclatante de l'un, et à la teinte roussâtre de l'autre (Macrobe). En ce qui concerne Vénus, l'étoile du berger, Lucifer, Vesper, dont les doux rayons, au dire des poètes, conduisent l'amant auprès de son amante, s'il résulte parfois de ces rendez-vous quelque

accident, quelque maladie, on m'accordera que la planète en est au fond très-innocente. Mercure est trop petit, Vesta, Junon, Cérès, Pallas trop imperceptibles pour que je m'y arrête.

Restent le soleil et la lune.

Le soleil, par son rapprochement ou son éloignement de notre planète, par le plus ou le moins de chaleur qu'il répand sur la terre, y détermine la nature des climats, y règle le cours des saisons, et l'on sait combien sont diverses les maladies suivant les climats, suivant les saisons. C'est par son action que les nuages se forment, que les tempêtes éclatent, que les vents bouleversent l'atmosphère, que les miasmes des marais se dégagent, que la pneumonie règne en hiver, la dyssenterie en été, les affections catarrhales au printemps, les fièvres en automne, que les phtysiques meurent en plus grand nombre à la chute des feuilles, et que les rhumatisants portent de la flanelle en décembre. Est-ce à dire que de sa marche, de ses révolutions futures, de ses éclipses totales ou partielles, et toujours calculables d'avance, on pourra prédire nos maladies à venir? Nullement. Sur ces données, on ne se hasarderait même pas à pronostiquer une colique, un simple rhume de cerveau. Au contraire, de son état actuel ou de son état passé, on peut déterminer, presque à coup

sûr le génie des maladies de la saison suivante. (*Voyez Fuster, maladies de la France.*)

En ce qui concerne la lune, sans doute son influence est grande dans la formation des marées. Il n'est pas déraisonnable aussi de supposer qu'elle produise quelque chose d'analogue sur l'atmosphère, cette mer fluide de trente lieues de hauteur qui pèse en tout sens sur notre globe.

Suivant le dire d'auteurs sérieux, des bons observateurs, un grand nombre de maladies suivraient dans leur apparition et leur exacerbation les phases de l'astre nocturne: ainsi de la folie, de certaines hémorrhagies, des maladies nerveuses, de beaucoup d'éruptions cutanées, d'où le nom de lunatiques donné aux malades, Σεληνιακοι, *Lunatici.* (Galien, Mead, Pison, Hoffmann, Prosper Martian, Weffer, Baillou, Murat, Broussonet, etc.) En l'état actuel de nos connaissances, il n'est permis de rien nier, ni de rien affirmer à ce sujet, d'une manière positive.

C'était surtout dans la production des épidémies, que les médecins du moyen âge faisaient jouer le plus grand rôle à la marche des planètes et à leur conjonction; tandis que, sous un pareil rapport, l'impuissance de ces astres est la plus manifeste; impuissance que, sur ce point, nous n'hésitons pas à étendre à la lune et jusqu'au soleil lui-même.

Je n'entends parler ici que des grandes épidémies, telles que la peste proprement dite, observée et décrite par Évagre en 450 ; la peste noire du XIVe siècle, et le choléra de nos jours.

Quant aux petites épidémies, aux épidémies partielles, le voisinage des marais (fièvres intermittentes pernicieuses), les misères de la guerre et l'encombrement des camps ou des hôpitaux (typhus, fièvre muqueuse, dyssenterie), le règne trop prolongé des saisons froides et humides (affections catarrhales, grippe), toutes ces circonstances ont avec elles des rapports de cause à effet faciles à saisir.

Mais l'agent des grandes épidémies, des épidémies universelles, soit qu'on le cherche, avec Hippocrate, Fernel, Sennert, Ramazzini, dans l'air atmosphérique ; avec Hoffmann, Pringle, dans une chaleur excessive ; avec Rivière, Diemerbroeck, dans un froid rigoureux ; avec d'autres, dans la trop grande sécheresse ; avec Ingrassias, Lepecq de La Clôture, dans des pluies continuelles ; avec M. Noahs Wester, dans l'électricité de l'air, dans l'apparition de quelque comète, dans l'éruption des volcans ; même de notre temps avec Joubert, Chenot, Jackson, Schnurrer, dans l'influence de la lune ; avec Sylvius de Leboë, dans les sels acides et alcalins ; avec Bonet, dans la production de punaises sous les méninges !... avec plus

d'un écrivain sur le choléra asiatique, dans l'existence d'insectes, d'animalcules ; avec M. Hecker, de Berlin, dans un concours *indéterminé* d'influences telluriques ou cosmiques ; avec M. Fuster, dans une combinaison extraordinaire de causes cosmiques et d'influences morales et politiques ; sous tous ces mots, dont nous masquons notre ignorance, l'agent mystérieux demeure impénétrable, et les grandes épidémies restent comme quelque chose *de divin*, το θειον, *quid divinum* (Hippocrate), dont la nature et le but nous échappent, et dont, victimes aveugles, nous sommes destinés à ne connaître que les terribles effets, semblables à ces nombreuses hécatombes qui rougissaient de leur sang l'autel expiatoire, sans savoir ni à quels dieux, ni pour quel crime elles étaient immolées.

NOTE 12.

Deux siècles avant nous, tandis que dans les cieux
Saturne et Mars joignaient leurs chars silencieux.

Il s'agit ici de la peste noire du XIVe siècle, la plus formidable épidémie qui ait ravagé le monde. La gan-

grène qu'elle attachait, comme un cachet caractéristique, à chaque organe frappé, lui valut ce nom de peste noire. En Italie, on l'appela la grande mortalité (*la mortalega grande.*).

Elle conserva quelques rapports avec la peste du sixième siècle, tels que la formation de bubons aux aines, de tumeurs aux aisselles; mais ce symptôme fut secondaire, et ne parut qu'assez longtemps après le début de l'épidémie. Elle eut des traits particuliers qui n'avaient pas encore été observés. Une fièvre violente avec hémoptysie tuait dans les trois premiers jours, souvent dans quelques heures, parfois instantanément. Les organes respiratoires étaient atteints d'inflammation gangréneuse; les malades ressentaient de vives douleurs à la poitrine; ils avaient des crachements d'un sang fétide, noirâtre, et leur haleine répandant une odeur empestée soufflait au loin la terreur et la mort.

On vit des mères abandonner et fuir leurs enfants!

Il paraissait sur les bras, sur le visage et sur d'autres parties du corps, de petites tumeurs, des pétéchies noires, isolées ou confluentes. Plusieurs malades devenaient comme hébétés, et tombaient dans un sommeil comateux; ils perdaient aussi la parole par la paralysie de la langue; d'autres étaient en proie aux anxiétés et à l'insomnie. Le

pharynx et le larynx devenaient noirs et comme gorgés de sang; la soif inextinguible, les souffrances atroces duraient jusqu'à la mort. Un seul de ces accidents suffisait quelquefois pour tuer, et dans d'autres cas, leur réunion n'empêchait pas de guérir.

Dans l'Occident, le charbon du poumon fut le phénomène prédominant.

Le mal était contagieux, et les animaux le contractaient non moins que l'espèce humaine.

La mortalité fut immense; la terre perdit le quart ou le tiers de ses habitants.

A Avignon, le Pape fut obligé de bénir le Rhône, afin qu'on pût y jeter les morts; les cimetières ne suffisant plus à les recevoir.

Un rapport présenté au Pape Clément VI élève le chiffre des morts à 42,836,486, non compris ceux de la Suède, de la Norvège, du Danemark et du Groënland; car le mal pénétra partout, et l'on vit sur la mer du Nord, comme on l'avait vu sur la mer Méditerranée, des navires, privés de leurs équipages morts tout entiers de la peste, errer au gré des vents et des flots, ou venir échouer sur la côte.

Pendant douze ans, la peste noire promena la mort sur l'Asie et sur l'Europe; puis, comme le dit dans sa naïveté une vieille chronique allemande, « après que la

« mortalité, les processions de Flagellants, les pèlerina-
« ges à Rome, le massacre des Juifs eurent cessé, le monde
« recommença à vivre et à être joyeux, et les hommes se
« firent de nouveaux habits. » (Voyez Cantacuzène, Guy de Chauliac, Chaulin de Vinario, médecin à Avignon, Boccace, Pétrarque, Ozanam, et le docteur Hecker, professeur à l'université de Berlin, dont le mémoire sur la peste noire a été analysé dans la Gazette médicale de Paris, année 1832, N° 39.).

NOTE 15.

. . . . . Et sous un ciel plus doux
L'Arabie et Canope. . . . . .

Canope, Canopus, aujourd'hui Aboukir : ville de la basse Égypte, entre Bouto et Alexandrie, à l'embouchure d'une branche du Nil dite *Canopique*. Les Grecs disaient que cette ville devait son nom au grec Canope, pilote de Ménélas. (Rouillet.)

Et Pelusiaci tam mollis turba Canopi. (Lucan.)

Nam qua Pellæi gens fortunata Canopi
Accolit affuso stagnantem flumine Nilum. (VIRGIL.)

Par le nom de Canope, Fracastor désigne ici toute l'Égypte.

NOTE 14.

Sirénis, ce vieillard aux regards inspirés. . .

Je n'ai pu découvrir quel était ce Sirénis dont parle Fracastor. Ce qu'il en dit n'est peut-être qu'une fiction astrologique.

NOTE 15.

Quand le Soleil, du haut des célestes demeures...

Les auteurs du XIVe siècle, Guy de Chauliac entre autres, attribuèrent la peste noire à la conjonction de Saturne, Jupiter et Mars, qui avait eu lieu le 22 Mars

1345, au 14e degré du Verseau, époque où la maladie se déclara en Orient.

Dans Fracastor, l'origine de la Syphilis se rattache à la conjonction de ces mêmes planètes dans le signe du Cancer.

L'astrologie apparaît ici embellie de tous les charmes de la mythologie, et sous le pinceau du poète, elle force en quelque sorte notre admiration par la richesse et le brillant coloris des vers.

On dirait que Malfilâtre s'est inspiré de ce passage de Fracastor pour écrire la strophe suivante de l'ode : *Le soleil fixe au milieu des planètes :*

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus :
Ainsi, dans les bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La Terre suit; Mars, moins rapide,
D'un air sombre s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

NOTE 16.

Je parle en hésitant ; je ne me cache pas
Que les difficultés se pressent sous mes pas. . .

Le bon sens pratique, le tact médical de l'auteur du traité des maladies contagieuses apparaissent ici. J'aime à croire qu'il n'avait au fond aucune foi dans les billevesées de l'astrologie.

Mais au milieu des ténèbres où son siècle était plongé, il se trouvait comme serait un homme qui vivrait au sein des tombeaux et parmi les morts, et qui, s'il soulevait la pierre sépulcrale et entrevoyait la clarté du ciel, n'oserait pas sortir du séjour des ombres et marcher seul en avant. C'est ainsi que les grands génies d'Athènes et de Rome, quoiqu'ils entrevissent l'existence d'un seul Dieu, sacrifiaient en public aux idoles. Il en coûta cher à Socrate et à Galilée pour avoir été supérieurs à leur époque. Fontenelle le savait bien; ah ! s'il eût, comme ces hommes illustres, cueilli quelque fruit jusqu'alors ignoré de l'arbre de la science, en Grèce, l'unité de Dieu, en Italie, le mouvement de la terre; comme il aurait, plus que jamais, fermé

la main, de crainte d'en laisser échapper ces deux sublimes vérités ! Aussi vécut-il tranquille et mourut-il âgé de cent ans.

NOTE 17.

Peut-être prémunis par ces tableaux fidèles. . .

Fracastor a deux fois émis l'opinion que la Syphilis devait, dans un temps prochain, disparaître du nombre des maladies régnantes, et que de longs siècles s'écouleraient avant qu'elle vînt de nouveau réclamer sa place dans le cadre déjà si étendu des souffrances humaines.

Il disait en 1530 : (*Syphilidis, liber* I.)

Namque iterum, cum fata dabunt, labentibus annis,
Tempus erit, cum nocte atra sopita jacebit
Interitu data. Mox iterum post secula longa
Illa eadem exsurget, cœlumque, aurasque reviset,
Atque iterum ventura illam mirabitur ætas.

En 1546, il écrivait dans son traité *de morbis contagiosis*, *lib.* II, *cap.* XII : *Hic idem morbus interibit et ex-*

tinguetur ; mox etiam et nepotibus nostris rursus visenda renascetur...

Après lui, ces illusions se sont transmises de médecins en médecins jusqu'à Astruc, qui a été le dernier, je crois, à y avoir foi. Parmi les auteurs qui se sont bercés de ce rêve, on compte Vidus-Vidius en 1550, Musa Brassavole (1552), Gabriel Fallope (1562), Alexandre Trajan Petronio (1560). *Cette maladie devra*, dit-il, *s'affaiblir et disparaître, comme un vin trop fort, qui étant coulé deux ou trois fois par une chausse, suivant la méthode des anciens, perd sa force.*

Voyez aussi Jérôme Mercurialis en 1573, Alexandre Déodat en 1660, Sydenham en 1680 : (*Vegetabilium instar, in alienum a patrio solum transplantata, Europæo nostro non perinde lætatur, sed languet in dies et mitioribus phænomenis fatiscit.*), Astruc enfin en 1735.

Nous sommes en 1847. Depuis 350 ans, le vautour Syphilitique ronge les flancs de l'espèce humaine, et il n'est point rassasié. On ne le voit que trop souvent encore mutiler les organes de la génération, dévorer la gorge, détruire les fosses nasales et le nez, s'étendre en vaste ulcère des aines fistuleuses à toute la peau du ventre, gonfler le tissu osseux et le réduire en carie sanieuse, en un mot, faire du corps en lambeaux un squelette vivant, et trans-

former l'être le plus beau de la création en un objet de dégoût et d'horreur pour tous et pour lui-même, au chevet duquel bien souvent, seul, l'homme de l'art veille et combat, impuissant à soustraire par sa science un reste de vie aux coups victorieux de la douleur et de la mort.

Si quelqu'un me taxait d'exagération, qu'il aille interroger les asiles spéciaux ouverts aux Syphilitiques : il n'aura pas fait dix pas dans leurs salles, que le terrible tableau que je viens de tracer s'offrira à lui dans sa hideuse réalité.

Il faut donc encore aujourd'hui dire avec Fernel : *Itaque hanc luem nisi Deus optimus maximus sua clementia ipse extinguet, aut effrenatum hominum libidinem temperet, nunquam extinctum iri, sed fore humano generi comitem et immortalem crediderim.*

NOTE 18.

Aux lieux où l'Ollius, près du lac Sébinus. . .

L'Ollius, aujourd'hui l'Oglio, rivière du royaume Lombardo-Vénitien, prend sa source dans la province de Bergame, traverse le lac d'Iseo (autrefois Sébinus), et joint le Pô sous Borgo-forte, entre l'Adda et le Mincio.

La Cénomanie : *Cœnomani*, Cénomans, peuple de la Gaule Trans-Alpine ; ils y occupaient le pays qui forma plus tard le Maine oriental ; Vers le IVe siècle avant Jésus-Christ, la plus grande partie des Cénomans fit une invasion en Italie, où ils déplacèrent les *Euganei*, et s'établirent au nord du Pô, entre l'Adige et l'Adda. Le territoire qu'ils occupèrent correspond à peu près aux légations de Mantoue et de Brescia. (Bouillet.)

NOTE 19.

L'éclat de son printemps, la fleur de sa jeunesse...

On divise aujourd'hui les symptômes de la Syphilis en trois groupes :

1° Syphilis primaire ; période des accidents primitifs, bornés au point sur lequel le virus a été déposé, ulcères locaux, bubons ou adénites, blennorrhagie.

2° Syphilis secondaire ; période d'infection générale, accidents consécutifs se montrant à la peau, aux membranes muqueuses, aux yeux, aux oreilles, etc. etc. tels sont : toutes les éruptions cutanées, Syphilide exanthématique, Syphilide vésiculeuse, Syphilide bulbeuse, Syphilide pustuleuse, Syphilide papuleuse, Syphilide tuberculeuse, taches Syphilitiques (A. Cazenave.), les rhagades, l'onglade, l'alopécie, la pélade, l'ophtalmie, l'iritis, l'ozène, les ulcères consécutifs, les excroissances, les végétations, le sarcocèle Syphilitique, etc.

3° Syphilis tertiaire : période des accidents constitutionnels les plus graves, du *tempérament Syphilitique :* elle est

caractérisée par la plupart des symptômes de la seconde période auxquels viennent s'ajouter des tubercules profonds de la peau et des membranes muqueses, des périostoses, des caries, des nécroses, des douleurs ostéocopes nocturnes, intolérables, des contractures musculaires, des tumeurs gommeuses, des dévastations profondes et étendues du tissu osseux et des chairs, etc. etc. (Classification de M. Ricord.).

Il y a dix ans à peine, lorsque les malades étaient tombés dans cet état extrême de la Syphilis tertiaire, souvent, après avoir subi plus de traitements par le mercure que n'en affronta le fameux Ulrich de Hutten, et sans plus de succès; après avoir, comme lui, mais hélas! moins heureux, demandé leur salut au gaïac, à la salsepareille, à la squine, au sassafras; après s'être vainement abreuvés des tisanes de Vinache, de Feltz, de Vigaroux, s'être gorgés de tous les robs à brevet ou sans brevet d'invention, avoir lassé toutes les préparations d'or, ces malades, dis-je, ne trouvaient de refuge à leurs douleurs que dans la mort qu'ils appelaient comme un bienfait. De pareils cas, aussi effrayants que rebelles, n'étaient pas rares; ils faisaient le désespoir de la médecine, lorsqu'un Anglais, le docteur Wallace, de Dublin, expérimenta (de 1632 à 1836.) contre ces accidents incura-

bles un médicament employé jusques-là, à petite dose (quelques grains), contre les scrofules principalement, l'Iodure de Potassium. Il le donna aux Syphilitiques à la dose de 2, 3, 4 grammes par jour, et, en 1836, il publia les résultats qu'il en avait obtenus. M. Ricord répéta les essais, et dans ses mains, comme dans celles du médecin de Dublin, l'iodure de potassium se montra héroïque. Sous son influence, les plaies les plus hideuses se cicatrisent, la carie s'arrête, les fistules des os tarissent et se ferment, le squelette vivant répare ses brèches, la mort enfin recule devant l'art. Je ne fais point ici de la poésie, je n'exagère nullement. Si de tels résultats excitent l'enthousiasme, l'admiration, on peut dire que ce n'est là qu'un hommage rendu à la vérité. J'ai dû moi-même à l'iodure de potassium des cures merveilleuses : il fait plus que guérir, il ressuscite.

Cependant, comme tous les heureux et les triomphateurs, l'iodure de potassium a eu des détracteurs. On a dit que son action se bornait à neutraliser les funestes effets du mercure, à réparer les ravages qu'il exerce sur le corps humain ; on lui a refusé tout pouvoir contre la Syphilis elle-même. L'iodure n'a tenu compte de ces calomnies ; il a marché, il a guéri.

Pour mon compte, je l'ai vu, dans ma pratique,

triompher de Syphilis tertiaires désespérées, où, par un incroyable hasard et un rare concours de circonstances, pas un atome de mercure n'avait été administré.

Sans doute l'infortuné jeune homme des bords de l'Ollius n'aurait pas succombé, si ce précieux remède eût été connu de Fracastor et des médecins de la Cénomanie.

M. Wallace est mort en Janvier 1839. Son nom restera attaché à l'une des plus belles conquêtes de la thérapeutique moderne, et sera placé à côté de ceux des bienfaiteurs de l'humanité. A M. Ricord aussi doit revenir une large part d'honneur, pour avoir introduit et popularisé en France l'iodure de potassium.

NOTE 20.

Dis, Parthénope, dis le meurtre de tes rois,
Du joug de l'étranger tes fils traînant le poids...

Parthénope, Sirène qui devint éprise d'Ulysse ; dédaignée de ce prince, elle se précipita dans la mer, près du lieu où fut bâti Naples, qui dans l'origine porta le nom de Parthénope.

. . . . . *In otia nata*
Parthenope. . . . . (OVIDE).
. . . . . *Parthenopeia dextra*
Mænia deseruit. . . (OVIDE.)

Dans les divers passages de la fin de ce chant, Fracastor fait allusion aux guerres des Français en Italie, sous Louis XII; à la conquête du royaume de Naples, du Milanais et de l'État de Gênes (1501.); à la ligue de Cambrai formée contre Venise entre le roi d'Espagne, le roi de France, l'empereur d'Allemagne, le pape Jules II, le duc de Ferrare et le marquis de Mantoue (10 Décembre 1508); à la bataille d'Agnadel, livrée sur les bords de l'Adda (17 Mai 1509); aux démêlés sanglants de l'empereur d'Allemagne, Maximilien I, avec Venise; à la victoire de Ravenne remportée en 1512 par le jeune Gaston de Foix sur les troupes de la Sainte-Ligue, organisée contre la France par ce même Jules II, et dans laquelle entrèrent Venise, Ferdinand, Henri VIII et les Suisses.

Plus tard, les Français perdirent la bataille de Guinegatte (Journée des Éperons) contre les Suisses, et celle de Novarre contre les Impériaux (1513).

La république de Venise se couvrit de gloire en défendant Padoue contre Maximilien, et en le forçant de lever

le siége qu'il avait mis devant cette place. Sous le nom d'Euganéens, Fracastor désigne les Vénitiens.

NOTE 21.

Avant l'heure ravi, Marc-Antoine succombe...

Marcus Antonius Turrianus, Marc-Antoine de Latour (M. A. della Torre), de Vérone, cultiva avec succès la médecine et la poésie. Il mourut dans un âge peu avancé. Sa perte paraît avoir inspiré un chagrin profond à Fracastor. Les regrets touchants que donne le poète à son malheureux ami qui succombe et disparaît avant l'heure au milieu de la tourmente publique, ce cri de douleur si plein d'émotion et d'éloquence, ce sombre mélange d'un deuil personnel, intime, au deuil général, au deuil de la patrie, ajoute encore à la tristesse, au pathétique de ce magnifique tableau de l'Italie vaincue, conquise, dévastée par la guerre et les maladies, réduite à la dernière extrémité.

Catulle, dont Fracastor évoque ici les mânes, était né à Vérone, l'an 86 avant Jésus-Christ.

Fracastor a composé en outre, *in obitu M. Antonii Turriani Veronensis*, un petit poème *ad Joannem Baptistam Turrianum fratrem*. On le trouve dans le recueil de ses œuvres. Voici les vers qui le terminent :

O fortunatum nimium, tristem ante senectam
Carpere iter cœli cui potuisse datum est !
Quas syrtes, quos et scopulos post terga relinquis,
Marce ! tibi a quanto est salva carina mari !
Fortunate iterum, tu non incommoda vitæ
Passus adhuc, non quæ plurima habet senium,
Sed dulces inter Musas, et Apollinis artes
Fortunata nimis vita peracta tibi est.
I, decus Ausoniæ juvenis, numeroque deorum
Te immisce, culta est jam tibi terra satis.
Illa tuum, dum sidera erunt, dum flumina current,
Nomen in astra memor, et benefacta feret.

FIN DES NOTES DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

SYPHILIDIS

LIBER SECUNDUS.

—

Nunc age, quæ vitæ ratio, quæ cura adhibenda
Perniciem adversus tantam, quid tempore quoque
Conveniat (nostri quæ pars est altera cœpti)
Expediam, et miranda hominum comperta docebo.

Quippe nova cum re attoniti, multa irrita primum

LA SYPHILIS.

LIVRE DEUXIÈME.

—

J'ai mesuré du mal la force et l'étendue ;
Je vais, poursuivant l'œuvre un instant suspendue,
Dire par quel régime et dans quelle saison
Il convient d'attaquer ce terrible poison :
Mes vers révèleront par quelles découvertes
Du monde décimé l'homme arrêta les pertes.

Aux progrès du fléau sans cesse menaçant

Tentassent, tamen angustis solertia major
In rebus, crescensque usu experientia longo
Evicere : datumque homini protendere longe
Auxilia, et certis pestem compescere vinclis,
Victorem et sese claras attollere in auras.

Credo equidem et quædam nobis divinitus esse
Inventa, ignaros fatis ducentibus ipsis.
Nam, quanquam fera tempestas, et iniqua fuerunt
Sidera, non tamen omnino præsentia divum
Abfuit a nobis, placidi et clementia cœli.
Si morbum insolitum, si dura et tristia bella
Vidimus, et sparsos dominorum cæde penates,
Oppidaque, incensasque urbes, subversaque regna,
Et templa, et raptis temerata altaria sacris :
Flumina dejectas si perrumpentia ripas
Evertere sata, et medis nemora eruta in undis,
Et pecora, et domini, correptaque rura natarunt :
Obseditque inimica ipsas penuria terras :
Hæc eadem tamen, hæc ætas (quod fata negarunt
Antiquis) totum potuit sulcare carinis

On n'opposa d'abord qu'un obstacle impuissant.
Mais avec le danger s'accrurent les ressources ;
L'expérience ouvrit de plus heureuses sources ;
A ses constants efforts, à ses nombreux essais
Elle sut attacher de glorieux succès ;
Et du dieu d'Épidaure étendant le domaine,
Enchaîner l'hydre aux pieds de la science humaine.

Nul doute qu'en secret dirigeant nos travaux
Les destins n'aient pour nous créé des champs nouveaux...
Aux astres malfaisants, aux fureurs des tempêtes,
Non, les dieux pour toujours n'ont point livré nos têtes ;
Non, sans retour le ciel ne nous fut pas fermé.
Si notre siècle a vu, par la guerre semé,
Dans nos cités en deuil un mal étrange naître,
Les Pénates nager dans le sang de leur maître,
Des royaumes détruits, des trônes renversés,
De nos temples souillés les autels dispersés,
Nos fleuves, s'élançant de leurs rives profondes,
Entraîner les moissons, les forêts dans leurs ondes,
Des hommes, des troupeaux les cadavres épars
Dans les champs submergés flotter de toutes parts,
Et la stérilité sous sa main sèche et vide

Id Pelagi, immensum quod circuit Amphitrite.
Nec visum satis extremo ex Atlante repostos
Hesperidum penetrare sinus, Prassumque sub arcto
Inspectare alia, præruptaque littora Rhapti,
Atque Arabo advehere, et Carmano ex æquore merces,
Auroræ sed itum in populos Titanidis usque est
Supra Indum, Gangemque supra, qua terminus olim
Catygare noti orbis erat : superata Cyambe,
Et dites ebeno, et felices macere sylvæ.
Denique et a nostro diversum gentibus orbem,
Diversum cœlo, et clarum majoribus astris
Remigio audaci attigimus, ducentibus et dis.
Vidimus et vatem egregium, cui pulchra canenti
Parthenope, placidusque cavo Sebethus ab antro
Plauserunt, umbræque sacri manesque Maronis,
Qui magnos stellarum orbes cantavit, et hortos
Hesperidum, cœlique omnes variabilis oras.

Transformer nos guérets en un désert aride ;
Le même siècle a vu, vainqueurs des flots amers,
Nos vaisseaux conquérir l'immensité des mers,
Et reculant la borne à nos ayeux prescrite
Sillonner en tout sens l'empire d'Amphitrite.
C'était trop peu pour lui que d'avoir découvert
Le groupe fortuné des îles du Cap-Vert[1],
Du Prasson[2] près du pôle affronté les orages,
Exploré du Raptus[3] les abruptes rivages,
Reçu de l'Yémen[4] des dons inattendus,
Et par delà le Gange et par delà l'Indus,
De l'univers connu refoulé la barrière
Jusqu'aux lieux où Phébus commence sa carrière,
Plus loin que la Cyambe[5] et plus loin que les bords
Où l'ébène au macer ajoute ses trésors.
Il a vu, sous la main du dieu qui les seconde,
Nos hardis matelots aborder dans un monde
Si différent du nôtre et par ses habitants,
Et par son ciel semé de feux plus éclatants.
Il a vu Parthénope et le dieu de Sébèthe[6]
Tressaillir à la voix d'un immortel poète, (*)
Et l'ombre de Virgile applaudir à ses chants :

(*) Jacques Sannazar.

Te vero ut taceam, atque alios, quos fama futura
Post mutos cineres, quos et venientia secla
Antiquis conferre volent, at, Bembe, tacendus
Inter dona deum nobis data non erit unquam
Magnanimus Leo, quo Latium, quo maxima Roma
Attollit caput alta, paterque ex aggere Tibris
Assurgit, Romæque fremens gratatur ovanti.
Cujus ab auspiciis jam nunc mala sidera mundo
Cessere, et læto regnat jam Jupiter orbe,
Puraque pacatum diffundit lumina cœlum.
Unus, qui ærumnas post tot, longosque labores,
Dulcia jam profugas revocavit ad otia Musas,
Et leges Latio antiquas, rectumque, piumque
Restituit: qui justa animo jam concipit arma
Pro re Romana, pro relligione deorum.
Unde etiam Euphrates, etiam late ostia Nili,
Et tantum Euxini nomen tremit unda refusi,
Atque Ægæa suos confugit Doris in Isthmos.

Virgile dont la Muse ennoblissait nos champs,
Et peignait à grands traits les biens et les désastres
Que répandent sur nous les saisons et les astres.

Ah ! si Bembo, s'armant de son humilité,
Me force à taire un nom dont la célébrité
Un jour des plus grands noms égalera le lustre,
Que le tien de mon cœur s'échappe, prince illustre,
Magnanime Léon ! ô toi, don précieux
Qu'à la terre éplorée ont accordé les cieux !
Le Tibre heureux murmure à Rome triomphante
Les miracles soudains que ton génie enfante ;
Les astres ennemis, loin de nous écartés,
Cèdent à ton empire, et de douces clartés
De la paix dans le ciel font luire le présage ;
Dans nos murs ; à l'abri du trouble et de l'orage,
Les Muses qui fuyaient retournent à ta voix ;
Tu rends au Latium la justice et les lois ;
Pour la cause de dieux [7], pour l'honneur de la terre,
A peine as-tu donné le signal de la guerre,
Qu'à ton nom seul l'Euphrate, et le Nil, et l'Euxin
Sentent leurs flots tremblants défaillir dans leur sein,
Et que la mer Égée, en fuyant ton atteinte,

Ergo, alii dum tanta canent, dumque illius acta
Inclyta component, dum forte accingeris et tu
Condere, et æternis victurum intexere chartis,
Nos, quos fata vocant haud tanta ad munera, lusus
Inceptos, quantum tenuis fert Musa, sequamur.

Principio, quoniam affecti non sanguinis una
Est ratio, tibi sit morbo spes major in illo,
Sanguine qui insedit puro: verum, quibus atra
Bile tument, spissoque resultant sanguine venæ,
Major in is labor est, pestisque tenacius hæret.
Quare operæ pretium est validis atque acribus uti
Omnibus hos contra, miseris nec parcere membris.
Quin etiam meliora sibi promittere cuncta
Ille potest, qui principiis novisse sub ipsis
Serpentem tacite valuit per viscera labem.
Namque, ubi pasta diu, vires per pabula longa
Auxerit, et jam se vitium firmaverit intra,
Heu! quanto tibi libertas speranda labore est!
Ergo omnem impendens operam te opponere parvis

Court cacher dans son isthme et sa honte et sa crainte.

D'autres célèbreront ces mémorables faits ;
Ma Muse à le tenter fléchirait sous le faix.
Puisse Bembo lui-même, y consacrant ses veilles,
Dans un livre immortel en tracer les merveilles;
Tandis qu'à ma faiblesse abaissant mon discours,
D'un plus humble travail, moi, je reprends le cours.

Du sang[8], dès le début, constate la nature :
Celui qui te présente une qualité pure
D'un avenir meilleur doit te donner l'espoir.
La veine roule-t-elle un sang impur et noir,
Le corps est-il enflé par une épaisse bile,
Le péril est plus grand ; la cure moins facile.
Arme-toi dans ce cas des agents les plus forts ;
Sous leurs coups ne crains pas de fatiguer le corps.
Hâte-toi, le succès couronnera tes peines
Si, plus prompt que le mal, alors que dans les veines
Il se glisse, ton art sait, en le dévançant,
Etouffer dans son nid le reptile naissant.
Car, attaché longtemps aux flancs de sa victime,
Si le mal y grandit, l'envahit et l'opprime,

Principiis, memorique animo hæc præcepta reconde.

In primis ego non omni te assuescere cœlo
Exhorter : fuge perpetuo quod flatur ab austro,
Quod cœno, immundæque grave est sudore paludis.
Protenti potius campi mihi liber et agri
Tractus, et apricis placeant in collibus auræ,
Et molles zephiri, pulsusque aquilonibus aer.

Hic (jubeo) tibi nulla quies, nulla otia sunto;
Rumpe moras, agita assiduis venatibus apros
Impiger, assiduis agita venatibus ursos.
Nec tibi sit labor aerii cursu ardua montis
Vincenti, rapidum in valles deflectere cervum,
Et longa lustrare altos indagine saltus.
Vidi ego sæpe malum, qui jam sudoribus omne
Finisset, sylvisque luem liquisset in altis.
Sed nec turpe puta dextram summittere aratro,
Et longum trahere incurvo sub vomere sulcum :

Que d'efforts pour le vaincre et quels rudes combats !..
D'un regard attentif guettant ses premiers pas,
Et prêt à l'attaquer, grave dans ta mémoire
Les règles qui devront t'assurer la victoire.

D'abord, pour ton séjour, garde-toi de ces lieux
Constamment attristés par l'Auster pluvieux ;
Fuis les terrains fangeux, fuis les marais immondes,
Viens aux lieux élevés, viens aux terres fécondes;
Demande à la colline et l'air et le soleil;
Là sont les doux zéphirs, là, sous un ciel vermeil,
L'air que bat l'aquilon va s'épurant sans cesse.

Loin de toi le repos, loin de toi la paresse.
Aussi prompt que la meute, ardent comme elle, cours
Forcer dans les taillis le sanglier et l'ours;
Jusqu'au sommet du mont qui se perd dans les nues
Ouvre devant tes pas des routes inconnues;
Dans le creux des vallons, dans l'épaisseur des bois
Un cerf se cache-t-il, cours le mettre aux abois.
J'ai vu souvent le mal, quand la sueur ruisselle,
Céder, et dans les airs s'évaporer comme elle.
Loin d'écarter de toi le soc et l'aiguillon,

Neve bidente solum, et duras proscindere glebas,
Et valida aeriam quercum exturbare bipenni,
Atque imis altam eruere ab radicibus ornum.
Quin etiam, exercere domi quo te quoque possis,
Parvam mane pilam versa mihi, vespere versa,
Et saltu, et dura potes exsudare palæstra.
Vince malum : nec te fallat, quod desidis oti
Assidue desiderium, lectique sequetur.
Tu lecto ne crede, gravi ne crede sopori.
His alitur vitium, et placidæ sub imagine pacis
Decipit, e dulcique trahit fomenta quiete.

Necnon interea effugito quæ tristia mentem
Sollicitant; procul esse jube curasque, metumque
Pallentem, ultricesque iras, omnemque Minervæ
Addictum studiis animum; sed carmina, sed te
Delectent juvenumque chori, mixtæque puellæ.

Au joug soumets les bœufs, ouvre un riche sillon;
Arme-toi de la houe, et que ses coups rapides
Brisent le sol ingrat et les glèbes arides.
Un chêne élève aux cieux l'orgueil de ses rameaux,
Qu'il tombe sous ta hache, et que les vieux ormeaux
Sous le fer sans pitié qui tranche leur racine
Couvrent au loin les champs de leur vaste ruine
Tristement au logis ne va pas t'engourdir;
J'y voudrais sous ta main voir la paume bondir.
De la lutte et du saut que le rude exercice
Inonde aussi ton front d'une sueur propice.
Tu dois dompter le mal; à ton corps moins dispos
Les fatigues en vain conseillent le repos;
En vain le lit t'appelle, il faut qu'il reste vide;
Fuis un calme fatal, fuis un sommeil perfide;
Toute trêve est un piége où trompant ton effort
L'ennemi se ranime et se dresse plus fort.

Du foyer domestique, où la paix te protége,
Chasse des noirs soucis le dangereux cortége;
Ferme aux soins importuns, à la crainte, au chagrin,
A la haine, au courroux ton cœur calme et serein.
Laisse les longs travaux, l'étude opiniâtre

Parce tamen Veneri, mollesque ante omnia vita
Concubitus, nihil est nocuum magis : odit et ipsa
Pulchra Venus, teneræ contagem odere puellæ.

Quod sequitur, victus ratio tibi maxima habenda est;
Nec sit cura tibi, neve observantia major.
Principio, quoscumque amnes, quoscumque paludes,
Quosque lacus liquidi pascunt, quosque æquora pisces,
Omne genus procul amoveo. Sunt, quos tamen usus
Liberius, cum res cogit, concedere possit.
Omnibus his est alba caro, non dura tenaxque,
Quos petræ et fluviorum adversa marisque fatigant.
Tales nant pelago phycides, rutilæque per undas
Auratæ, gobiique, et amantes saxea percæ.
Talis dulcifluum fluviorum scarus ad ora,
Solus saxa inter, depastas ruminat herbas.

Pour les jeux de la scène ou la danse folâtre.
Là, le charme des vers, là, de riants tableaux
A ton esprit distrait versent l'oubli des maux.
Exile les amours de ta couche déserte,
Fuis l'autel de Vénus : Vénus serait ta perte.
Ton amante, immolée à tes embrassements,
Échangerait sa foi contre de longs tourments.

Je dois te dire aussi de quel triste régime
Il faut qu'incessamment le joug de fer t'opprime.
J'interdis tout poisson, d'un lac ou d'un étang,
D'un fleuve ou de la mer indigeste habitant.
Il en est cependant que l'on pourrait permettre,
Si la nécessité l'exigeait, ceux peut-être
Dont la chair blanche et tendre offre un mets plus léger,
Qui sur un lit pierreux se plaisent à nager,
Ou remontent le cours d'une onde tourmentée ;
Le goujon, la dorade à l'écaille argentée,
La phycide, la perche amante des rochers,
Et le scarus [9] qui seul, au dire des nochers,
Fréquentant les abords des fleuves, y rumine
L'aliment qu'il emprunte à quelque herbe marine.

Sed neque, quæ stagnis volucres, quæque amnibus altis
Degere amant, liquidisque cibum perquirere in undis,
Laudarim : tibi pinguis anas, tibi crudior anser
Vitetur, potiusque vigil Capitolia servet :
Viteturque gravi coturnix tarda sagina.
Tu teneros lactes, tu pandæ abdomina porcæ,
Porcæ heu ! terga fuge, et lumbis ne vescere aprinis,
Venatu quamvis toties confeceris apros.
Quin neque te crudus cucumis, non tubera captent,
Neve famem cinara, bulbisve salacibus exple.
Non placeat mihi lactis amor, non usus aceti,
Non fumosa mero spumantia pocula Baccho,
Qualia Cyrnei colles, campique Falerni,
Et Pucinus ager mittunt : aut qualia nostris
Rhetica dat parvo de collibus uva racemo.
Nempe Sabina magis placeant, dilutaque tellus
Quæ tulit, et multo domuerunt Naiades amne.

Je te signalerai comme étant défendus
Les oiseaux de marais qui, chasseurs assidus,
A de stagnantes eaux vont dérobant leur proie;
Abstiens-toi de canard, surtout rejette l'oie,
Sauveur du Capitole elle y doit vivre en paix :
Leur chair est trop compacte et leur sang trop épais.
Sans regret, loin de toi laisse émigrer les cailles;
Repousse au loin du porc les flancs et les entrailles;
Au fougueux sanglier va porter le trépas,
Mais qu'il soit pour longtemps banni de tes repas.
Redoute l'artichaut, la truffe provocante,
Le concombre et l'oignon à la saveur piquante.
Du régime prescrit exécutant la loi,
Du vinaigre et du lait sache éviter l'emploi.
Garde-toi de verser dans ta coupe fumante[10]
D'un vin trop généreux la liqueur écumante :
Le Pucin pétillant, le Falerne mousseux,
Celui qu'à nos festins fournit la Corse, et ceux
Dont la grappe nous vint de la Rhétie, et porte
Dans des grains si petits une flamme si forte.
Mais tu pourras sans crainte user du vin léger
Que t'offre la Sabine, et boire sans danger

At, tibi si ex horto victus, mensæque deorum
Sunt animo, atque olerum simplex et inempta voluptas,
Non mentæ virides, non læta sisymbria desunt,
Intybaque, et toto florentes frigore sonchi,
Et sia fontanis semper gaudentia rivis,
Et thymbræ suaves, et odoriferæ calaminthæ.
Læta meliphylla, et riguo buglossus ab horto
Carpantur, plenisque ferax eracula palmis,
Atque olus, atque rumex, et salsi gramina crithmi.
Ipsa lupum dumeta ferent: hinc collige primos
Asparagos, albæ asparagos hinc collige vitis,
Cum nondum explicuit ramos, umbracula nondum
Texuit, et virides jussit pendere corymbos.
Singula sed longum est, nec percensere necesse,
Jamque aliud vocor ad munus, juvat in nova Musas
Naturæ nemora Aoniis deducere ab umbris:
Unde mihi si non e lauro intexere fronti
Serta volent, tantaque caput cinxisse corona,
At saltem, ob servata hominum tot millia, dignum
Censuerint querna redimiri tempora fronde.

Ceux où quelque Naïade a, par son eau prudente,
Amorti de Bacchus la liqueur trop ardente.

Plus frugal en tes goûts [11], plus sage en tes penchants,
Tu dois borner tes mets aux simples fruits des champs;
Songe que des dieux même ils firent les délices.
Les menthes, le cresson, les suaves mélisses,
La buglosse, le thymbre et le doux calament
Peuvent ainsi t'offrir un salubre aliment.
Cueille la chicorée errante dans nos plaines,
La berle qui se plaît sur le bord des fontaines,
La roquette, l'oseille et les épinards verds,
Le laitron qui fleurit au milieu des hivers,
Et les bourgeons salés que parmi la bruyère
Dans des fentes de roc jette la percepierre.
Aux buissons épineux, aux humides côteaux
Demande du houblon les rejetons nouveaux;
Surprends-y la bryone, avant qu'elle y répande
Les rameaux tortueux de sa tige plus grande,
Avant que dans la grappe étalée à tes yeux
Se soient développés des sucs pernicieux.
D'autres plantes encor;.. mais le temps, mais leur nombre,
A regret tout me force à les laisser dans l'ombre.

Vere novo, si quem morbus tenet, aut et in ipso
Autumno, si firma ætas, si sanguis abundat,
Regalem, mediamve lacerti incidere venam
Proderit, atque extra fœdatum haurire cruorem.
Præterea, quocumque habeat te tempore pestis,
Corruptum humorem, et contagem educere turpem
Ne pigeat, facilique luem deponere ab alvo:
Ante tamen ducenda para: concreta resolve,
Et crassa attenua, et lentore tenacia frange.

Oui, vers d'autres objets je me sens entraîné;
Et les Muses, quittant leur vallon fortuné,
Ont hâte de m'ouvrir, par une route sûre,
Des bois vierges encore où m'attend la nature.
Si leur rare faveur à des travaux plus grands
Réserve du laurier les honneurs enivrants,
Alors qu'environné de craintes légitimes
Je lutte pour sauver des milliers de victimes,
Puisse au moins, de mon cœur justifiant les vœux,
La couronne de chêne [12] ombrager mes cheveux!

Quand le mal au printemps éclate [13], ou dans l'automne,
Si l'âge est florissant et si le sang bouillonne,
Que le réseau veineux soit par toi dépouillé
Du cruor corrompu dont ton corps est souillé.
Ouvre la médiane, ouvre la basilique;
Aussitôt, par l'emploi de quelque heureux drastique
Seconde ces moyens, et qu'en toute saison
Ils aident à chasser le germe du poison.
Mais pour qu'ainsi, traquée aux flancs qui l'ont reçue,
La contagion trouve une facile issue,
D'incisives boissons le généreux secours,
Des humeurs, avant tout, doit préparer le cours.

Ergo coryciumque thymum sit cura, thymumque
Pamphylium, thymbræ similis qui durior exit,
Prima tibi coxisse, lupique volubile gramen,
Fœniculumque, apiumque, et amari germina capni.
His polyporum hirtos imitata filicula cirros
Additur, et lymphis tangi renuens adiantus:
His sterile asplenum, his pictam phyllitida junge:
Quorum ubi decoctum per multis ante diebus
Ebiberis, crudumque humorem incoxeris omnem,
Tum scilla medicare acri, et colocynthide amara,
Helleboroque gravi, nec non quæ in littore surgens,
Qua ludit maris unda, ter evariata colorem,
Ter flores mutata die rem nomine signat,
Herba potens radice, suum cui zinziber adde:
Adde etiam anguineum cucumim, nabathæaque thura,
Myrrhamque, bdelenque, ammoniacique liquorem,
Et lacrymam panaceam, et dulci colchica bulbo.

Je veux donc qu'avec soin d'abord ta main allie [14],
Dans l'onde qui bouillonne, au thym de Pamphylie,
Au thym de Crète, à l'ache, au fenouil excitant,
Au houblon dont la tige en spirale s'étend,
Aux rejetons amers de l'humble fumeterre,
D'autres trésors que l'art peut ravir à la terre :
La capillaire au sein vierge d'humidité,
Le cétérach honteux de sa stérilité,
L'étrange filicule au polype pareille,
Et la langue de cerf dont la feuille est vermeille.
Par l'ébullition leurs sucs seront extraits ;
Que ta lèvre souvent s'en abreuve à longs traits ;
Et lorsque des humeurs la masse corrompue
Te semblera par eux délayée et rompue,
Invoque sans retard des agents plus actifs :
La gingembre, la scille aux sucs apéritifs,
La coloquinte amère et l'ellébore antique,
Le turbith dont on voit la racine énergique
Croître au bord de la mer, et la changeante fleur,
Trois fois pendant le jour, varier de couleur.
Ajoutes-y l'encens, la myrrhe d'Arabie,
L'opoponax du Nil, la gomme de Lybie,

His actis, si forte tibi frigentia corda
Et molles animi fuerint, nec acerba placebit
In primis tentare, brevique extinguere pestem,
Sed placidis agere, et per tempora lenibus uti,
Tum superest tibi cura animum ad fomenta relicta
Vertere, contagisque ad tenuia semina cæcæ,
Illa quidem consueta modis inserpere miris.
Profuerint igitur, quæque exsiccantia, quæque
Marcori resinosa solent obsistere putri:
Tales sunt myrrhæ lacrymæ, sunt talia thura,
Cedrusque, aspalathusque, immortalisque cupressus,
Et bene cum calamo spirans redolente cyperus.
Ergo nec desint casiæ, nec desit amomum,
Macerve, agalocumve tibi, nec cinnama odora.
Est etiam in pratis illud, juxtaque paludes
Scordion, omnigenis quod tantum obstare venenis,
Contagique solet, parvo quærenda labore
Herba tibi: viret ipsa comis imitata chamædrim,
Flore rubens, referensque alli cum voce saporem.
Aurora nascente hujus frondemque comantem

Le visqueux bdellium, le colchique squammeux,
Et les sauvages fruits du concombre rameux.

Cela fait, si ton cœur se glace en ta poitrine[15],
De ton corps chancelant si la force décline,
Si tu crains d'aborder les remèdes puissants
Et prompts à triompher de ravages récents,
Si tu voulais enfin par degrés, sans secousse,
Suivre le cours plus lent d'une cure plus douce,
Souviens-toi que le mal sous des chemins secrets
Dissimule souvent ses terribles progrès,
Et qu'il faut qu'avec soin sa semence cachée
De tout organe soit à jamais arrachée.
Ce sont les résineux que tu dois employer;
Par eux tu combattras le putride foyer :
L'encens t'offre sa poudre et la myrrhe ses larmes,
L'aspalat, le souchet leurs parfums pleins de charmes,
Le cèdre sa résine et le cyprès ses noix,
Le macer son écorce et l'aloès son bois.
A l'ardente canelle emprunte son arôme,
Sa tige au cassia, ses fruits au cardamome.
Tu peux, plus près de toi, sur le bord des marais,
Dans la prairie humide, aux lieux sombres et frais,

Radicesque coque., atque haustu te prolue largo.

Sed neque carminibus neglecta silebere nostris,
Hesperidum decus, et Medarum gloria, citre,
Silvarum : si forte, sacris cantata poetis,
Parte quoque hac medicam non dedignabere Musam,
Sic tibi sit semper viridis coma, semper opaca,
Semper flore novo redolens: sis semper onusta
Per viridem pomis silvam pendentibus aureis.
Ergo, ubi nitendum est cæcis te opponere morbi
Seminibus, vi mira arbor cithereia præstat.
Quippe illam Citherea, suum dum plorat Adonim,
Munere donavit multo, et virtutibus auxit.

Cueillir le scordion dont la vertu conjure
Les poisons et les maux nés d'une source impure.
Par sa tige rampante et par ses rouges fleurs,
Il a du chamédrys le port et les couleurs ;
Sa feuille et sa racine avant l'aube amassées,
Tout empreintes encor d'odeurs alliacées,
Devront sur un feu doux bouillir à vase clos,
Afin que leur liqueur t'abreuve à larges flots.

Ornement de l'Espagne, orgueil de l'Italie,
Citronnier, ne crains pas que ma Muse t'oublie.
D'autres t'ont célébré dans des vers plus parfaits,
Je consacre les miens à louer tes bienfaits.
Si tu daignes sourire à l'enfant d'Épidaure,
Fassent les immortels que plus superbe encore
Ton front soit couronné de rameaux toujours verts,
Et que tes bras, de fleurs incessamment couverts,
De suaves parfums inondent l'atmosphère,
Et sous le poids des fruits s'inclinent jusqu'à terre!
Arbre aimé de Vénus, alors que sourdement
Le mal dans chaque organe a jeté son ferment,
L'art emprunte à tes fruits de merveilleuses armes.
Lorsqu'Adonis mourant lui coûta tant de larmes,

Quorumdam inventum est, vitrei intra concava vasis,
Cui collum oblongum est, venter turgescit in orbem,
Aut hederæ folia, aut Ida mittente maniplos
Dictami, illyricamve irim, rhamnive nigrantem
Radicem, aut inulas coquere : in sublime solutus
Effertur vapor, et tenuis vacua omnia complet :
Ast, ubi frigenti occursavit ab aere vitro,
Cogitur, et rorem liquidus densatur in udum,
Decurritque vagis per aperta canalia rivis.
Distillantis aquæ cyathum sub lumina prima
Luciferi potare jubent, stratisque parare
Sudorem : nec certe ab re : vis utilis olli est
Reliquias morbi tenues dispergere in auras.

Oui, Vénus renferma sous ton écorce d'or
D'énergiques vertus le céleste trésor.

D'un appareil nouveau j'aime l'heureuse idée :
Vois ce vase de verre à la tête coudée,
Au col étroit et long, et dont les flancs jadis
S'enflèrent par le souffle avec art arrondis.
Dans ses flancs que déjà presse une ardente flamme,
On dépose le lierre et l'odorant dictame,
Le nerprun et l'aunée et l'iris parfumé.
Du mélange bientôt par le feu consumé
Monte en légers flocons une vapeur humide ;
Du globe en un instant elle a rempli le vide ;
Mais dès qu'en parcourant sa prison de cristal
Elle a senti de l'air le contact glacial,
Elle tombe, revêt une forme nouvelle,
En gouttes de rosée elle fuit et ruisselle,
Serpente, tourbillonne, et par d'étroits canaux
Précipite au dehors le bienfait de ses eaux.
Tu dois, alors qu'au ciel l'aube sourit à peine,
De ces sucs distillés boire une coupe pleine,
Et de chauds vêtements empruntant le secours,
D'une sueur tardive accélérer le cours.

Interea, si membra dolor convulsa malignus
Torqueat, œsipo propera lenire dolorem,
Mastichinoque oleo: lentum quibus anseris unguem,
Emulsumque potes lini de semine mucum,
Narcissumque, inulamque, liquentiaque addere mella,
Coryciumque crocum et vilem componere amurcam.

At, fauces atque ora malus si eroserit herpes,
Tange nitro, et viridi medicata ærugine limpha
Semina inure mala, et serpentem interfice pestem.
Verum ipsos ope non alia consumere achores,
Urentum quam vi, poteris, quibus addere debes
Pingue aliquid, quod secum intus siccantia portet.
Hæc eadem, et miseros artus si qua ulcera pascunt,
Tollere, concretosque valebunt solvere callos.

Remède simple, doux, mais bien souvent utile
Pour atteindre du mal la part la plus subtile.

Dans les convulsions[16], si le malade en pleurs
Se tord sous l'aiguillon d'implacables douleurs,
Qu'un liniment les calme et bientôt les dissipe.
Au mastic onctueux tu mêleras l'œsipe,
Et la graisse de l'oie au miel limpide et frais;
Que des graines du lin le mucilage épais
Au narcisse, à l'aunée avec bonheur s'allie,
Et que l'huile au safran ajoute encor sa lie.

Dans le cœur des tissus, de même qu'un serpent,
Souvent l'ulcère plonge et s'accroît en rampant;
Du nitre et du verdet[17] que la dent corrosive
A la gorge, au palais, aussitôt le poursuive.
L'ulcère, dont le derme est creusé, veut encor
Que le même caustique arrête son essor.
Des calus verruqueux il détruit la racine
Et des chairs en lambeaux répare la ruine;
Mais pour ce cas, l'axonge et quelque siccatif
Auront dû tempérer son pouvoir trop actif.

Si vero aut hæc nequicquam tentasse videbis,
Aut vires animique valent ad fortia quæque,
Nec differre cupis, quin te committere acerbis
Festines, diramque brevi consumere pestem.
Hinc alia inventa expediam, quæ tristia quanto
Sunt magis, hoc tanto citius finire labores
Ærumnasque mali poterunt: quippe effera labes
Inter prima tenax, et multo fomite vivax
Nedum se haud vinci placidis et mitibus, at nec
Tractari sinit, et mansuescere dura repugnat.

Sunt igitur styracem in primis qui, cinnabarimque,
Et minium, et stimmi agglomerant, et thura minuta,
Quorum suffitu pertingunt corpus acerbo,
Absumuntque luem miseram, et contagia dira.
At vero et partim durum est medicamen et acre,
Partim etiam fallax, quo faucibus angit in ipsis
Spiritus, eluctansque animam vix continet ægram.

Dans sa mâle vigueur ton âme impatiente
Enfin repousse-t-elle une cure trop lente ?
Ou, si tu l'as en vain tentée, et que ton corps,
Appelant sans retard des remèdes plus forts,
Ait hâte d'étouffer l'hydre qui le dévore :
Soit ; connais des agents plus vigoureux encore,
Dont la rude énergie en ton sein profané
Plus vite absorbera le germe empoisonné.
Il est rare d'ailleurs qu'un mal qui se rallume
A de nombreux foyers qu'à la fois il consume,
Qui, cruel entre tous, enfonce dans tes flancs
Son aiguillon tenace et ses feux si brûlants,
Par une prompte fuite abrégeant ton supplice,
A de timides coups cède et s'évanouisse.

Plusieurs, pour obtenir des effets plus puissants [18],
Mêlent le minium, le cinabre, l'encens,
Le storax, l'antimoine, et veulent qu'enflammée
Leur poudre sur le corps en caustique fumée
Se dégage, et du mal arrête les progrès.
Ce dangereux moyen, source d'amers regrets,
Trop souvent, sans succès, dans la gorge râlante

Quocirca totum ad corpus nemo audeat uti
Judice me : certis fortasse erit utile membris ,
Quæ papulæ informes , chironiaque ulcera pascunt.

Argento melius persolvunt omnia vivo
Pars major : miranda etenim vis insita in illo est :
Sive quod id natum est subito frigusque caloremque
Excipere, unde in se nostrum cito contrahit ignem,
Quodque est condensum, humores dissolvit, agitque
Fortius, ut candens ferrum flamma acrius urit:
Sive acres, unde id constat compagine mira,
Particulæ nexuque suo vinclisque solutæ
Introrsum , ut potuere seorsum in corpora ferri ,
Colliquant concreta , et semina pestis inurunt:
Sive aliam vim fata illi , et natura dedere.

Cujus et inventum medicamen munere divum
Digressus referam. Quis enim admiranda deorum

Refoule, en l'oppressant, l'haleine chancelante.
Sur le corps tout entier je proscris son emploi.
Peut-être pourrait-on, mitigeant cette loi,
Choisir une partie, et combattre sur elle
Le tubercule informe et l'ulcère rebelle.

Aux yeux du plus grand nombre enfin, le vif-argent[19]
De toute guérison est le suprême agent :
Soit que sensible au froid[20], à la chaleur sensible,
Il absorbe le feu de cette lèpre horrible ;
Soit que, par son poids lourd, il puisse mieux du corps
Dissoudre les humeurs et les pousser dehors :
(Appliqué sur la plaie ainsi mieux que la flamme
Le fer ardent agit, quand le cas le réclame.)
Ou soit que par ses flots avec art divisés
Il fouille les replis des organes lésés,
Attache à chaque fibre une âcre molécule,
Et des germes du mal se saisisse et les brûle ;
Soit qu'il opère enfin par des ressorts secrets
Que cachent à nos yeux les destins trop discrets.

Muse, pour un instant suspends ici ta course ;
Dis quelle main divine a révélé la source

Munera prætereat ! Syriæ nam forte sub altis
Vallibus, umbrosi nemora inter glauca salicti,
Callirhoe qua fonte sonans decurrit amæno,
Fama est cultorem dis sacri agrestibus horti,
Cultorem nemorum, sectatoremque ferarum,
Ilcea labe gravem tanta, dum molle cyperum,
Et casiam, et silvam late fragrantis amomi
Irrigat, hæc orasse deos, et talia fatum :

Di, quos ipse diu colui, tuque optima tristes,
Callirhoe, quæ sancta soles depellere morbos,
Cui nuper ramosa ferens ego cornua cervi
Aeria victor fixi capita horrida quercu :
Di, mihi crudelem misero si tollere pestem
Hanc dabitis, quæ me afflictat noctesque diesque,
Ipse ego purpureas, ipse albas veris et horti
Primitias, vobis violas, ego lilia vobis

Où gisait inconnu ce métal précieux ;
Dis, et de leur bienfait remercions les cieux.
Dans un heureux vallon de la Syrie, à l'ombre
D'un bois de saules verts, près de la roche sombre
Où de Callirhoé les jaillissantes eaux
Unissent leur murmure aux plaintes des roseaux,
Ilcéus cultivait, formé par ses ancêtres,
Des jardins consacrés aux déités champêtres.
Il se plaisait à voir les monstres des forêts
Abattus sous ses coups ou captifs dans ses rets,
A prodiguer les flots de la claire fontaine
Aux arbres odorants de son pieux domaine,
Lorsque par le fléau tout à coup terrassé,
Vers le ciel élevant son front pâle et glacé :

« Dieux ! objets de mon culte [21], et toi, dont la main sûre
Sait calmer la douleur et fermer la blessure,
Callirhoé, dit-il, nymphe à qui tant de fois
Des cerfs que j'immolai j'ai consacré le bois,
Ah ! si par vous j'échappe à ce mal qui m'oppresse,
Je veux qu'à vos autels, bienfaisante déesse,
Ma main reconnaissante appende, chaque jour,
Les fruits les plus vermeils de ce riant séjour,

Alba legam, primasque rosas, primosque hiacynthos,
Vestraque odoratis onerabo altaria sertis.
Gramen erat juxta viridans; sic fatus, ut æstu
Fessus erat, viridi desedit graminis herba.

Hic dea, vicino quæ sese fonte lavabat,
Callirhoe liquido ex antro per lubrica musco
Saxa fluens, juveni dulci blandita susurro,
Lethæum immisit somnum, sparsitque sopore
Graminea in ripa, et salicum nemus inter opacum:
Atque illi visa est sacro se flumine tollens
In somnis coram esse, pia et sic voce locuta:

Ilceu, in extremo dis tandem audite labore,
Cura mei, tibi nulla salus, quacumque videt sol,
Speranda est terram magnam super: hoc tibi pœnæ
Dat Trivia, et precibus Triviæ exoratus Apollo,
Ob sacrum jaculo percussum ad flumina cervum,
Et nostris affixa tibi capita horrida truncis.
Nam, postquam illa feram exanimem per gramina vidit,
Abscisso capite, et sacro sparsa arva cruore,

Et mariant aux lis la rose et l'hyacinthe,
De festons embaumés entoure cette enceinte. »
Accablé par les feux d'un soleil dévorant,
A ces mots, sur la terre il se couche expirant.

Dans la grotte voisine où la source naissante
Fuit parmi des rochers sur la mousse glissante,
La déesse entendit sa prière et ses vœux.
A la hâte essuyant ses humides cheveux,
Elle accourt vers Ilcée étendu sur la rive;
Et le bruit caressant de cette onde plaintive,
Et la douce fraîcheur de ces saules épais
Portent au malheureux le sommeil et la paix.
Il voit Callirhoé doucement lui sourire,
Et sur l'aile d'un songe arriver, et lui dire :

« Ilcée, enfin les dieux désarmés par tes pleurs,
Les dieux ont pris pitié de tes longues douleurs.
Mais sur le vaste sol où le soleil se lève
N'espère hélas! trouver ni remède ni trève.
Tel est le châtiment, telle est la dure loi
Que Diane à son frère arracha contre toi,
Quand naguères forcé dans sa rapide course

Omnibus ingemuit silvis, dirumque precata est
Authori. Oranti Latous tanta sorori
Affuit, et pestem misero immisere nefandam
Durus uterque tibi : quin, et quacumque videt sol,
Interdixit opem : quare tellure sub ima,
Si qua salus superest, cæca sub nocte petenda est.
Est specus arboribus tectum, atque horrore verendum,
Vicina sub rupe, jovis qua plurima silva
Accubat, et raucum reddit coma cedria murmur.
Huc, ubi se primis aurora emittet ab undis,
Ire para, et nigrantem ipsis in faucibus agnam
Mactato supplex, atque : Ops tibi maxima, dic, hanc,
Dic, ferio. Nigram tum noctem, umbrasque silentes,
Umbrarumque deos, ignotaque numina, nymphas
Et thia venerare, atræ et nidore cupressi.

Un vieux cerf qu'elle aimait vint aux bords de ma source
Tomber, et de son sang lorsque tes javelots,
Chasseur trop imprudent, firent couler les flots,
Lorsque le front sacré de l'horrible victime
De mes arbres émus épouvanta la cime.
A l'aspect de ce corps de son chef dépouillé,
De ce sang répandu sur le gazon souillé,
Diane, en longs sanglots exhalant sa souffrance,
A du ciel sur ta tête appelé la vengeance.
Les enfants de Latone, implacables tous deux,
Ont alors dans ton sein versé ce mal hideux,
Et juré que partout où s'étend leur empire
Rien ne saurait promettre un terme à ton martyre.
Mais il te reste encor, pour conserver tes jours,
A pénétrer au fond des ténébreux séjours.
Sous la roche voisine une caverne s'ouvre,
Cratère plein d'horreur qu'un bois de chênes couvre;
Là, par les sifflements de ses larges rameaux
Le cèdre chasse au loin l'homme et les animaux.
Demain, avant l'aurore, au seuil de cet abîme,
Porte une brebis noire, égorge la victime
Et dis: « *Grande déesse, Ops*[22], *mon dernier recours*,
« *Ops, je t'offre ce sang, Ops, viens à mon secours!* »

Hic tibi narranti causam, auxiliumque vocanti
Haud aberit dea, quæ cæcæ in penetralia terræ
Deducat te sancta, et opem tibi sedula præstet.
Surge, age, nec vani speciem tibi concipe somni.
Illa ego sum, quæ culta vago per pinguia fonte
Dilabor, dea vicinis tibi cognita ab undis.
Sic ait, et se cæruleo cita condidit amne.

Ille autem, ut placidus cessit sopor, omnia lætus
Accipit, et nympham precibus veneratur amicam.
O sequor, o quocunque vocas pulcherrima fontis
Vicini dea, Callirhoe! Tum postera primum
Exsurgens aurora suos ubi protulit ortus,
Monstratum Jovis in silva sub rupibus altis
Antrum ingens petit, et nigrantem tergora primo
Vestibulo sistit pecudem, magnæque trementem

En l'honneur de la nuit, du silence et des ombres
Et des dieux inconnus de ces demeures sombres,
Pour fléchir leur courroux, tu brûleras après
Et les tiges du thye[23] et celles du cyprès. »

« Au récit de tes maux une nymphe attendrie,
Messagère du ciel que l'infortune prie,
Elle-même viendra, te guidant par la main,
De l'abîme profond t'ouvrir le noir chemin.
Il est temps, lève-toi, ce n'est point un mensonge,
C'est la réalité sous le voile du songe.
Reconnais-moi, je suis la nymphe dont les flots
Baignent de tes jardins le verdoyant enclos. »
Elle dit, et se perd dans l'azur de son onde.

Accueillant ce présage où son espoir se fonde,
Ilcéus aussitôt se réveille, et pressant
De ses tremblantes mains son cœur reconnaissant:
« Douce Callirhoé, vierge divine et belle,
J'irai, j'irai partout où votre voix m'appelle! »...
De l'aurore suivante à peine le retour
Avait de l'horizon empourpré le contour,
Que déjà sur le seuil de la caverne, Ilcée,

MactatOpi:tibique, inquit, ego hanc, Ops maxima, mac
Tum noctem, noctisque deas, ignota precatur
Numina. Jamque simul thyan, atramque cupressum
Urebat, cum vox terræ revoluta cavernis
Longe audita sacras nympharum perculit aures:
Nympharum, quibus æra solo sunt condita curæ.
Extemplo commotæ omnes, ac cœpta reponunt,
Sulphureos forte ut latices, et flumina vivi
Argenti, mox, unde nitens concresceret aurum,
Tractabant, gelidoque prementes fonte coquebant.
Centum ignis spissi radios, centum ætheris usti,
Bis centum concretorum terræque marisque
Miscuerant, nostros fugientia semina visus.

At Lipare, Lipare argenti cui semina et auri

Au milieu des rochers dont elle est hérissée,
Immole la victime et crie en frémissant :
« *Ops, grande déesse, Ops, daigne accepter ce sang.* »
Puis il brûle, en l'honneur de la nuit et des ombres
Et des dieux inconnus de ces demeures sombres,
Le thye et le cyprès..... Soudain il entendit
Une voix qui d'abîme en abîme bondit
Et courut annoncer, comme un coup de tonnerre,
Aux nymphes des métaux les ordres de la Terre.
Elles ont tressailli.... leur bras en vain levé
Retombe abandonnant l'ouvrage inachevé.
Peut-être elles allaient unir des flots de soufre
Aux flots du vif-argent qui sillonnent ce goufre,
Mélange merveilleux qui dans l'onde plongé
Se durcit et bientôt en or pur est changé ;
Car elles ont déjà su joindre à l'amalgame
Cent rayons d'air brûlé, deux cents rayons de flamme
Et mille des produits que la terre et les mers
Recèlent dans des rocs ou sous les flots amers ;
Grands et divins secrets ! alliage admirable !
Œuvre que nous dérobe un voile impénétrable !

Lipare, cependant, par qui sont préparés

Cura data, et sacrum flammis adolere bitumen,
Continuo obscuræ latebrosa per avia terræ
Ilcea adit, firmansque animum sic incipit ipsa:

Ilceu (namque tuum nec nomen, nec mihi labes
Ignota est, nec quid venias) jam corde timorem
Exue, nequicquam non te huc carissima mittit
Callirhoe: tibi parta salus tellure sub ima est.
Tolle animos, et me per opaca silentia terræ
Insequere: ipsa adero, et præsenti numine ducam.

Sic ait, et se antro gradiens præmittit opaco.
Ille subit, magnos terræ miratus hiatus,
Squallentesque situ æterno, et sine lumine vastas
Speluncas, terramque meantia flumina subter.
Tum Lipare: Hoc quodcumque patet, quam maxima terr
Hunc totum sine luce globum, loca subdita nocti
Dii habitant: imas retinet Proserpina sedes,
Flumina supremas, quæ sacris concita ab antris
In mare per latas abeunt resonantia terras.
In medio dites nymphæ, genera unde metalli,

Les feux vivifiants des bitumes sacrés,
Feux ou l'argent et l'or épurent leurs semences,
Lipare, franchissant les souterrains immenses,
Accourt vers Ilcéus et lui parle en ces mots :

« Ilcéus, je connais tes desseins et tes maux ;
Loin de toi la frayeur ! en cet instant suprême
Ce n'est pas vainement qu'une nymphe que j'aime,
Callirhoé, promit à tes jours chancelants
Un appui que la terre a caché dans ses flancs.
A travers le silence et dans la nuit épaisse,
Marche d'un pas hardi, tu suis une déesse. »

Elle dit et l'entraîne.... Il sonde avec terreur
De ces gouffres béants la ténébreuse horreur ;
Ces fentes de rochers vieilles comme le monde
Où des torrents sans nom précipitent leur onde.
« Ilcéus, c'est ici que des dieux, loin du jour,
Ont au centre du globe établi leur séjour.
Proserpine plus bas règne parmi les ombres ;
Et plus haut, échappés de leurs cavernes sombres,
Les fleuves se creusant d'innombrables canaux
Vomissent dans la mer leurs mugissantes eaux.

Ærisque, argentique, aurique nitentis origo:
Quarum ego nunc ad te miserans ipsa una sororum
Advenio, illa ego, quæ venas per montis hiantes,
Callirhoe haud ignota tuæ, fumantia mitto
Sulphura. Sic ibant terra et caligine tecti.
Jamque exaudiri crepitantes sulphure flammæ,
Conclusique ignes, stridentiaque æra caminis.
Hæc regio est late, variis ubi fœta metallis,
Virgo ait, est tellus: quorum vos tanta cupido
Exercet, superas cœli qui cernitis auras.
Hæc loca mille deæ cæcis habitamus in antris,
Nocte deæ et Tellure satæ, queis munera mille,
Mille artes. Studium est aliis deducere rivos,
Scintillas aliis rimari, et sparsa per omnem
Semina tellurem flammarum, ignisque corusci.
Materiam miscent aliæ, massamque coercent
Obicibus, multa et gelidarum inspergine aquarum.
Non procul eruptis fumantia tecta caminis
Ætnæi Cyclopes habent, versantque coquuntque
Vulcano stridente, atque æra sonantia cudunt.
Læva hæc abstrusum per iter via ducat ad illos.
Dextera sed sacri fluvii te sistet ad undam,
Argento fluitantem undam, vivoque metallo,

Maintenant de mes sœurs tu parcours le domaine.
Ici nous fabriquons pour l'avarice humaine
Les plus riches métaux : l'airain, l'argent et l'or[25].
Callirhoé vers toi put guider mon essor;
C'est moi qui, dans le sein de sa fontaine heureuse,
Conduis de nos fourneaux la vapeur sulfureuse. »
Ainsi parlait Lipare.... Ilcéus rassuré
La suivait.... et déjà, dans l'abîme sacré
Il entend crépiter le soufre qui bouillonne,
Et pétiller l'airain que la flamme environne.
« La terre enfante ici les métaux précieux
Qu'aux avides mortels avaient cachés les dieux.
Comme moi, dit Lipare, ici mille déesses
Que la Nuit engendra, préparent ces richesses.
A d'éternels travaux nos jours sont consacrés.
L'une, de l'onde éparse ouvre les lits secrets;
De feux disséminés recueillant les parcelles,
L'autre ajoute aux brasiers de vives étincelles;
Dans le moule avec art par d'autres façonné
L'alliage bouillant se fige emprisonné;
Là, tantôt le métal rougit et se consume,
Tantôt dans l'eau glacée il plonge, siffle et fume.
Près d'ici, de l'Etna grondent les noirs fourneaux,

Unde salus speranda. Et jam aurea tecta subibant,
Rorantesque domos spodiis, fuligineque atra
Speluncas varie obductas, et sulphure glauco.
Jamque lacus late undantes, liquidæque fluentes
Argento juxta astabant, ripasque tenebant.

Hic tibi tantorum requies inventa laborum,
Subsequitur Lipare, postquam ter flumine vivo
Perfusus, sacra vitium omne reliqueris unda.
Sic fatur, simul argenti ter fonte salubri
Perfundit, ter virgineis dat flumina palmis
Membra super, juvenem toto ter corpore lustrat
Mirantem exuvias turpes, et labe maligna
Exutos artus, pestemque sub amne relictam.
Ergo age, cum primum cœli te purior aer

Des enfants de Vulcain terribles arsenaux
Où dans des tourbillons de fumée et de lave
Le fer sous leurs marteaux obéit en esclave.
De leurs forges à gauche est l'abrupte chemin ;
A droite, ce sentier que t'indique ma main
Nous mène aux bords d'un fleuve où l'onde métallique
Doit fournir à tes maux un remède héroïque. »
Ils arrivent alors en des lieux moins obscurs
Où l'or en longs filons serpente sur les murs,
Où la tutie[25] humide illuminant la voûte
Scintille sur le soufre et tombe goutte à goutte ;
Quand du gouffre autour d'eux l'aspect soudain changeant?
Un fleuve offre à leurs yeux des flots de vif-argent.

« De ton mal, dit Lipare, enfin voici le terme ;
Cours, trop heureux Ilcée, en éteindre le germe
Par trois ablutions de ce mouvant métal
Qui devant nous étend son opaque cristal. »
Aussitôt et trois fois de sa main virginale
Puisant le vif-argent comme une onde lustrale,
Sur le corps d'Ilcéus par le mal dévoré
Elle fait ruisseler le fluide sacré ;
Et soudain du virus la hideuse dépouille

Accipiet, nitidamque diem, solemque videbis,
Sacra para, et castam supplex venerare Dianam,
Indigenasque deos, et numina fontis amici.
Sic virgo, et juvenem tanto pro munere grates
Solventem e nocte æthereas educit in oras,
Dimittitque alacrem, atque optata in lumina reddit.

Accepit nova fama fidem, populosque per omnes
Prodiit haud fallax medicamen : cœptaque primum
Misceri argento fluitanti axungia porcæ.
Mox etiam oriciæ simul adjuncta est terebinthi,
Et laricis resina aeriæ. Sunt qui unguen equinum
Ursinumve adhibent, bdelæ, cedrique liquorem.
Nonnulli et myrrhæ guttas, et mascula thura
Adjiciunt, miniumque rubens, et sulphura viva.
Haud vero mihi displiceat, componere si quem
Trita melampodia, atque arentem juverit irim,
Galbanaque, et lasser graveolens, oleumque salubre

Se dissout et se perd dans le lac qu'elle souille.
« Maintenant loin de nous, va, sous un ciel d'azur
Retrouver le soleil, respirer un air pur.
Mais que ton premier soin, ta première pensée
Soit d'offrir des présents à Diane offensée,
Aux chastes déités des souterrains séjours,
A la nymphe qui t'aime et qui sauva tes jours. »
Ilcée, ivre de joie et de reconnaissance,
Sur les pas de son guide hors du gouffre s'élance.
L'air inonde son sein, le soleil radieux
Le réchauffe; il renaît, il rend grâces aux dieux.

Bientôt la renommée à vingt peuples révèle
Le pouvoir qu'en son sein le vif-argent recèle....
Ce liquide métal dans les premiers essais
A l'axonge de porc s'unit avec succès.
On y joignit plus tard et la térébenthine [26],
Et du melèse altier l'odorante résine.
Quelques-uns à la graisse ou de cheval ou d'ours,
Aux sucs du bdellium et du cèdre ont recours.
C'est le soufre natif, l'encens mâle, la myrrhe,
Le minium qu'il plaît à d'autres de prescrire.
J'approuve ce mélange, et j'aimerais à voir

Lentisci, atque oleum haud experti sulphuris ignem.

His igitur totum oblinere, atque obducere corpus
Ne obscœnum, ne turpe puta : per talia morbus
Tollitur, et nihil esse potest obscœnius ipso.
Parce tamen capiti, et præcordia mollia vita.
Tum super et vittas astringe, et stuppea necte
Vellera : dein stratis tegmento imponere multo,
Dum sudes, fœdæque fluant per corpora guttæ.
Hæc tibi bis quinis satis est iterasse diebus.
Durum erit : at, quicquid poscat res ipsa, ferendum est.
Aude animis, tibi certa salus stans limine in ipso
Signa dabit : liquefacta mali excrementa videbis
Assidue sputo immundo fluitare per ora,
Et largum ante pedes tabi mirabere flumen.
Ora tamen fœda erodent ulcuscula : quæ tu
Lacte fove, et cocto cytini, viridisque ligustri.
Tempore non alio generosi pocula Bacchi
Annuerim sumenda tibi, purumque Falernum,

S'y combiner l'iris et l'ellébore noir,
Le galbanum amer et le lacer fétide,
Du lentisque rameux le suc doux et fluide
Et l'huile que le souffre aura fournie, alors
Que la flamme n'a pas altéré ses trésors.

De cette mixtion où ton salut se fonde
Étends sur tout le corps une couche profonde.
Va, ne crains pas par là te souiller, te salir;
Le mal que tu combats a seul pu t'avilir.
Mais dans ces frictions que sagement discrète
Ta main sache éviter soit le cœur soit la tête;
Puis, sur tes membres nus que l'étoupe à foison
Se roule en bandelette et forme une toison;
Enfin, que sous le poids d'épaisses couvertures
La sueur [27] sur ton corps coule en gouttes impures.
De l'énergique agent renouvelle l'emploi
Durant dix jours, le ciel t'en fait la dure loi,
Afin que du virus l'humeur moins corrosive,
Rejetée à tes pieds dans des flots de salive,
Forme une mare immonde où sans crainte tu peux
Voir de ta guérison le pronostic heureux.
Dans ta bouche [28] pourtant alors tu verras naître

Et Chia, et pateris spumantia Rhetica largis.

Sed jam age vicinæ victor gratare saluti :
Ultima adest tibi cura, eadem et placidissima, corpus
Abluere, et lustrare artus, ac membra piare
Stœchade, amaricinisque comis, et rore marino,
Verbenaque sacra, et bene olentibus heracleis.

FINIS LIBRI SECUNDI.

Des ulcères nombreux, mais prompts à disparaître.
Éteins par un lait pur leurs légères douleurs;
Fais bouillir le troène [29] et la grenade en fleurs;
De leurs sucs astringents l'âpreté salutaire
Sur ta lèvre bientôt aura fermé l'ulcère,
Et Bacchus loin de toi jusqu'alors exilé,
Sans danger maintenant près de toi rappelé,
Pour donner à ton corps une nouvelle force,
Te versera les vins de Falerne et de Corse.

C'en est fait, le mal cède à l'athlète vainqueur,
Il expire, et le ciel rend la paix à ton cœur.
Un dernier soin encore, et l'œuvre est accomplie:
Dans l'onde où la verveine au romarin s'allie [30],
Où l'origan, l'orvale et l'odorant stœchas,
Ont à l'envi mêlé leurs parfums délicats,
Plonge trois fois ton corps et que cette onde pure
Efface sans retour tout reste de souillure.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

NOTES

SUR LE LIVRE DEUXIÈME.

NOTES

SUR LE LIVRE DEUXIÈME.

NOTE 1.

C'était trop peu pour lui que d'avoir découvert
Le groupe fortuné des îles du Cap-Vert.

Les îles du Cap-Vert, îles Canaries, îles fortunées, îles Hespérides, *insulæ fortunatæ;* groupe d'îles de l'Océan Atlantique. On en compte sept principales : Ténériffe, Fortaventura, Canarie, Palma, Lancerote, Gomera,

Hierro ou île de Fer. Toutes appartiennent à l'Espagne; 190,000 habitants environ. Le sol y est d'une fertilité extrême.

Les Phéniciens et les Carthaginois ont eu jadis des comptoirs aux îles Canaries ; mais après la ruine de Carthage, les Canaries demeurèrent ignorées, et le nom seul d'îles Fortunées resta dans le souvenir des navigateurs. Retrouvées, en 1395, par les Espagnols, elles furent d'abord négligées. En 1402, Fortaventura, Gomera et Hierro furent soumises, pour le roi de Castille, par Jean de Béthencourt, gentilhomme Cauchois. La soumission des Canaries par les Espagnols ne fut complète qu'en 1512, après l'extermination des indigènes dits Guanches. (Bouillet.)

NOTE 2.

Du Prasson, près du pôle, affronté les orages.

Prasum promontorium, selon quelques-uns *Capo del Gado*, situé sur la côte orientale de l'Afrique. Cap des courants, suivant Sanson. Le Prasson n'est pas sous le

pôle (*sub arcto*), mais dans la partie méridionale de l'Afrique. C'est ainsi que doit s'entendre la licence poétique que se permet ici Fracastor.

NOTE 3.

Exploré du Raptus les abruptes rivages.

Le Raptus, aujourd'hui le Zambèze ou Couama, fleuve de l'Afrique méridionale. Il se jette, par plusieurs embouchures, dans le canal de Mozambique. On le remonte 1300 kilomètres environ : au-delà on n'a que des renseignements peu certains (B).

NOTE 4.

Reçu de l'Yémen des dons inattendus.

Dans le texte latin, l'Arabie et la Carmanie, *Carmania*, aujourd'hui le Laristan, le Kerman, et partie sud-ouest du

Kaboul. La Carmanie, province de l'Asie ancienne, se divisait en Carmanie maritime, sur le golfe Persique, et Carmanie intérieure ou déserte.... (B).

NOTE 5.

Plus loin que la Cyambe, et plus loin que les bords
Où l'ébène au macer ajoute ses trésors.

La Cyambe, aujourd'hui Tsiampa, province d'Asie, dans l'Inde au-delà du Gange, était jadis un royaume considérable qui comprenait la Cochinchine.... (B.)

Le macer, écorce employée par les anciens, originaire de l'Inde, de couleur rouge (Pline): ils s'en servaient contre la dyssenterie et le crachement de sang. (Galien, Dioscoride.)

On ne sait plus aujourd'hui à quel végétal appartient cette écorce. Les recherches de Clusius, de d'Acosta, d'Antoine et de L. de Jussieu n'ont pu nous le faire connaître. Nous savons seulement qu'elle avait été en usage chez les Grecs, chez les Arabes, et qu'elle l'était encore dans l'Inde, à la Chine, etc. etc. du temps de d'Acosta (Mérat et Delens).

Tout ce passage fait allusion à la navigation hardie de Vasco de Gama, quand, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, il vint aborder aux côtes occidentales de la presqu'île Cisgangétique, en 1501, ouvrant ainsi à l'Europe le chemin de l'Inde, contrée sur laquelle les Européens n'avaient jusqu'alors reçu des notions que par les écrivains arabes ou par les récits suspects de quelques voyageurs.

NOTE 6.

Il a vu Parthénope et le dieu de Sébèthe
Tressaillir à la voix d'un immortel poète,
Et l'ombre de Virgile. . . . .

Sébèthe, Sebethus, aujourd'hui Fornello, rivière dont une partie arrose les faubourgs de Naples.

D'un immortel poète : Jacques Sannazar, né à Naples, en 1458, mort en 1530. On l'appelait le Virgile chrétien. Après avoir lu la Syphilis, il n'hésita pas à proclamer ce poème supérieur à celui que lui-même avait mis 20 ans à composer, *de Partu Virginis*.

Virgile ordonna que ses cendres fussent portées à Naples. On connaît le distique qu'il composa à ce sujet :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope; cecini pascua, rura, duces.

NOTE 7.

Pour la cause des dieux, pour l'honneur de la terre.

En 1517, Léon X fit prêcher contre les Turcs, dans toute la chrétienté, une croisade qui ne s'exécuta pas.

NOTE 8.

Du sang, dès le début, observe la nature.

L'étude que j'ai faite de Fracastor m'a convaincu qu'à la rigueur on pourrait, dans l'appréciation des symptômes de la Syphilis, dans le diagnostic de ses diverses formes

et dans leur traitement, prendre pour guide les règles qu'il en a tracées dans son admirable poème. Il a su plier si bien la poésie aux exigences de la médecine, que les détails les plus arides ont pu trouver place dans ses vers, à tel point que son traité en prose sur la même maladie ajoute peu de chose aux richesses du poème.

Les généralités par lesquelles il débute dans ce second livre ont, en 1847, la même justesse, la même vérité qu'en 1530, parce qu'elles dérivent d'une source invariable, l'observation des faits.

On sait tout ce qu'ajoute encore aujourd'hui à la gravité de la Syphilis l'état antérieur du sujet sur lequel elle vient se greffer; soit une constitution délicate, lymphatique, prédisposée à la phtysie; une diathèse scrofuleuse, dartreuse; une disposition scorbutique, rare de nos jours, autrefois si fréquente; soit enfin cette sorte de tempérament Syphilitique que laissent après elles de fréquentes infections.

Un sang pur, dans toute l'acception scientifique et vulgaire du mot, sera toujours une circonstance éminemment favorable. Les chances d'une guérison prompte et sûre seront également en rapport avec le peu d'ancienneté de la maladie.

Au temps de Fracastor, les règles d'hygiène qu'il déve-

loppe si poétiquement, la loi qu'il impose au malade de se livrer à de continuels exercices du corps, pouvaient convenablement s'appliquer à la maladie considérée dans son ensemble.

Les diverses périodes de la Syphilis se succédaient alors avec une rapidité plus grande qu'on ne le voit de nos jours. Les symptômes primitifs, secondaires, tertiaires éclataient à peu d'intervalle les uns des autres, en quelque sorte pêle-mêle, avec le trouble qui accompagne une première invasion. L'observation suivante, que j'emprunte à Gaspard Torella, en fournira la preuve :

» *Juvenis, viginti quatuor annorum, qui tam habuit cum muliere habente* Pudendagram, *quare eodem die fuit eodem morbo infectus; quæ infectio incepit apparere in virga, ut solet ad plurimum aliis evenire; nam sequenti die apparuit ulcus in virga, cum quadam duritie longa, tendente versus inguina, admodum radii, cum sorditie et virulentia :* post sex dies, ulcere semicurato, *arreptus fuit ab intensissimis doloribus capitis, colli, spatularum, brachiorum, tibiarum et costarum, et præsertim in eorum musculis, cum maximis vigiliis, a quibus molestabatur non nisi in nocte post primum somnum. Elapsis postea decem diebus, apparuerunt multæ pustulæ in capite, facie et collo, etc.*

Les symptômes de la Syphilis constitutionnelle éclatèrent, on le voit, le sixième jour.

Aujourd'hui, la Syphilis semble avoir mis de l'ordre dans ses attaques, s'être disciplinée. Ce n'est guère avant la fin du troisième mois, et c'est souvent beaucoup plus tard, qu'apparaissent les signes de l'infection générale.

Aujourd'hui donc, dans la *période d'ulcération locale*, les exercices violents conseillés par Fracastor seraient très-préjudiciables; une marche, même peu forcée, occasionne souvent un des accidents les plus fâcheux de la maladie, l'adénite inguinale, le bubon.

Dans la deuxième période et dans la troisième, la liberté des champs, *campi liber et agri tractus*, l'air pur des collines, *pulsus aquilonibus aer*, les distractions de la chasse, les travaux de la terre, les exercices de la lutte, du saut, de la paume, l'équitation, images variées et poétiques dont Fracastor revêt le précepte des exercices corporels, tous ces modes divers d'exciter la sueur, loin d'offrir aucun inconvénient, fourniraient à l'action de remèdes plus énergiques un secours auxiliaire aussi utile qu'agréable.

Quant au conseil donné aux malades atteints de Syphilis, d'assister aux jeux de la scène et de se mêler, soit en spectateurs, soit en acteurs, aux quadrilles des dan-

santes, il demande des satisfactions, et la moitié du conseil doit rester à l'état de licence poétique, dangereuse dans l'application.

Sans nul doute, la représentation d'une tragédie de Corneille, d'une comédie de Molière, les nobles et pathétiques émotions de Melpomène, comme les spirituelles et gaies satyres de Thalie, en s'emparant pour quelques heures de l'esprit des malades, les détournent de la contemplation continuelle de leurs maux, de la préoccupation de leurs souffrances, si absolue, si persistante chez eux. La grosse gaîté, le rire jusqu'aux larmes d'un vaudeville leste et bien mené pourront même combattre fort à propos l'ennui profond, l'incurable tristesse, l'anéantissement des forces morales, qui accompagnent les affections Syphilitiques anciennes et rebelles, et sont poussés quelquefois jusqu'au dégoût de la vie, jusqu'au suicide.

A ces malades ouvrons les portes du théâtre, soit ; mais fermons-leur rigoureusement celles du bal ; que la vue des danses provoquantes et lascives soit interdite à leurs yeux. Les folâtres Bayadères seraient de fort mauvaises desservantes du temple d'Hygie.

Il faut le dire, parce que cela est, il y a chez l'homme, chez le premier être de l'échelle zoologique, chez le roi de la création, malgré l'étincelle divine tombée sur ce

limon organisé, malgré la raison qui devrait le rendre si différent du reste des animaux et si supérieur à eux, il y a, dis-je, chez l'homme, des instincts de brute tellement vivaces, tellement effrénés, que quelque mutilé qu'il soit, et la bouche pleine encore du fiel de la contagion, on le voit courir en aveugle à de nouveaux dangers et s'abreuver aux mêmes sources empoisonnées. La tyrannie de la déesse appelée par les Grecs *Génétyllide* abrutit ses esclaves plus encore que les autres tyrannies. Gardons-nous donc de lui ouvrir aucun accès auprès de ces incorrigibles victimes, car chez elles trop souvent, au moindre appel, à la première excitation, l'âme perd son empire, il n'y reste que les appétits furieux de la bête !

NOTE 9.

Et le scarus qui seul, au dire des nochers. . . .

Le Scare, Scarus, cheiline scare (Lacepéde), skaros des Grecs anciens et des Grecs modernes.

Peu de poissons ont été, pour les premiers peuples civilisés de l'Europe, l'objet de plus de recherches et d'éloges.

Le scare habite la Méditerranée, on l'y trouve surtout dans les eaux qui baignent la Sicile et l'Archipel Grec; il ne parvient guère qu'à la longueur de 2 ou 3 décimètres; ses dents sont émoussées au lieu d'être pointues, et par conséquent très-propres à couper ou à arracher les algues et les autres plantes marines dont il se nourrit de préférence, et qui croissent sur les rochers qu'il fréquente.

Les plus anciens naturalistes d'Europe ne se sont pas contentés de rechercher les rapports que présente le scare entre la forme de ses dents, les dimensions de son canal intestinal, la qualité de ses sucs digestifs, et la nature de sa nourriture très-différente de celle qui convient au plus grand nombre des poissons; ils ont considéré le scare comme occupant parmi les poissons carnassiers la même place que les animaux ruminants, qui ne vivent que de plantes, occupent parmi les mammifères qui ne se nourrissent que de proie: exagérant ce parallèle, étendant les ressemblances, tombant dans une erreur qu'il eût été cependant facile d'éviter, ils sont allés jusqu'à dire que le scare *ruminait;* voilà pourquoi, suivant Aristote, plusieurs Grecs l'ont appelé Μερυκαν.

Dans le temps du grand luxe des Romains, le scare était très-recherché. Le poète Martial nous apprend que ce poisson faisait les délices des tables les plus délicates

et les plus somptueuses. Il entrait dans la composition de ces mets fameux pour lesquels on réunissait les objets les plus rares, et que l'on servait à Vitellius dans un plat qui, à cause de sa grandeur, avait été appelé *le bouclier de Minerve*. Les entrailles du scare paraissaient dans ce plat avec des cervelles de faisans et de paons, des langues de phénicoptères et des laites du poisson que les anciens appelaient *murène*, et que nous nommons *murenæphis* (*Lacépède, Histoire des poissons*).

On saura gré sans doute à Fracastor d'avoir mitigé en faveur du scare, de ce poisson si rare, si estimé, si exquis, l'exclusion, trop rigoureuse d'ailleurs, qu'il fait peser sur les habitants de la mer, des fleuves et des étangs. C'était également justice à lui de comprendre dans la même exception, sinon le goujon, du moins la phycide, la dorade, la perche surtout dont la chair ne le cède à celle d'aucun des poissons de mer les plus délicats; la perche qui habite dans presque toute l'Europe, qui peuple, en si grand nombre, tant de lacs et tant de rivières, qui fait les délices des Genevois, des Russes et des Lapons, et qui, abondante à la proximité des sources des grands fleuves, est malheureusement assez rare à leur embouchure; la perche dont le consul Ausone a dit, dans son poème sur la Moselle :

Nec te delicias mensarum, perca, silebo,
Amnigenos inter pisces dignanda, marinis
Solus puniceis facilis contendere multis.
Nam neque gustus iners, solidoque in corpore partes
Segmentis coeunt, sed dissociantur aristis.

NOTE 10.

Garde-toi de verser dans ta coupe fumante.... etc.

Pucinus ager, aujourd'hui Pisino, chef-lieu de la province d'Istrie, célèbre par la qualité forte des vins qu'elle produit.

Falerne, *Falernum*, ville du Latium méridional, au pays des Volsques, fut longtemps renommée par ses vignobles qui disparurent, dit-on, du temps de Théodoric, vers l'an 500.

La Rhétie, *Rhætia*, aujourd'hui *pays des Grisons* et partie de *la Valteline, du Tyrol et de la Bavière;* elle est traversée par une chaîne des Alpes, les Alpes Rhétiques.

La Sabine, Sabina, pays des Sabins, fait partie au-

jourd'hui des Légations de Spolète, de Rieti, etc ; elle fournit un vin léger, un vin de plaine.

NOTE 11.

Plus frugal en tes goûts, plus sage en tes penchants,
Tu dois borner tes mets aux simples fruits des champs.

Ce retour aux mets de l'âge d'or, au régime végétal, à l'aliment des dieux, *mensæ deorum*, conseillé par le poète aux malades attaqués de la nouvelle contagion, peut paraître, au premier abord, d'une excessive austérité. Cependant, il est peu de maladies où un régime sévère soit d'une nécessité plus impérieuse. J'examinerai, dans une note du troisième livre, si ce n'est pas au grand détriment des malades que les Syphiliographes modernes se sont écartés des prescriptions rigoureuses établies par leurs prédécesseurs.

Fracastor se borne à désigner ici les plantes usuelles les plus convenables, laissant à la diversité des goûts le soin d'en varier les apprêts. Les unes ne sont indiquées qu'à titre de condiment ; telles les menthes, menthæ (Linnée),

les mélisses, *melissæ* (Lin.), chez les anciens melisphillon, feuilles de miel, parce que leur parfum est agréable aux abeilles, le thymbre, *thymbra*, *saturnia thymbra* (Lin.), le calament, *calamintha*, *melissa calamintha* (Lin.); les autres comme aliment réel, tels le cresson, *sysimbrium nasturtium* (Lin.), la berle, *sium latifolium* (Lin.), la buglosse, *buglossus*, *anchusa* (Lin.), la chicorée, *antybum erraticum*, *cinchorium indivia* (Lin.), la roquette *erucula*, *brassica eruca* (Lin.), l'oseille, *rumex acetosus*, *acetosus oxalis* (Lin.), les épinards, *olus spinacium*, *spinacia oleracea* (Lin.), le laitron, *sonchus*, *sonchus oleraceus*, *hyeme folia pro acetario hinc inde colliguntur* (Lin.) — Dumont Durville, de glorieuse et touchante mémoire, rapporte qu'alors qu'il commandait l'Astrolabe et se trouvant, à la Nouvelle Zélande, privé de végétaux frais, il mangea avec plaisir dans la soupe et la salade les pousses de cette plante qui y croît, transportée peut-être par les Européens. — La percepierre, *crithmum montanum* (Lin.), le houblon, *lupus*, *humulus lupulus* (Lin.), la breyone ou couleuvrée, *vitis alba*, *bryonia* (Lin.), dont non-seulement les jeunes pousses peuvent être mangées sans danger, mais dont la racine elle-même, privée de son suc acre et fortement purgatif, contient une fécule très-nourrissante qui fournirait, en

temps de disette, un aliment aussi sain qu'abondant.

Aux yeux des médecins du XVIe siècle, ces divers végétaux joignaient à leurs propriétés nutritives des qualités médicales non moins précieuses. Oh ! l'heureux temps que celui où les menthes (*mentha a mente*) fortifiaient le cerveau, le cœur et l'estomac; où le thymbre était carminatif, apéritif, hystérique; où la buglosse humectante, cordiale, purifiait le sang et excitait la joie; où le calament neutralisait les venins; où la berle arrêtait la dyssenterie et le scorbut, et brisait la pierre dans la vessie ! C'était le bon temps de la thérapeutique, le temps des merveilles ! Alors les simples avaient des vertus, alors les simples guérissaient ! Médecins et malades avaient la foi. Mais le dix-huitième siècle est venu, mais la fièvre révolutionnaire s'est allumée, et dans la commune tourmente, la pharmacopée a éprouvé le sort des rois et des dieux ; ses autels ont été renversés, son empire détruit, ses vertus effrontément niées, ses derniers adeptes bafoués, livrés aux lanières d'une critique impie, aux risées d'une foule incrédule. Il n'y a pas cinq ans encore, on pouvait dire : *Les drogues s'en sont allées.*

Aujourd'hui, un mouvement de régénération s'opère, le bon grain germe de nouveau dans le sillon médical; çà et là, on voit des plantes, naguère dédaignées ou proscrites,

pousser des rejetons timides et faibles encore, il est vrai, mais pleins d'avenir, sur des tiges qui semblaient brisées et mortes à tout jamais.

Après le règne de *l'irritation suprême* et de ses deux premiers ministres, les sangsues et l'eau de gomme, voici revenir le règne de la polypharmacie. *Sangrado* avait détrôné *Galien*; Galien à son tour détrônera Sangrado. Étranges révolutions d'une science où aucune alliance n'est réalisable, où aucun compromis entre les parties ne semble possible, où l'éclectisme n'a duré qu'un jour, où tout est proscription et usurpation!

Fidèle à son emblème, la médecine, comme le serpent qui se mord la queue, tourne invariablement dans un cercle.... Oh! quand naîtra-t-elle, l'ère de la vérité? Quand verrons-nous, pour hâter ce moment, chaque ouvrier de talent renoncer à l'habitude des démolitions? Quand verrons-nous chacun d'eux, sincèrement empressé à relever le temple médical, ajouter sa pierre à celles que ses devanciers y ont déjà apportées, et réunissant tous ces matériaux par un ciment commun, accroître alors et fortifier cet antique et noble édifice?

Ainsi, pour ce qui regarde l'histoire complète de la Syphilis, à l'œuvre des Fracastor, des Fernel, des Swieten, des Astruc, devront s'adjoindre les travaux des

Lagneau, des Baumès, des Ricord, des Cullerier, des Cazenave : médité isolément, chacun de ces auteurs est une unité puissante sans doute ; étudiés ensemble, ils doivent encore offrir de l'unité, mais une unité décuple en force et en valeur.

NOTE 12.

Puisse au moins, de mon cœur justifiant les vœux,
La couronne de chêne ombrager mes cheveux !

Une couronne tressée de branches de chêne avec leurs glands était, à Rome, la récompense du citoyen qui, à la guerre, avait sauvé la vie à un autre citoyen, en l'arrachant des mains de l'ennemi.

Le Père Rapin a dit :

Sacra meo, quercus, nunquam violabere ferro.
Decerpant de te ramos, sumantque coronas
Victores bello egregii, quos martia virtus,
Servato pro cive, caput præcingere quercu
Admonuit ; meruit tantos hæc arbor honores.

(Hortorum liber. II.)

La postérité a dépassé les vœux modestes de Fracastor; elle a décerné à ce poète-médecin deux couronnes, l'une de chêne, l'autre de laurier.

NOTE 13.

Quand le mal au printemps éclate, et dans l'automne...

La saignée et la purgation sont encore aujourd'hui conseillées par les auteurs, au début de la Syphilis; la première, chez les sujets pléthoriques, la seconde, dans le cas d'embarras des premières voies, et même, en l'absence de cette dernière complication, la purgation aura toujours cet avantage qu'elle rendra la voie plus libre à l'absorption des médicaments spécifiques. Mais c'était une erreur complète de croire que les drastiques entraînaient, mêlé aux évacuations alvines, le principe virulent de la maladie. Le précepte thérapeutique est bon, l'explication de ses effets seule est erronée. La faute en était à la théorie galénique, humorale, qui régnait à l'époque de Fracastor.

Dans la lecture des anciens médecins, il faut toujours

avoir soin de séparer la pratique d'avec la théorie. Alors, la vérité se fera jour, et percera à travers le ridicule et indigeste fatras des explications et des hypothèses. Dans l'exercice de notre art, l'or pur de la bonne médecine s'est toujours transmis de praticiens en praticiens célèbres ; mais la gangue qui le couvrait a sans cesse varié en épaisseur et en impureté : condition inévitable de l'humaine faiblesse ! Sydenham lui-même, Sydenham, le plus grand peut-être des médecins tant anciens que modernes, a payé un large tribut à cette ambition malheureuse de tout expliquer, à cette irrésistible démangeaison de savoir le pourquoi de chaque chose. Quand un précepte est bon, ne rions pas trop des motifs dont il s'enveloppe, car ceux qu'à notre tour nous avons imaginés aujourd'hui donneront peut-être prise aux railleries de nos neveux.

NOTE 14.

Je veux donc qu'avec soin d'abord ta main allie...

Au XVIe siècle, la règle était de commencer la cure de la Syphilis par l'emploi des *incisifs et des altérants*. Telle est encore la méthode des praticiens de nos jours. Seulement, ces deux mots ont été remplacés par ceux *d'émollients* et *d'antiphlogistiques*.

Les agents ne faisaient pas défaut à nos pères. Leur matière médicale était bien plus riche que la nôtre. A leurs yeux, chaque plante avait non pas une vertu, mais plusieurs vertus. Que de trésors notre scepticisme superbe a dédaignés et jetés au vent! Sans doute, tout n'était pas diamant pur ; cependant, qui pourrait dire que, dans cette trop générale proscription, nous n'ayons pas mis au rebut plus d'un spécifique réel, nous n'ayons pas éteint plus d'une royauté légitime ? Aveugles iconoclastes que nous sommes ! n'avons-nous pas fait du temple d'Épidaure si orné, si plein, si encombré même autrefois, n'avons-nous pas fait une église bien nue, bien pauvre, une sorte

de temple presbytérien ? Le dieu peut y être encore présent, mais que de saints perdus pour nos malades !

Quoiqu'il en soit, il n'y a pas cinquante ans encore, l'on regardait le thym, *thymum vulgare* (Linnée), qu'il fût de Crète ou de Pamphylie, comme pénétrant, raréfiant, céphalique, carminatif, anti-hystérique; l'ache, *apium graveolens*, *sylvestre* (Lin.), comme pectorale, vulnéraire, détersive, etc ; le fenouil, *anethum fœniculum* (Lin.), comme pouvant par ses feuilles déterger les yeux, fortifier, éclaircir la vue, exciter le lait aux nourrices, adoucir les acretés de la poitrine ; par sa racine, purifier le sang; par sa semence, chasser les vents et fortifier l'estomac.

La fumeterre, *capnos*, *fumaria officinalis* (Lin.), comme propre à combattre les maladies de la rate, le scorbut et la gratelle.

La capillaire, *adianthum capillus veneris* (Lin.), comme facilitant l'expectoration, adoucissant les acretés du sang, et dissipant les tranchées des femmes en couche; de plus, le tissu dur et lisse de sa tige ne permettant pas à l'eau de le pénétrer, cette disposition physique avait fait supposer une antipathie entre la capillaire et l'eau: *lymphis tangi renuens.*

Le céterach, la vraie scolopendre, *asplenium scolo-*

pendrium (Lin.), comme bon pour la poitrine et la rate; — Ses graines n'étant visibles qu'à l'aide du microscope, on l'accusa longtemps de stérilité. — La filicule, petite fougère, *filicula fontana*, comme pectorale, lithontriptique, splénique; la langue de cerf, *phyllitis*, scolopendre vulgaire, *asplenium scolopendrium vulgare* (Lin.), comme un peu astringente, pectorale, vulnéraire, propre aux maladies de la rate et de la poitrine.

Les antiques vertus de ces diverses plantes, quelque problématiques qu'elles soient devenues, j'ai cru devoir les rappeler sommairement, sans toutefois m'en porter garant, frappées qu'elles sont de dédain ou ensevelies dans l'oubli. Qui sait, au reste, si ce n'est pas dans nos vieilles pharmacopées que s'est retirée la vérité, et si un jour elle ne sortira pas, comme d'un puits, de ces poudreux bouquins?

Les substances suivantes préconisées un peu plus bas par notre auteur ont survécu au naufrage : la scille, bulbe du *scilla maritima* (Jussieu), la coloquinte, pulpe du *cucumis colocynthis* (Linnée), l'éllébore, soit l'*helleborus niger*, soit le *veratrum album* (Lin.), le turbith végétal, *convolvulus turpethum* (Lin.), l'encens, *thus*, gomme résine fournie par le *boswellia serrata*, la myrrhe, résine de l'*amyris kataf*, l'opoponax, *lacryma*

panacea, suc du *pastinaca opoponax*, la gomme ammoniac, suc épaissi de l'*heracleum gummiferum* (Lamarck), le colchique, *colchicum autumnale* (Lin.), le concombre sauvage, *cucumis anguineus*, *asininus*, *elaterium*.

La plupart de ces substances jouissent encore de la faveur des médecins. Nul ne se hasarderait à nier leurs vertus. Quelques-unes pourtant sont tombées en désuétude, qui le croirait ? à cause de leur énergie trop grande! On leur reproche d'agir trop, tandis qu'aux végétaux mentionnés dans une des notes précédentes, on fait un crime d'agir trop peu. On abandonne les premières, on repousse les derniers. Double proscription ! double injustice !

NOTE 15.

Cela fait, si ton cœur se glace en ta poitrine. . . .

Nil sub sole novi. La prétention de combattre la Syphilis sans employer le mercure, mais par le traitement végétal, n'est pas, comme on pourrait le croire, chose nouvelle. On voit, par ce passage du poème, que chez les malades

pusillanimes ou d'une constitution frêle, la hardiesse des médecins, à l'époque de Fracastor, n'allait pas jusqu'à recourir au suprême, mais violent spécifique, avec d'autant plus de raison qu'on avait alors à le manier moins de prudence et d'habileté qu'aujourd'hui. On s'adressait donc aux résineux : à l'encens, à la myrrhe, à l'aspalat, *aspalathus*, bois dessicatif, un peu astringent, sudorifique, au souchet, *cyperus longus*, *cyperus rotundus* (Lin.), stomachique, diurétique, emménagogue, antivénéneux ; à la résine du cèdre, *cedrus*, digestive, détersive, etc, aux noix de cyprès, *cupressus semper virens* (Lin.), astringentes, fébrifuges ; à l'écorce du macer, au bois d'aloes, *lignum aloes*, céphalique ; à l'écorce de cannelle, *cortex ligni cinnamomi* (Lin.) ; à celle du cassia, cannelle du Malabar, *laurus cassia* (Lin.), douées des mêmes vertus que le bois précédent; aux fruits du cardamome, *ammomum cardamomum* (Lin.), incisifs, digestifs, stomachiques, corroborants ; au scordium, *teucrium scordium* (Lin.), inusité de nos jours, lui qui naguère était détersif, vulnéraire, sudorifique, antivénéneux, lui qui atténuait les douleurs de la goutte et préservait de la pourriture, lui qui joignait à tous ces mérites celui non moins grand d'inspirer de très-beaux vers à Fracastor, et de lui fournir la composition d'un électuaire appelé *diascordium*, du nom de la plante.

Le citronnier, *citrus*, n'était pas moins digne du tribut poétique que lui paie le cygne de Vérone; s'il est vrai que ses feuilles soient cordiales, fortifiantes; l'écorce de ses fruits propre à corroborer le cœur, l'estomac et le cerveau, à résister au venin; leur suc rafraîchissant, pectoral, bon pour calmer les ardeurs du sang, pour précipiter la bile; ses semences cordiales, anti-putrides, carminatives.

Cirillo, dans un excellent ouvrage sur les maladies Syphilitiques, loue beaucoup l'action des citrons, spécialement contre l'état scorbutique de ces affections, alors qu'elles sont invétérées, qu'elles n'ont pas été convenablement traitées : *J'ai été témoin, dit-il, de mille cures opérées par les limons, les oranges, etc. Il vaut mieux conseiller aux malades l'abus des limons, que de leur en limiter le nombre, si on veut les guérir promptement. Cette méthode née du hasard* (Cirillo n'avait donc pas lu Fracastor!) *doit être rigoureusement suivie. S'il est vrai qu'il faille au moins deux mois à ce médicament pour déployer tous ses avantages, il n'en faut pas moins se hâter d'en faire l'épreuve.* (Cirillo, traité complet des maladies Syphilitiques. Traduction d'Auber, pag. 231.).

On administrait aussi les eaux distillées de quelques plantes citées par Fracastor, dans sa charmante descrip-

tions de l'alambic : celles du lierre, *hedera*, sans doute le lierre terrestre, *hedera terrestris*, apéritif, détersif, vulnéraire, lithontriptique, anti-scorbutique ; du dictame de Crète, *dictamus creticus*, espèce d'origan doué de propriétés apéritives, cordiales, désobstruantes, diaphorétiques ; de nerprum, *rhamnus catharticus* (Lin.), aux baies fortement purgatives ; de l'aunée, *inula campana* ; atténuante, sudorifique, utile contre l'asthme, contre les ulcères du poumon, le venin, et même contre la morsure des serpents ! de l'iris, *iris illyrica vel florentina*, iris de Florence, riche des mêmes vertus.

Mais, disons-le vite, cette armée d'héroïques vertus, cet ensemble d'admirables propriétés, venaient échouer contre l'étrange opiniâtreté de la nouvelle contagion. A une maladie spécifique il fallait un remède spécifique. Le mercure entra dans la lice : alors seulement, le remède fut trouvé ; alors seulement, rencontrant un agent plus puissant qu'elle, la Syphilis cessa de compter autant de morts que de blessés.

NOTE 16.

Dans les convulsions si le malade en pleurs, etc.

Le mastic, *resina mastiche*, est une substance fournie par le *pistacia lentiscus* (Lin.), douée de propriétés astringentes, anodines, fortifiantes. Les femmes grecques mâchent continuellement cette substance pour se fortifier les gencives et se parfumer l'haleine.

L'œsipe est un mucilage graisseux et en consistance d'onguent, que l'on tire de la laine grasse qui naît à la gorge et entre les cuisses des moutons. On s'en servait à l'extérieur pour ramollir, résoudre, pour apaiser les douleurs, pour fortifier.

Le narcisse, *narcissus* (Lin.), employé comme adoucissant à l'extérieur; ses bulbes ont une action émétique. De nos jours, le docteur Dufresnoy, de Valenciennes, et M. Loiseleur Deslongchamps ont découvert dans ses feuilles une propriété sédative et anti-spasmodique, d'accord en cela avec Pline et Dioscoride qui en avaient déclaré les fleurs narcotiques et stupéfiantes.

Le safran, *crocus sativus* (Lin.), possède des vertus analogues.

NOTE 17.

Du nitre et du verdet que la dent corrosive. . .

Le nitre, salpêtre, nitrate de potasse, *nitras potassæ*, *nitrum*, a une action stimulante et légèrement détersive.

Quant au verdet, vert de gris, acétate de cuivre impur, *ærugo viridis*, il est encore employé de nos jours pour réprimer les chairs fongueuses, pour détruire les excroissances Syphilitiques, pour cautériser certains ulcères atoniques et carcinomateux.

Fracastor conseille l'emploi des caustiques contre les érosions de la gorge, les ulcères rebelles, les tumeurs calleuses, à titre de modificateurs seulement.

La cautérisation était destinée à jouer un plus grand rôle dans la thérapeutique de la Syphilis.

Si l'épreuve du temps et le contrôle répété de l'expérience donnent gain de cause à une doctrine encore controversée, on pourrait presque toujours arrêter la Syphilis à son début, couper le mal dans sa racine, étouffer l'hydre dans son nid. Il suffira pour cela de cautériser en

entier, profondément, l'ulcère local, l'ulcère primitif, toutes les fois que son apparition ne sera pas séparée de plus de cinq jours de l'instant où le germe virulent a été reçu. Cette cautérisation doit toujours dépasser en étendue, comme en profondeur, les limites de l'ulcère. A défaut de caustiques, on peut, à l'aide de ciseaux, enlever tout le point ulcéré et quelque peu de tissu sain.

La plaie virulente, spécifique serait, par cette opération, changée en une plaie bénigne, simple, telle que celles qui résultent d'une brûlure ou d'une coupure. La cicatrisation ne se ferait pas attendre, et le corps entier échapperait aux chances de l'infection générale.

Dans l'opinion des partisans de cette doctrine, la Syphilis, à son début, est toute locale. L'ulcération primitive constitue encore toute la maladie : *sublata causa, tollitur effectus.*

C'est une étincelle qui peut produire un incendie général. Mettez hardiment les pieds dessus, éteignez-la, vous ne verrez se produire plus tard ni flamme, ni fumée.

Malheureusement cette doctrine compte peut-être plus d'adversaires que de partisans. Beaucoup de médecins rejettent la cautérisation comme inutile et presque toujours dangereuse. Ils ne voient dans l'ulcère local que le symptôme d'une maladie générale. Dans leur esprit, le

virus de la Syphilis, de même que celui de la vaccine, aurait une période d'incubation, variable en durée, pendant laquelle toute l'organisation serait impressionnée, et quand la pustule syphilitique apparaît au lieu d'élection, comme la pustule vaccinale apparaît au point piqué par la lancette, elle serait le signe manifeste de la maladie, son symptôme caractéristique, mais elle ne constituerait pas la maladie tout entière. Leurs preuves sont le bubon d'emblée, l'apparition souvent tardive de l'ulcère, certains cas de symptômes secondaires, sans symptôme primitif préalable.

De part et d'autre, on cite des faits, on récrimine sur leur valeur et leur authenticité. Le procès n'est pas encore jugé.

Un des plus habiles champions de la doctrine de *la cautérisation* ou de *l'extirpation* est, sans contredit, M. Ricord. Si l'on ne peut pas dire qu'il ait triomphé, on ne peut pas dire non plus qu'il ait été vaincu. Il continue à combattre, armé qu'il est d'un grand talent et d'une intime conviction.

NOTE 18.

Plusieurs pour obtenir des effets plus puissants...

Le minium, *plumbi oxidum rubrum*, oxide rouge, deutoxide de plomb, est employé à l'extérieur comme dessicatif et maturatif.

Le cinabre, vermillon, *sulfuretum hydrargyri rubrum*, sulfure rouge de mercure.

Le storax ou styrax solide, *balsamum storax*, *styrax calamite*, baume provenant du *styrax officinale* (Lin.), est doué de propriétés stimulantes.

L'antimoine, *stimmi*, *antimonium*, est diaphorétique, etc.

Ce passage fournit une nouvelle preuve du génie éminemment médical de Fracastor. En praticien prudent et consommé, il proscrit du traitement de la Syphilis les fumigations de cinabre, de minium, etc. en tant qu'on les emploierait comme méthode générale: la postérité a confirmé cet arrêt. Ni les efforts du docteur Werneck en Allemagne, ni ceux du docteur Desruelles en France,

ne sont parvenus à tirer du discrédit où elle est justement tombée, cette fumigation métallique. Quelques succès réels, mais isolés, ne pouvaient prévaloir contre les dangers qui l'accompagnaient, contre les accidents formidables, souvent mortels qu'elle déterminait, à l'époque surtout où on plaçait le malade sous l'*archet*, sorte de pavillon dressé dans un cabinet soigneusement clos et très-échauffé, destiné à servir d'étuve.

Cependant, après avoir interdit ces fumigations comme méthode générale, Fracastor, toujours guidé par un tact juste et pratique, les recommande comme moyen auxiliaire fort utile, si on se borne à les employer localement contre quelque symptôme isolé :

. . . . . *Certis fortasse erit utile membris,*
Quæ papulæ informes, chironiaque ulcera pascunt.

Cette seconde partie de son jugement a également reçu force de loi, et, de nos jours, les vapeurs mercurielles sont fréquemment dirigées contre certaines plaques dartreuses Syphilitiques, contre des fissures, des excroissances du *podex*, contre quelques parties en proie à des douleurs ostéocopes rebelles, contre l'orchite Syphilitique, etc. et elles aident puissamment à en triompher. Ainsi, comme aux temps primitifs, le poète a été législateur.

NOTE 19.

Aux yeux du plus grand nombre enfin le vif-argent.

Le mercure, *mercurius*, *hydrargyrum*, *argentum vivum a. liquidum*, *a. fusum*, *a. mobile*, *aqua argentea*, *a. metallorum*, *a. sicca*, *protheus*, *chamæleon minerale*, *servus fugitivus*, *illusor chymicorum*, *impostor chymicorum*, *azoph*, *zaibar*, *zabach* (Gmelin.), connu des anciens sous le nom d'argent fondu, αργυρον χυτον (Aristote), d'argent vif (Pline), était proscrit par eux comme un poison mortel.

C'est aux Arabes qu'est due son introduction dans la matière médicale. Rhazès, Avicenne, Mésué, etc. l'employaient contre les poux, la gale, l'impétigo et autres éruptions cutanées. *L'unguentum saracenicum* fut longtemps en grand renom. Le mercure y entrait pour un neuvième.

La forme pustuleuse que la Syphilis revêtit à son origine devait conduire à la combattre par un remède déjà éprouvé contre les maladies de la peau, le mercure, et

y inviter des médecins nourris des auteurs de l'antiquité et accoutumés à suivre les lois tracées par ces illustres maîtres. Celse avait dit dans sa préface : « *Quod si jam incidat mali genus aliquod ignotum, non ideo tamen fore medico de rebus cogitandum obscuris; sed eum protinus visurum, cui morbo id proximum sit, tentaturumque remedia similia illis, quæ vicino malo sæpe sucurrerint, et per ejus similitudinem opem reperturum.* »

L'analogie signala le mercure. Le succès justifia les essais que l'on hasarda. Son emploi contre la contagion nouvelle remonte aux premiers temps de l'apparition de celle-ci : on en trouve la preuve dans Widemann, Gilini, Torella (1497), Benevinio, Hock (1502), Catanée (1505), Angelo Bolognini (1506).

Fracastor dans son traité en prose des maladies contagieuses rapporte l'anecdote suivante : *Tonsor quidam, amicus noster, libellum habebat experimentorum quorumdam antiquum satis, inter quæ unum inter alia scriptum erat, cui titulus erat :* AD SCABIEM CRASSAM, QUÆ CUM DOLORIBUS JUNCTURARUM ACCIDIT.

Is ergo, quum primum recentissimus esset morbus, memor medicaminis consuluit medicos quosdam, num uti eo medicamento deberet in nova illa contagione, quam per scabiem crassam significari existimabat : medici autem

inspecto medicamine acriter prohibuere, quod ex argento vivo constaret et sulphure. Felix nisi medicos illos consuluisset, incredibili quæstu dives futurus. Patuit autem, nec ausus est experiri medicamen, quod demum expertus, atque optimum agnoscens valde indoluit, quod sero usus eo fuisset, quæstu jam per alios sibi abrepto.

Parmi ceux qui enlevèrent une si belle occasion de fortune au trop pusillanime ami de notre auteur, le plus célèbre est Béranger de Carpi : il recueillit, de son vivant, tout le profit, et après sa mort, tout l'honneur de la découverte. Il légua au duc de Ferrare, par son testament, 40,000 écus, outre l'argent non monnoyé.

On employa d'abord le mercure avec une circonspection louable et à très-petites doses. Il n'entrait que pour un quarantième dans l'onguent proposé par Torella, pour un quinzième dans ceux de Gilini et d'Aquilanus, pour un huitième dans celui de Wendelin Hock. Il agissait lentement, il agissait trop peu, souvent il échouait. Il eût fallu chercher la proportion convenable, graduellement, par tâtonnements successifs. Cette sage lenteur ne pouvait plaire aux empiriques fort nombreux alors : ils voulurent étouffer la maladie sans réserve, ni gradation, de haute lutte enfin, et en forçant les doses. Qu'arriva-t-il ? c'est que le remède, trop souvent, n'emporta la maladie qu'en

emportant le malade; ceux qui ne périssaient pas laissaient tout au moins dans les mains de ces empiriques la meilleure part d'eux-mêmes et de leur fortune : leur or, leurs cheveux et leurs dents.

Il faut voir, dans Ulrich de Hutten, le tableau des épouvantables ravages de cette méthode de traiter la Syphilis par le mercure administré en frictions, ou en fumigations *à toute vapeur*. Les désastres qu'occasionnait le traitement égalaient, s'ils ne les surpassaient, ceux de la maladie. La plupart des malades préférèrent mourir de la Syphilis que courir les chances du remède.

Dès lors, le mercure compta autant d'implacables détracteurs que d'enthousiastes partisans. La lutte entre les uns et les autres devint acharnée, incessante. Les plus grands médecins y prirent part; elle a continué sans relâche et n'est point encore terminée.

Fernel, en 1540, reprochait au vif-argent de ne guérir qu'un malade sur cent, ou du moins de laisser les autres exposés à des récidives certaines. Mais était-ce bien la faute du médicament? Le mercure avait été donné à l'homme pour qu'il trouvât dans cet agent un moyen de sauver son existence menacée. Seules, des mains malhabiles en faisaient un instrument de destruction. Il n'exista longtemps, dans la pratique, aucun moyen d'en

apprécier l'action, d'en modérer ou d'en activer les effets, soit qu'on l'administrât à l'extérieur : 1° en onguent ou liniment (mercure métallique éteint dans des graisses, des huiles et des poudres aromatiques), dont on frottait tout le corps à l'exception du ventre, de la poitrine et de la tête ; 2° en emplâtre ou cérat, onguent plus liquide dans lequel la cire remplaçait une partie des graisses. On s'en servait en frictions comme ci-dessus. Quelques médecins l'employaient en *ceinture* sur les reins, en *bracelets*, autour des poignets, des coudes et des genoux, et en *semelles*, sous la plante des pieds ; 3° en lavage (sublimé corrosif dissous dans des eaux distillées) ; 4° en parfums ou fumigations (mercure éteint dans la salive ou la térébenthine, mêlé à des huiles grasses et jeté sur des charbons ardents).

Soit que l'on se hasardât à le donner à l'intérieur sous forme de précipité rouge, *præcipite per se*, oxide rouge, deutoxide de mercure (Pierre André Matthiole fut le premier qui osa le donner à l'intérieur, en 1533.); soit encore sous forme de mercure cru, base des fameuses pilules mercurielles de Barberousse, dont François Ier se servit un des premiers en France (1540); de mercure doux, *aquila alba*, calomélas, protochlorure de mercure ; d'æthiops minéral, sulfure noir de mercure; de précipité

blanc, nitrate de mercure, etc, etc; toujours une salivation abondante, fétide, opiniâtre, devenait la compagne funeste de la médication hydrargyrique. Les cris de douleur et de dégoût poussés par les malheureux patients, étaient impuissants à étouffer la voix des préjugés et de l'erreur.

Loin de mettre leurs soins à réprimer la salivation, médecins, chirurgiens et barbiers y poussaient à qui mieux mieux. Elle était à leurs yeux la condition de la guérison, le prix du salut, la seule voie d'élimination du virus. Plus la bave salivaire affluait, plus parfaite était l'expulsion des germes contagieux.

Ce ne fut qu'en 1718, deux cent vingt-quatre ans après l'apparition de la Syphilis, que Chicoyneau, chancelier de l'Université de Montpellier, s'efforça de démontrer l'inutilité de la salivation, et de lui substituer, dans la cure complète de la maladie, la méthode dite par *extinction*. Cette salutaire réforme ne triompha à Paris que longtemps après, et il ne s'est pas écoulé encore soixante ans depuis qu'elle est devenue la règle commune.

Il s'en faut cependant beaucoup que le mercure, dépouillé de sa violence primitive et devenu plus doux, plus bienfaisant sous des mains habiles à le modérer, ait ramené à son empire l'universalité des médecins. Grâce

aux attaques véhémentes de la doctrine physiologique, aux déclamations passionnées mais consciencieuses de Broussais et de son école, peut-être aussi aux diatribes effrontées et intéressées de nos charlatans à affiches, son nom est encore un objet de terreur pour la foule.

On a été jusqu'à mettre en doute la spécificité de l'ulcère Syphilitique, jusqu'à nier l'existence de son virus, jusqu'à le réduire à un mode particulier d'irritation. On a rejeté tous les symptômes secondaires de la maladie sur le compte du remède. Le mercure a joué le rôle de l'âne dans la fable des animaux malades de la peste. Peu s'en est fallu qu'il ne devînt lui-même les trois quarts de la Syphilis.

Récemment encore, un médecin de Munich, fort savant mais quelque peu partial et prévenu, G. Ludwig Dieterich, a donné une histoire complète de la *maladie mercurielle* et de ses diverses formes considérées sous les rapports historique, pathologique, diagnostique et thérapeutique (Leipsick, 1837.).

Dans cette œuvre, d'ailleurs remarquable, trop souvent les effets de la Syphilis se mêlent à ceux du vif-argent; les symptômes du mal se confondent avec ceux du remède; on dirait que l'un et l'autre, créés pour se combattre, ont bien voulu, réconciliés par l'auteur, mettre leurs désordres en commun, vivre en famille aux dépens de l'humaine espèce.

Mais qu'une critique impartiale fasse cesser cette communauté adultère, qu'elle porte le jour de la vérité dans cette confusion ténébreuse, qu'elle passe au crible l'ivraie Syphilitique et la dégage du bon grain hydrargyrique; à coup sûr, la plus grande partie des maux décrits par le docteur Dieterich reviendra à la Syphilis, et une très-faible restera au mercure.

L'[illegible]ation que l'o[illegible] de cet agent héroïque à une f[illegible]s s[illegible]té, mais non pas sans gravité, et les [illegible] que l'on a dus à son action cur[illegible] à dissiper d'injustes crain[illegible]t à [illegible].

« Sa[illegible]re) se trouve sanctionnée « par trois ce[illegible]nces faites et mille fois ré« pétées dans toutes les régions du globe, tandis qu'il « n'est aucun des nombreux remèdes proposés pour le « remplacer, qui ait pu soutenir la comparaison pendant « un temps égal à la douzième partie de cette longue pé« riode. » (Lagneau.)

Ainsi donc, et pour me servir du langage astrologique du XVe siècle, toutes les fois que l'astre sinistre de la Syphilis entrera en conjonction avec l'étoile trompeuse de Vénus, appelons à notre aide, pour conjurer leur influence délétère, la bienfaisante planète de Mercure.

NOTE 20.

Soit que sensible au froid, à la chaleur sensible...

Fracastor se demande quelle est la manière d'agir du mercure dans la guérison de la Syphilis. Dépend-elle de sa pesanteur spécifique et de sa mobilité qui le rendent propre à diviser et à résoudre les humeurs? Les Mécaniciens professèrent cette opinion applicable tout au plus au mercure cru et au calomel. Dépend-elle d'une vertu putréfiante, dissolvante, évacuante, qui détruit la plasticité du sang, qui le *fluidifie ?* les Humoristes ont présenté cette dernière explication, et des auteurs récents l'ont remise en honneur. — Mais les alcalins détruisent aussi la plasticité du sang, le fluidifient, et je ne sache pas qu'ils aient jamais triomphé de la Syphilis. — Dépend-elle de cette sensibilité à la chaleur et au froid qui permet au mercure d'absorber le feu de la maladie répandu dans nos organes ? Des chimistes ont fait jouer à l'oxigène, qu'ils disaient se trouver dans les sels mercuriels, le principal rôle dans la destruction du virus Syphiliti-

que. —Mais (les progrès de la chimie l'ont démontré plus tard), le sublimé, muriate suroxigéné de mercure des anciens, *deutochlorure de mercure*, ne contient pas le moindre atome d'oxigène. — Astruc attribuait l'action mercurielle à certaine propriété dont elle était pourvue de neutraliser le virus supposé acide ; les Vitalistes, à l'excitation générale que le mercure détermine, et en particulier à la stimulation des vaisseaux absorbants démontrée par l'amaigrissement et la résorption qu'il produit ; les partisans de la doctrine physiologique, à la révulsion causée par son action éminemment irritante sur le canal intestinal ; les Rasoriens, à la vertu contro-stimulante, antiphlogistique qu'ils lui ont reconnue, surtout quand il est administré à hautes doses ; la plupart enfin, à *une spécificité indéterminée*, *inexplicable*.

Sive aliam vim fata illi, et natura dedere.

(FRACASTOR.)

NOTE 21.

Dieux, objets de mon culte, et toi dont la main sûre...

Allusion aux propriétés des eaux minérales sulfureuses. Callirhoë, dans la fiction du poète, présidait à un de ces thermes. On verra, plus bas, que la nymphe Lipare conduisait dans la fontaine de Callirhoë les vapeurs sulfureuses échappées des fourneaux des nymphe. de la terre.

Illa ego, quæ venas per montis hiantes,
Callirhoe haud ignota tuæ, fumantia mitto
Sulphura.

NOTE 22.

Et dis : grande déesse, Ops, mon dernier recours...

Ops, la grande déesse italique des temps primitifs, passait pour femme de Saturne, et a été, en conséquence, identifiée avec Rhée, Cybèle et la Terre. Son nom veut dire *terre* en vieille langue italique, et est le même que *opes* (richesses), comme si cette divinité était la richesse par excellence. (Bouillet.)

NOTE 23.

Et les tiges du thye et celles du cyprès. . .

Il y a cinq espèces de thye (thya, thye), une dans l'Amérique septentrionale, une en Afrique, et les autres en Asie, dans la Chine et dans le Japon. Leur feuillage est toujours vert. Des missionnaires français apportèrent de

la Chine le *thuya orientalis*. Le thuya du Canada, *thuya occidentalis*, fut introduit en France, sous François Ier. Desfontaines a apporté de Barbarie en Europe le thuya articulé, *thuya articulata*. C'est celui-ci qui produit la résine connue sous le nom de sandaraque.

Fracastor était loin de prévoir, en mentionnant cet arbuste dans son poème, que trois cents ans plus tard, Hahnemann préconiserait le suc du thuya occidentalis comme médicament spécifique contre des produits végétatifs de la Syphilis, qu'il fait dépendre d'un virus distinct du virus Syphilitique et auxquels il donne le nom de *sycose*.

NOTE 24.

Les plus riches métaux, l'airain, l'argent et l'or...

Le hasard réunit dans ce passage trois métaux, deux desquels ont été aussi employés à la guérison de la Syphilis, l'or, par Chrestien, de Montpellier, l'argent par M. le professeur Serre, de Montpellier.

En 1840, M. le docteur Ferd. Hoefer a vanté contre la

Syphilis (Gazette médicale, 25 Novembre 1840.) un autre métal, le platine, placé tout près des précédents dans la classification des métaux. Le fer aussi a été employé par plusieurs médecins et entre autres par M. Ricord contre la chlorose Syphilitique.

NOTE 25.

Où la tutie humide illuminant la voûte...

La tutie, *tuthia*, *spodium Græcorum*, spode en grappes, est une suie metallique qui s'attache à des rouleaux de de terre qu'on a suspendus exprès au haut des fourneaux des fondeurs en bronze, pour y recevoir la vapeur du métal. — L'onguent de tutie, employé encore aujourd'hui, se prépare au moyen de l'oxide de zinc, *tutie préparée*.

NOTE 26.

On y joignit plus tard et la térébenthine....

La térébenthine, *terebenthina*, suc résineux qui découle de plusieurs arbres de la famille des conifères; la résine du melèze, *laryx europæa, pinus larix* (Lin.); le galbanum, gomme résine tirée du *bubon galbanum* (Lin.), plante d'Afrique; le suc du lentisque, *lentiscus*; l'assa-*fœtida*, suc gommo-résineux du lasser, *ferula assa-fœtida*, plante vivace qui croît en Perse; ces diverses substances sont douées de propriétés stimulantes, résolutives et antispasmodiques.

Les préparations de soufre renferment toutes des vertus médicinales puissantes. L'huile de soufre, *oleum sulphuratum*, est formée d'une partie de soufre et de quatre parties d'huile d'olive, de lin ou de noix.

NOTE 27.

Enfin, que sous le poids d'épaisses couvertures
La sueur sur ton front coule en gouttes impures.

Au temps de Fracastor, on mettait une grande importance à provoquer chez les Syphilitiques de longues et copieuses sueurs qu'on excitait chez les malades riches, en les tenant emprisonnés sous de nombreuses et épaisses couvertures, dans un lieu soigneusement clos et chauffé.

Pour *la plèbe*, on imagina une méthode plus économique et plus expéditive. On plaçait les malades pauvres dans des fours. C'était une manière directe d'opérer la coction des humeurs; celle du malade s'ensuivit quelquefois; mais ce fut chose rare et portant sur *gens de peu, in anima vili.* Disons, pour être vrai, que sauf quelques roussis et un fort petit nombre de rôtis, la plèbe, par ou nonobstant cet étrange moyen, guérit en général assez bien. Le feu ne purifie-t-il pas tout? Pauvre humanité! *Quidquid delirant medici, plectuntur Achivi.*

NOTE 28.

Dans ta bouche pourtant, alors tu verras naître...

Il s'en faut de beaucoup que les choses se passent d'ordinaire avec cette bénignité ; il est juste qu'après avoir soutenu les bons effets du mercure je signale ses inconvénients. Fracastor lui-même les relève très-bien en quelques mots, dans son traité en prose *de morbis contagiosis*.

« *Verum non sine suis incommodis et malis, quorum primum est fœtiditas unguenti illius, mox gravius est quod os et palatum exulcerantur, ac sordities tanta per os concitatur per dies quindecim, et amplius, ut nihil fœdius, nihil intolerabilius videatur. Cibus nullus mandi potest, etiam vix sorberi datur, dentes luxantur, somnus adimitur, et breviter per id tempus nihil gravius sentiri potest : multi præterea, sublato morbo, tremuli remansere, multis revixit labes.* »

Loin d'être une condition favorable à la cure de la Syphilis, la salivation y est un obstacle : *multis revixit labes*. Assurément les accidents énumérés par l'auteur sont déjà fort graves ; ils peuvent être plus formidables encore.

les gencives réduites en putrilage, les dents ébranlées au point de tomber, une portion du bord alvéolaire pouvant se nécroser, les joues se gangréner. Ces salivations orageuses se manifestent quelquefois après l'administration d'une très-faible quantité de mercure. Aussi, la loi (selon moi très-impérieuse) est de ne commencer que par des doses fort minimes cet énergique remède, et d'en interrompre l'usage, au moindre signe d'irritation des gencives et de la membrane muqueuse de la bouche.

A mon avis, il n'existe pas, dans la pratique de notre art, d'accident qui occasionne au malade des douleurs plus vives et au médecin une contrariété plus pénible.

Sydenham le sentait bien lorsqu'il écrivait : « *Sane si dolor et oris exulceratio arte aliqua protelari potuerit, haud multo esset molestior morbi hujus curatio, quam et aliorum aliquot longe minus famigeratorum.* » C'est lui qui a appliqué à la salivation ces vers d'un poète moderne :

Graviora morbis patimur remedia ;
Nec vita tanti est, vivere ut possis, mori.

Sydenham mesurait donc toute l'étendue des dangers attachés à la méthode de traitement seule usitée de son temps ; ils manœuvrait avec beaucoup d'habileté pour les

amoindrir. Mais, imbu de théories humorales et mal dégagé des préjugés régnants, il croyait que les Syphilitiques devaient, pour arriver à une bonne guérison, passer à travers les écueils de la salivation. Heureusement, dans ce champ semé d'épines, la médecine a fait un pas, et je regarde comme un de ses plus grands progrès, d'en avoir arraché le *ptyalisme hydrargyrique* comme une plante dangereuse.

NOTE 29.

Fais bouillir le troène et la grenade en fleurs.

Les feuilles et la fleur du troène, *ligustrum*, sont détersives, astringentes, incisives, dessicatives; elles résistent à la pourriture (Lémery).

Le grenadier, *cytinus*, *punica granatum* (Lin.), fournit à la matière médicale, ses fleurs (balaustes), l'écorce de ses fruits (*malicorium*), et celle de sa racine, toutes parties douées de propriétés astringentes fort énergiques.

NOTE 30.

Dans l'onde où la verveine au romarin s'allie...

La verveine, *verbena officinalis* (Lin.), l'origan, marjolaine, *amaracus*, *origanum majorana* (Lin.), le romarin, *rosmarinus officinalis* (Lin.), le stæchas, *lavandula stæchas* (Lin.), l'orvale, toute-bonne, *sclarea*, *hormium* des auteurs, appelée par Fracastor ici *heraclæa*, *et syderitis heraclæa*, dans son traité en prose.

Ces plantes, riches d'ailleurs de propriétés médicinales, ne sont conseillées dans ce passage qu'en raison des parfums suaves et pénétrants qui s'exhalent de leurs fleurs et de leurs tiges.

J'ai cru devoir, dans les notes de ce deuxième livre, relatives aux plantes qui y sont citées, rappeler les vertus qu'à tort ou à raison les anciens auteurs leur attribuent, vertus tellement ignorées de la génération présente que sans une annotation assez longue et peut-être quelque peu fastidieuse, il eut été impossible de comprendre les vues qui guidaient Fracastor dans la théra-

peutique de la Syphilis. J'ai donc, dans le but de mieux faire connaître l'esprit de son livre, exhumé les richesses médicales de nos vieilles pharmacopées, quelque surannées et quelque abandonnées qu'elles soient, estimant que la vétusté du cadre ferait mieux ressortir la physionomie d'un médecin du XVIe siècle.

FIN DES NOTES DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

SYPHILIDIS

LIBER TERTIUS.

—

Sed jam me nemora alterius felicia mundi,
Externique vocant saltus : longe assonat æquor
Herculeas ultra metas, et littora longe
Applaudunt semota. Mihi nunc magna deorum
Munera, et ignoto devecta ex orbe canenda,
Sancta arbos, quæ sola modum, requiemque dolori,
Et finem dedit ærumnis. Age diva, beatum,
Uranie, venerare nemus, crinesque revinctam

LA SYPHILIS.

LIVRE TROISIÈME.

—

Enfin le nouveau monde appelle mon essor
Vers des forêts où brille un magique trésor,
Vers les plages où loin des Colonnes d'Hercule
La mer d'un pôle à l'autre en mugissant circule;
Il m'invite à chanter un arbre précieux [1]
Dont le bois vénéré qu'ignoraient nos ayeux,
Apporté jusqu'à nous de ces lointains rivages,
Du plus cruel des maux arrête les ravages.

Fronde nova, juvet in medica procedere palla
Per Latium, et sanctos populis ostendere ramos:
Et juvet haud unquam nostrorum ætate parentum
Visa prius, nullive unquam memorata referre.

Unde aliquis forsan novitatis imagine mira
Captus, et heroas, et grandia dicere facta
Assuetus, canat auspiciis majoribus ausas
Oceani intacti tentare pericula puppes.
Nec non et terras varias, et flumina, et urbes,
Et varias memoret gentes, et monstra reperta;
Dimensasque plagas, altoque orientia cœlo
Sidera, et insignem stellis majoribus arcton.
Nec taceat nova bella, omnemque illata per orbem
Signa novum, et positas leges, et nomina nostra.
Et canat (auditum quod vix venientia credant
Secula) quodcunque oceani complectitur æquor
Ingens, omne una obitum mensumque carina.
Felix cui tantum dederit deus! At mihi vires
Arboris unius satis est, usumque referre:
Et quo inventa modo fuerit, nostrasque sub auras

De son feuillage vert couronnant tes cheveux,
Viens, divine URANIE, et secondant mes vœux,
Viens, daigne revêtir le manteau d'Épidaure;
Montre-nous l'arbre saint qu'un autre peuple adore,
Rassure notre Europe, et dis-lui quels travaux
Pour elle ont enfanté des prodiges nouveaux.

Puisse quelque poète, ému par ces merveilles,
D'un génie homérique y consacrer les veilles,
Et chanter sur le luth aux héros réservé,
Les intrépides nefs dont l'audace a bravé
D'une mer vierge encor l'écueil et la tempête,
Et plié l'océan au joug de la conquête!
Qu'il dise ces climats naguère découverts,
Leurs fleuves, leurs cités et leurs peuples divers,
Et ce ciel du tropique où le feu des étoiles
Ruisselle et de la nuit illumine les voiles;
Qu'il peigne la victoire, après de longs exploits,
Imposant à ces lieux notre nom et nos lois;
Qu'il retrace surtout, dans l'orageuse plaine
Où l'océan creusa son immense domaine,
Un navire guidé par quelques matelots[2]
Côtoyant tous les bords, sillonnant tous les flots.

A lvena per tantum pelagi pervenerit æquor.

Oceano in magno, ardenti sub sidere cancri,
Sol ubi se nobis media jam nocte recondit,
Hac ignota tenus, tractu jacet insula longo:
Hispanæm gens inventrix cognomine dixit:
Auri terra ferax, sed longe ditior una
Arbore: voce vocant patrii sermonis hyacum.
Ipsa teres, ingensque ingentem vertice ab alto
Diffundit semper viridem, semperque comantem
Arbuteis sylvam foliis: nux parva, sed acris
Dependet ramis, et plurima frondibus hæret.
Materia indomita est, duro et pene æmula ferro
Robora, quæ resinam sudant incensa tenacem.
Dissectæ color haud simplex: in cortice lauri
Exteriore viret levor, pars altera pallet
Buxea: at interior nigro suffusa colore est,
Inglandemque, ebenumque inter, quod si inde rubere
Jam poterat variis æquare coloribus irim.

Les dieux applaudiront à son œuvre sublime.
Ma muse cependant qu'un moindre souffle anime,
Plus humble dans ses vers, dira l'heureux présent
Qu'offre à notre ancien monde un arbre bienfaisant.

Dans la mer où Phébus en nous quittant se plonge,
Sous la zone brûlante où le cancer s'allonge,
Une île au loin s'étend que l'Espagnol vainqueur[3]
Découvrit et marqua d'un nom cher à son cœur.
L'or y scintille en vain ; l'arbre qui la décore,
L'arbre qu'elle nourrit l'enrichit plus encore.
Le gaïac (c'est le nom qu'il porte en ces climats)
Y balance, à l'abri de nos rudes frimats,
Ainsi qu'une forêt chenue et toujours verte,
Le feuillage éternel dont sa tête est couverte.
Grêle et d'une saveur âpre, acide, son fruit
Par une fleur féconde en grand nombre est produit ;
Sa tige, par morceaux sur la flamme exposée
Exhale sa résine en gluante rosée ;
Aussi dur que le fer, non moins que lui pesant,
Son bois a du laurier l'aspect vert et luisant ;
Au delà de l'écorce une couche s'étale
Qui réflète du buis la teinte jaune et pâle;

Hanc gens illa colit, studioque educere multo
Nititur : hac late colles campique patentes,
Hac omnis vestitur ager : nec sanctius illis
Est quicquam, aut potiore usu : quippe omnis in illa
Spes jacet hanc contra pestem, quæ cœlitus illic
Perpetua est. Validos abjecto cortice ramos
Multa vi tundunt, aut in segmenta minuta
Elimant, puroque scobes in fonte reponunt,
Dum bibulas noctemque diemque emaceret humor.
Inde coquunt : nec non illos ea cura fatigat,
Vulcano ne forte furens erumpat aquæ vis,
Et superundantem spumam projectet in ignes.
Spuma quippe linunt, si quicquam e corpore toto
Abscedit, si quicquam ægros depascitur artus.
Dimidia absumpta, superest quodcunque, reponunt
Divini laticis. Quin et segmenta relicta
Rursus, ut ante, coquunt, addentes suave liquens mel.
Scilicet hunc unum mensis accedere potum

Pour dépeindre le centre il faudrait employer,
En fondant leurs couleurs, l'ébène et le noyer;
A des tons si divers que le rouge se mêle
Et l'écharpe d'Iris ne sera pas plus belle.

Cette île où le deuil règne et qui voit en tout temps
Les maux que j'ai décrits frapper ses habitants,
Cultive le gaïac avec un soin extrême;
Elle en couvre ses monts, dans tous ses champs le sème,
Arbre sacré qui seul triomphe de ces maux.
Aussitôt que la hache a tranché ses rameaux,
Et que, le dépouillant d'une écorce grossière,
La lime sous sa dent l'a réduit en poussière,
Il va, dans un bassin que l'eau pure a rempli,
Plonger, pour n'en sortir que souple et ramolli.
Alors, sur des tisons, une main attentive
Le place, et modérant la flamme trop active
Veille à ce que jamais le liquide écumant
Ne jaillisse au dehors sur le brasier fumant;
Car il faut, sur le corps si des abcès s'entr'ouvrent,
D'ulcères sanieux si les membres se couvrent,
Que la chair purulente et les membres souillés
Soient avec cette écume à toute heure mouillés.

Et lex ipsa jubet gentis, mandatque sacerdos.
Servatum et laticem, et decocti pocula primi
Bina die quaque assumunt, cum surgit ab ortu
Lucifer, et sero egreditur cum vesper olympo.
Nec prius absistunt potu, quam menstrua cursum
Luna suum, et totum peragrans perfecerit orbem,
Fraternasque iterum convenerit æmula bigas.

Interea cæcis sese penetralibus abdunt,
Quo neque vis venti, non halitus aeris ullus
Insinuet sese, et gelidis afflatibus obsit.
Quid mirandum æque memorem super omnia victum
Quam tenuem, quam magna sibi jejunia poscant?
Quippe solet satis esse, ipsum dum corpus alatur:
Dum superet vita, et tantum ne membra fatiscant.
Ne tamen, ah! ne tanta time, sacer ilicet haustus

La moitié du liquide en vapeur se dégage,
Et l'autre est mise à part comme un divin breuvage.
Le résidu qu'on mêle au miel adoucissant
Livre en bouillant encore un principe puissant,
Seule boisson qui doive aux repas apparaître;
Tel est le vœu des lois, tel est l'ordre du prêtre.
Des énergiques sucs qui furent réservés,
Les malades seront chaque jour abreuvés,
Dès que l'aube en naissant fait pâlir les étoiles,
Et quand le crépuscule étend ses légers voiles.
La coupe ne doit point s'éloigner de leurs mains
Tant que l'astre des nuits, par d'obliques chemins
Des rayons fraternels rapprochant sa lumière,
N'a d'un mois tout entier parcouru la carrière.

Cependant il leur faut s'ensevelir vivants [4]
Dans quelque asile sombre impénétrable aux vents,
Dont le souffle ennemi par le froid qu'il recèle
Peut glacer sur leur front la sueur qui ruisselle.
C'est là que du régime affrontant la rigueur [5]
Ils domptent de leur corps l'importune vigueur;
A les voir s'amaigrir on dirait que la vie
Par le jeûne et la faim va leur être ravie;

Ille modo ambrosiæ, vires reficitque fovetque,
Inque occulta gerit jejunis pabula membris.
Nectare ab epoto binas, non amplius, horas
Imponunt sese stratis, medicamen ut intro
Large eat, et calido sudorem e corpore ducat.
Interea vacuas pestis vanescit in auras:
Et (dictu mirum!) apparet jam pustula nulla:
Jamque nomæ cessere omnes, jam fortia liquit
Membra dolor, primoque redit cum flore juventa.
Et jam luna suum remeans nova circuit orbem.

Quis deus hos illis populis monstraverit usus:
Qui demum et nobis casus, aut fata tulere
Hos ipsos: unde et sacræ data copia silvæ,
Nunc referam. Missæ quæsitum abscondita Nerei
Æquora, in occasum, solisque cubilia, pinus
Littoribus longe patriis Calpeque relictis,
Ibant oceano in magno, pontumque secabant,
Ignaræque viæ, et longis erroribus actæ.
Quas circum innumeræ properantes gurgite ab omni
Ignoti nova monstræ maris Nereides udæ

Mais le gaïac vainqueur a versé dans leur sein
Une flamme plus pure, un aliment plus sain ;
Rival de la liqueur que l'olympe a choisie,
Pour eux c'est le nectar, c'est pour eux l'ambroisie.
Chaque fois que leur lèvre a bu les flots sacrés,
Sous d'épais vêtements les malades serrés,
Et deux heures captifs en leur couche profonde,
Provoquent la sueur qui bientôt les inonde.
C'en est fait, le mal cède et l'ulcère est fermé,
La pustule a tari.... Dans le corps ranimé
Le gaïac de la vie a rappelé les sources,
Et déjà Phébé vole à de nouvelles courses.

Le hasard dans ses jeux toujours sans but, sans loi,
De cet arbre sauveur n'a point réglé l'emploi ;
Un dieu le fit connaître à des peuples sauvages,
Un dieu l'a transporté jusques sur nos rivages.
Du détroit de Calpé vers les mers d'occident
Où le soleil éteint son flambeau plus ardent,
Entraînés par la soif de nouvelles conquêtes,
Des navires erraient battus par les tempêtes.
Nul signe dans le ciel, nul signe sur les flots
Qui pût dans la manœuvre aider les matelots.

Adnabant, celsas miratæ currere puppes,
Salsa super pictis volitantes æquora velis.

Nox erat, et puro fulgebat ab æthere luna,
Lumina diffundens tremuli per marmora ponti,
Magnanimus cum tanta heros ad munera fatis
Delectus, dux errantis per cærula classis:
Luna, ait, o pelagi cui regna hæc humida parent,
Quæ bis ab aurata curvasti cornua fronte,
Curva bis explesti, nobis errantibus ex quo
Non ulla apparet tellus, da littora tandem
Aspicere, et dudum speratos tangere portus,
Noctis honos, cœlique decus, Latonia virgo.

Audiit orantem Phœbe, delapsaque ab alto
Æthere, se in faciem mutat, Nereia quali
Cymothoe, Clothoque natant, juxtaque carinam
Astitit, et summo pariter nans æquore fatur:
Ne nostræ dubitate rates, lux crastina terras

De l'océan troublé, seules, les Néréïdes
Voyaient avec effroi ces vaisseaux intrépides,
A la poupe dorée, au flottant pavillon,
Tracer dans leur empire un glorieux sillon.

C'était pendant la nuit ; sur l'onde étincelante
La lune répandait une clarté tremblante,
Quand le héros qui doit, par l'ordre des destins,
Aborder le premier à ces climats lointains,
Dirigeant ses regards vers le céleste dôme :
« Phébé, toi qui régis tout l'humide royaume,
« Phébé, dit-il, déjà sur ton front pâlissant
« Nous avons vu deux fois s'arrondir le croissant ;
« Toujours la terre fuit; daigne vers quelque plage
« De nos vaisseaux lassés diriger le sillage;
« Daigne enfin nous ouvrir le port, reine des cieux,
« Flambeau des nuits, déesse au char silencieux. »

La fille de Latone, exauçant sa prière,
Aussitôt a quitté son trône de lumière;
Elle emprunte les traits des nymphes de la mer,
Et comme elles glissant sur l'élément amer,
Elle crie au héros : « Demain, dès demain même,

Ostendet, fidoque dabit succedere portu.
Sed vos littoribus primis ne insistite : namque
Ultra fata vocant. Medio magna insula ponto
Est Ophyre : huc iter est vobis, hic debita sedes
Imperiique caput. Simul hæc effata, carinam
Impulit : illa levi cita dissecat æquora cursu.
Aspirant faciles auræ, et jam clarus ab undis
Surgebat Titan, humiles cum surgere colles
Umbrosi procul, et propior jam terra videri
Incipit. Acclamant nautæ, terramque salutant,
Terram exoptatam. Tum portu et littore amice
Excepti, dis vota piis in littore solvunt,
Quassatasque rates, defessaque corpora curant.

Inde, ubi quarta dies pelago, crepitansque vocavit
Vela notus, remis insurgitur, altaque rursum
Corripiunt maria, et læti freta cærula sulcant.
Linquitur incerto fluitans Anthylia ponto,
Atque Hagia, atque alta Ammerie, execrataque tellus
Cannibalum, et ripa Gyane nemorosa virenti.
Protinus innumeræ panduntur turribus altis

« La terre apparaîtra... De tes vaisseaux que j'aime,
« Tu ne borneras pas la course au premier port ;
« Poursuis, car c'est plus loin que t'appelle le sort.
« Au milieu de ces mers cherche l'île d'Ophyre[6] :
« Là, tu dois t'arrêter, là, fonder ton empire. »
Elle dit, et sa main pousse alors les vaisseaux,
Qui d'un vol plus léger fendent le sein des eaux.
Le vent devient propice, et le soleil à peine
Paraît à l'horizon, que sur l'humide plaine
Déjà la terre au loin, sous un voile brumeux,
Semble naître, grandir et s'avancer vers eux.
La voix des matelots salue avec ivresse
La plage désirée ; on y court, on y dresse
Un autel pour les dieux, pour les nefs un chantier,
Des tentes de repos pour l'équipage entier.

La quatrième aurore a chassé les étoiles
Lorsque le vent du sud souffle enfin dans les voiles.
Sur l'océan encor les joyeux matelots
Vont braver des dangers.... La rame bat les flots.
Bientôt on a tourné l'île des Cannibales,
Dépassé l'Anthylie aux rives inégales,
L'Hagie et la Gyane aux verdoyants contours,

Insulæ oceano in vasto, quas inter opacis
Undantem silvis unam, cursuque sonantem
Fluminis aspiciunt, magno qui spumeus alveo
In mare fulgentes auro subvectat arenas.
Hujus in ora placet pronas appellere puppes.
Invitant nemora, et dulces e flumine lymphæ.
Jamque solo viridante alacres, ripaque potiti
In primis terram ignotam, nymphasque salutant
Indigenas, geniumque loci, teque, aurifer amnis,
Quisquis in ora maris nitida perlaberis unda.
Tum duram cererem, et patrii carchesia Bacchi
Aggere in herboso expediunt: dein quærere, si qui
Mortales habitent: pars fulvam fluminis undam
Mirari, mixtamque auro disquirere arenam.

Forte per umbrosos silvarum plurima ramos
Assidue volitabat avis, quæ picta nitentes
Cæruleo pennas, rostro variata rubenti,
Ibat nativo secura per avia luco.
Has juvenum manus ut silvas videre per altas,

Quand soudain à leurs yeux s'offrent de hautes tours,
Des rochers, des forêts, un vaste groupe d'îles :
L'une d'elles, ainsi que des vagues mobiles,
Voit ondoyer dans l'air la cime de ses bois,
Et vers la haute mer précipite à la fois
Le fleuve impétueux dont le cours la féconde,
Et le riche tribut d'un sable où l'or abonde.
Là, des sources d'eau douce et des ombrages frais
Sous un ciel calme et pur unissaient leurs attraits.
La flotte y jette l'ancre, et déjà l'équipage
S'élance plein de joie et court, sur le rivage,
Offrir un sacrifice aux nymphes de ces lieux,
A cette île nouvelle, à son fleuve, à ses dieux.
Après un gai repas, les uns vont reconnaître
Quel peuple sur ces bords les destins ont fait naître;
D'autres, revoir le fleuve à leurs vaisseaux ouvert;
D'autres, recueillir l'or dont le sable est couvert.

Sur le rivage, au sein d'une forêt sacrée,
Des oiseaux au bec rouge, à la plume azurée,
Près de l'arbre natal heureux de voltiger,
Avaient toujours vécu sans crainte ni danger.
De jeunes matelots une troupe imprudente

Continuo cava terrificis horrentia bombis
Æra, et flammiferum tormenta imitantia fulmen
Corripiunt, Vulcane, tuum, dum Theutonas armas,
Inventum, dum tela Jovis mortalibus affers.
Nec mora, signantes certam sibi quisque volucrem,
Inclusam, salicum cineres, sulphurque, nitrumque,
Materiam accendunt servata in reste favilla.
Fomite correpto diffusa repente furit vis
Ignea circumsepta, simulque cita obice rupto
Intrusam impellit glandem : volat illa per auras
Stridula : et exanimes passim per prata jacebant
Dejectæ volucres. Magno micat ignibus aer
Cum tonitru, quo silva omnis, ripæque recurvæ,
Et percussa imo sonuerunt æquora fundo.

Pars avium nemus in densum conterrita, et altos
Se recipit scopulos : quorum de vertice summo
Horrendum una canit (dictu mirabile !) et aures
Terrificis implet dictis, ac talibus infit :

Qui Solis violatis aves, sacrasque volantes,
Hesperii, nunc vos, quæ magnus cantat Apollo,
Accipite, et nostro vobis quæ nuntiat ore.

Accourt, les voit, tressaille, et d'une main ardente[7]
Saisit l'arme où la foudre et le feu des éclairs
Couvent impatients de voler dans les airs :
Cet agent destructeur que Vulcain fit connaître
Alors qu'associant le soufre, le salpêtre
Et le charbon de saule, il apprit au Germain
A concentrer la mort dans un tube d'airain.
Chacun fixe des yeux un oiseau ; l'étincelle
Que dans ses plis tressés une mèche recèle
Tombe sur le foyer ; le feu prend, le coup part,
Et la balle qui siffle obéit au regard.
Des victimes sans nombre au loin jonchent la terre...
Mais soudain l'on entend retentir le tonnerre,
Qui, dans le ciel en feu multipliant ses coups,
Semble d'un dieu vengeur annoncer le courroux.
Les oiseaux échappés à l'horrible carnage
Ont fui dans les taillis de ce sombre bocage.
O prodige ! l'un d'eux sur les rameaux sanglants
Reste, et parle en ces mots aux matelots tremblants :

« Féroces Espagnols, votre main sacrilége
« A frappé les oiseaux que le Soleil protége !
« Apollon dont ce meurtre a souillé la forêt,

Vos quanquam ignari, longum quæsita, secundis
Tandem parta Ophyræ tetigistis littora ventis.
Sed non ante novas dabitur summitere terras,
Et longa populos in libertate quietos,
Molirique urbes, ritusque ac sacra novare,
Quam vos infandos pelagi terræque labores
Perpessi, diversa hominum post prælia, multi
Mortua in externa tumuletis corpora terra.
Navibus amissis pauci patria arva petetis.
Frustra alii socios quæretis magna remensi
Æquora: nec nostro deerunt Cyclopes in orbe.
Ipsa inter sese vestras discordia puppes
In rabiem ferrumque trahet: nec sera manet vos
Illa dies, fœdi ignoto cum corpora morbo
Auxilium silva miseri poscetis ab ista,
Donec pœniteat scelerum. Nec plura locuta,
Horrendum stridens densis sese abdidit umbris.

« Apollon par ma voix vous dicte cet arrêt :
« Après mille dangers, après de longs orages,
« D'Ophyre vous avez abordé les rivages ;
« Mais avant qu'en ces lieux, par de rudes travaux,
« Vous ayez pu fonder des empires nouveaux
« Et bâtir des cités ; avant que cette terre,
« Courbant sa liberté sous le joug de la guerre,
« Ait adopté vos mœurs, votre culte, vos lois,
« Vous vous épuiserez en stériles exploits ;
« Nos mers engloutiront les débris de vos flottes,
« Vos tombes par milliers hérisseront ces côtes ;
« Peu d'entre vous iront, pour de lointains combats,
« Dans les champs paternels recruter des soldats.
« Sur cette terre aussi, pour vous réduire en poudre,
« Des Cyclopes[8] nouveaux sauront forger la foudre ;
« La discorde bientôt parmi vous se glissant
« Va par vos propres mains répandre votre sang.
« Enfin, le jour approche où, trop justes victimes
« D'un incurable mal qui châtîra vos crimes,
« Vous viendrez, regrettant d'exécrables forfaits,
« De cette forêt même implorer les bienfaits. »
Il dit, et, dans les airs, poussant des cris funèbres,
Il s'envole et se perd dans l'horreur des ténèbres.

Ollis ossa rigor subitus percurrit, et omnis
Palluit, ac gelida fugit formidine sanguis.
Tum vero sacras volucres, divosque precati,
In primis Solem, et sanctum servantia lucum
Numina supplicibus venerantur agrestia votis:
Pacem orant, rursumque Ophyren, fluviumque salutant.

Interea e silvis nigrum genus ora comasque,
Ad naves nova turba virum concurrit inermis,
Pectora nudi omnes, evincti frondibus omnes
Paciferis: tanta qui celsas mole carinas
Mirati, vestesque virum, fulgentiaque arma,
Vix satis expleri possunt: et ab æthere missi
Sive homines, sive heroes sint, sive deorum
Numina, adorantum ritu, precibusque salutant:
Ante alios ipsum regem, cui munera læta,
E ripis collectum aurum, et cerealia dona,
Et patrios fructus, et mella liquentia portant.
Vestibus ipsi etiam nostris, et munere multo
Donati, exceptique mero nova gaudia miscent.
Non aliter, quam si mensis, dapibusque deorum
Mortalis quisquam adscitus, felixque futurus

Des pâles matelots tout le sang s'est glacé ;
Aux mânes des oiseaux, au Soleil offensé,
A la terre d'Ophyre, au fleuve, aux dieux rustiques,
Invisibles gardiens de ces forêts antiques,
Ils demandent la paix, et par un riche don
S'efforcent de payer le prix de leur pardon.

Cependant vers la flotte une race inconnue
S'avance désarmée et la poitrine nue,
Portant de verts rameaux comme un signe de paix.
Le corps couleur d'ébène et les cheveux épais.
Tout en elle est nouveau.... Nos demeures flottantes,
Nos costumes guerriers, nos armes éclatantes
Captivent leur esprit, éblouissent leurs yeux.
Vers les fiers Espagnols qu'ils prennent pour des dieux,
Ces hommes au cœur simple, aux mœurs encor naïves,
Humblement prosternés tendent leurs mains craintives ;
Puis au chef qui leur semble un envoyé du ciel,
Ils présentent de l'or, du blé, des fruits, du miel.
On leur donne en retour des étoffes brillantes
Et mille autres présents.... Les coupes pétillantes
Bientôt d'un vin fumeux leur offrant la liqueur,

Hauriat æternum, cœlestia pocula, nectar.

Ergo, ubi amicitiæ securos fœdere utrinque
Firmavere animos, habita et commercia gentis,
Ipsi inter sese reges in littore læti
Complexu jungunt dextras, et fœdera firmant.
Alter gossypio tenui pectusque femurque
Præcinctus, viridi limbum pingente smaragdo,
Ora niger: jaculo armatur cui dextera acuto,
Squamosi spolium sustentat læva draconis.
Alter at intexto lænam circumdatus auro,
Quam subter rutila arma micant, capiti ærea cassis
Insidet, et pictæ volitant in vertice cristæ:
Fulgenti ex auro torques cui candida colla
Cingunt, atque ensis lateri dependet iberus.
Et jam commixti populi, hospitioque recepti,
Hi tectis domibusque, altis in navibus illi,
Lætitia ludisque dies per pocula ducunt.

D'une nouvelle joie ont échauffé leur cœur.
Tel serait l'un de nous au terme de la vie,
S'il pouvait, au banquet où le ciel le convie,
Nourri de mets divins, de nectar abreuvé,
S'enivrer du plaisir aux dieux seuls réservé.

Les deux peuples bientôt bannissant toute crainte,
Un heureux abandon succède à la contrainte;
Et se pressant la main leurs chefs publiquement
D'une étroite alliance échangent le serment.
Du prince noir on voit la poitrine couverte
D'un voile où l'or s'unit à l'émeraude verte;
Pour arme à la main droite il porte un large dard,
La gauche fait flotter, ainsi qu'un étendard,
De la peau d'un dragon les hideuses écailles.
L'autre chef est vêtu d'une cotte de mailles;
Par un surcot de pourpre et par un collier d'or
La blancheur de son teint est relevée encor;
L'aigrette de son casque étincelle; une épée
Pend à son baudrier, à Tolède trempée.
Tous mêlant à l'envi leurs jeux et leur gaîté
Se livrent aux douceurs de l'hospitalité,
Ceux-ci sur leurs vaisseaux, ceux-là dans leurs demeures;

Forte loco lux festa aderat, Solique parabant
Ultori facere umbroso sacra annua luco.
Hesperiæque, Ophyræque manus convenerat omnis.
Hic convalle cava, ripæ viridantis in herba,
Selectorum ingens numerus, matresque virique
Confusi, plebs atque patres, puerique senesque
Astabant, animis tristes, et corpora fœdi,
Squallentes crustis omnes, taboque fluentes:
Quos circumfusos albenti in veste sacerdos
Pura lustrat aqua, et ramo frondentis hyaci.
Tum niveum ante aras cædit de more juvencum,
Et juxta positum pastorem sanguine cæsi
Respergit, pateraque rigat: Solique potenti
Ad numeros pæana canit: nec cætera turba
Non sequitur, mactantque sues, mactantque bidentes,
Visceribusque veru tostis epulantur in herba.

Obstupuit gens Europæ ritusque sacrorum,
Contagemque alio non usquam tempore visam.

Et par de longs festins trompent le cours des heures.

C'était alors l'époque où, dans le bois sacré,
En l'honneur du Soleil l'autel est préparé.
Là, non loin de la mer, au fond d'un vallon sombre,
Accourent, tous les ans, des malades sans nombre
Au front triste, à l'œil terne, et dont le corps souillé
Par un ichor fétide est sans cesse mouillé :
De l'inflexible dieu, là cette foule immense
Vient par un sacrifice implorer la clémence.
Le prêtre, sur le peuple autour de lui rangé,
Agite le gaïac qu'en l'onde il a plongé,
Et fait pleuvoir trois fois cette eau qui purifie ;
Alors d'un taureau blanc, que sa main sacrifie,
Le sang, selon l'usage, est aussitôt versé
Sur le front d'un berger près de l'autel placé.
Un hymne solennel vers le Soleil s'élève,
Le prêtre le commence et la foule l'achève.
Le porc et la brebis reçoivent le trépas ;
Leur chair fournit au peuple un champêtre repas.

Les Espagnols, surpris de ces fêtes sauvages
Et d'un mal inconnu contemplant les ravages,

At dux multa animo tacitus secum ipse volutans :
Hic erat ille, inquit, morbus, (di avertite casum!)
Ignotum interpres Phœbi quem dira canebat!
Tum regem indigenam (ut sermo fandique facultas
Jam communis erat), cui sint solemnia divum,
Scitatur : quid tanta astet convalle sub alta
Languentum miseranda manus : quid pastor ad aras
Sacra inter, cæsi respersus sanguine tauri.

Quem contra, Hesperiæ o heros fortissime pubis,
Rex ait, hi gentis ritus, hæc sacra quotannis
Ultori de more deo celebramus : origo
Antiqua est, veteresque patrum fecere parentes.
Quod si externorum mores, hominumque labores
Audivisse juvat, primæva ab origine causam
Sacrorum, et pestis miseræ primordia pandam.
Forsitan Atlantis vestras pervenit ad aures
Nomen, et ex illo generis longo ordine ducti.
Hac et nos, longa serie, de stirpe profecti
Dicimur, heu! quondam felix et cara deum gens,
Dum cœlum colere, et superis accepta referre

S'épouvantent... Leur chef, un instant interdit,
Leur adresse ces mots : « Voilà le mal prédit !
Le mal qui doit sur vous punir le sacrilége
Du meurtre des oiseaux que le Soleil protége !... »
Les deux peuples déjà pouvant s'entendre entre eux
Par la parole unie à des signes nombreux,
Le chef des Espagnols au roi des insulaires
Demande alors pourquoi dans ces lieux solitaires
Ce peuple, cet autel, ce sacrificateur,
Et ce sang de taureau versé sur un pasteur.

« Vaillant chef, notre race à souffrir condamnée,
Dit le roi, renouvelle en ce lieu, chaque année,
Un culte expiateur fondé par nos ayeux
Dont l'orgueil offensa le Soleil et les dieux :
Si les mœurs de mon peuple et sa longue infortune
N'offrent point à votre âme une image importune,
Je vous dirai le but de ces solennités
Et la cause du mal qui frappe nos cités :
L'antique nom d'Atlas [9] vous est connu, peut-être,
Atlas qui de nos rois fut le plus noble ancêtre.
Nos pères détachés de ce tronc immortel
Longtemps des dieux amis honorèrent l'autel ;

Majores suevere boni : sed, numina postquam
Contemni cœptum est luxu fastuque nepotum,
Ex illo quæ sint miseros, quantæque secutæ
Ærumnæ, vix fando unquam comprendere possem.
Insula tum prisci regis de nomine dicta
Ingenti terræ concussa Atlantia motu
Corruit, absorpta oceano : quem mille carinis
Sulcavit toties, terræ regina marisque.
Ex illo et pecudes, et grandia quadrupedantum
Corpora, non ullis unquam reparata diebus,
Æternum periere : externaque victima sacris
Cæditur, externus nostras cruor imbuit aras.
Tum quoque et hæc infanda lues, quam nostra videtis
Corpora depasci, quam nulli aut denique pauci
Vitamus, divum offensis, et Apollinis ira
De cœlo demissa omnes grassatur in urbes.
Unde hæc sacra novo primum solemnia ritu
Instituere patres, quorum hæc perhibetur origo.

Ils vécurent heureux jusques au jour néfaste
Où leurs fils corrompus par le luxe et le faste
Des temples renversés dispersant les débris
Prodiguèrent au ciel l'insulte et le mépris.
Ah! ne demandez pas que ma parole exprime
L'horreur du châtiment qui venge encor ce crime.
L'Atlantide, cette île aux hardis matelots,
Qui, reine de la terre, et qui, reine des flots,
Du premier de ses rois reçut le nom illustre,
Dont elle-même accrut la grandeur et le lustre;
L'Atlantide, livrée à la fureur des mers
S'abîma tout à coup dans leurs gouffres amers.
En même temps périt la gigantesque race
De ces troupeaux dont l'homme en vain cherche la trace
Il nous fallut offrir à la divinité
La victime étrangère et le sang emprunté.
Un mal dont peu de nous ignorent la torture
Et qui fait de nos chairs sa vivante pâture,
Mal que dans leur colère ont inventé les dieux,
Sur nos cités en deuil est descendu des cieux.
Alors fut établi le culte expiatoire
Dont il me reste encore à dérouler l'histoire.

Syphilus (ut fama est) ipsa hæc ad flumina pastor
Mille boves, niveas mille hæc per pabula regi
Alcithoo pascebat oves : et forte sub ipsum
Solstitium urebat sitientes Sirius agros :
Urebat nemora : et nullas pastoribus umbras
Præbebant silvæ : nullum dabat aura levamen.
Ille gregem miseratus, et acri concitus æstu,
Sublimem in Solem vultus et lumina tollens :
Namquid, Sol, te, inquit, rerum patremque deumque
Dicimus, et sacras vulgus rude ponimus aras,
Mactatoque bove, et pingui veneramur acerra,
Si nostri nec cura tibi est, nec regia tangunt
Armenta ! An potius superos vos arbitrer uri
Invidia ! Mihi mille nivis candore juvencæ,
Mille mihi pascuntur oves : vix est tibi taurus
Unus, vix aries cœlo (si vera feruntur)
Unus, et armenti custos canis arida tanti.
Demens quin potius regi divina facesso,
Cui tot agri, tot sunt populi, cui lata ministrant
Æquora, et est superis, ac Sole potentia major !
Ille dabit facilesque auras, frigusque virentum
Dulce feret nemorum armentis, æstumque levabit.

« Au temps d'Alcithoüs, l'un de nos anciens rois,
On dit que son berger Syphilus, autrefois,
Conduisait dans les prés qui naissent sur nos rives
Mille bœufs indomptés, mille brebis craintives.
Un jour que Sirius, sur le sol dévasté
Épanchant tous les feux du solstice d'été,
Ravissait l'ombre aux bois, la fraîcheur à la plaine,
Et que des vents muets il enchaînait l'haleine,
Syphilus, à l'aspect du bétail expirant,
Et lui-même écrasé par un ciel dévorant,
Tourne vers le Soleil un regard qui le brave,
Et s'écrie : O Soleil ! trop longtemps en esclave
L'homme sur tes autels désormais impuissants
Immola des taureaux et fit fumer l'encens.
Pourquoi ce nom de père et de maître suprême,
Si tu brûles nos champs, nos troupeaux et moi-même?
Sans en être jaloux les dieux n'auront pu voir
L'innombrable bétail soumis à mon pouvoir;
Car dans ton ciel désert à peine si tu comptes,
(Et par pitié j'admets de ridicules contes)
Au lieu de mille bœufs, un bélier, un taureau,
Et pour maigre gardien d'un si mince troupeau

Sic fatus, mora nulla, sacras in montibus aras
Instituit regi Alcithoo, et divina facessit.
Hoc manus agrestum, hoc pastorum cætera turba
Exsequitur : dant thura focis incensa, litantque
Sanguine taurorum, et fumantia viscera torrent.

Quæ postquam rex, in solio dum forte sederet
Subjectos inter populos, turbamque frequentem,
Agnovit, divum exhibito gavisus honore,
Non ullum tellure coli, se vindice, numen
Imperat, esse nihil terra se majus in ipsa :
Cœlo habitare deos, nec eorum hoc esse, quod infra est.

Viderat hæc, qui cuncta videt, qui singula lustrat,
Sol pater, atque animo secum indignatus, iniquos

Un chien.... Vous honorer ! ah ! c'est folie insigne !
Seul du culte divin Alcithoüs est digne.
Lui qui règne sur mer et sur terre, en ces lieux
Plus fort que le Soleil, plus puissant que les dieux,
Lui, mieux que vous, saura dans nos verts pâturages
Ramener les zéphirs et d'éternels ombrages !

Il dit, et sur les monts, bravant les immortels,
Au prince Alcithoüs il dresse des autels.
Pâtres et laboureurs suivirent son exemple,
Renièrent les dieux, désertèrent leur temple,
Et pour le seul monarque osèrent, égarés,
Réserver et l'encens et les taureaux sacrés.

Sur son trône, au milieu d'une foule empressée,
Alcithoüs qu'aveugle une joie insensée,
Ivre de ces honneurs, veut qu'en tous ses états
On proscrive des dieux auxquels il ne croit pas ;
Et reléguant leur troupe au séjour du tonnerre,
Il usurpe leur culte et s'arroge la terre.

Mais celui qui, sur nous les yeux toujours ouverts,
D'un seul de ses regards embrasse l'univers ;

Intorsit radios, et lumine fulsit acerbo :
Aspectu quo terra parens, correptaque ponti
Æquora, quo tactus viro subcanduit aer.
Protinus illuvies terris ignota profanis
Exoritur. Primus, regi qui sanguine fuso
Instituit divina, sacrasque in montibus aras,
Syphilus, ostendit turpes per corpus achores :
Insomnes primus noctes, convulsaque membra
Sensit, et a primo traxit cognomina morbus,
Syphilidemque ab eo labem dixere coloni.
Et mala jam vulgo cunctas diffusa per urbes
Pestis erat, regi nec sæva pepercerat ipsi.

Itur ad Ammericen silva in Cartheside nympham,
Cultricem nemorum Ammericen, quæ maxima luco
Interpres divum responsa canebat ab alto.
Scitantur, quæ causa mali, quæ cura supersit.
Illa refert : Spreti vos o, vos numina Solis
Exercent : nulli fas est se æquare deorum
Mortalem : date thura deo, et sua ducite sacra,
Et numen placate, iras non proferet ultra.

Le Soleil aperçut le crime, et sur notre île
Versant d'un mal affreux la semence subtile,
Dans les airs attristés de ses rayons blafards
Il répandit soudain, en fétides brouillards,
Le poison qui germa sur cette terre impie....
Coupable instigateur du forfait qu'elle expie,
Syphilus, le premier, sent naître sur son corps
Et se multiplier l'ulcère aux larges bords;
Le sommeil fuit sa couche, et d'horribles tortures
De ses membres brisés déchirent les jointures.
Par ce mal flétrissant les pâtres avilis
L'ont parmi nous dès lors nommé LA SYPHILIS.
Bientôt de nos cités il envahit l'enceinte,
Et, lui-même, le roi ne put fuir son atteinte.

Le peuple, en sa terreur, au bois de Carthécis
Accourt pour consulter la nymphe Américis:
(Sous des arbres touffus est la sombre retraite
D'Américis, du ciel infaillible interprète).
Il demande quel dieu le condamne à périr,
Ce qui cause ses maux, ce qui doit les guérir.
L'oracle lui répond: « O race pervertie!
Tu bravas le Soleil, le Soleil te châtie!

Quam tulit, æterna est, nec jam revocabilis unquam
Pestis erit: quicunque solo nascetur in isto,
Sentiet: ille lacus Stygios, fatumque severum
Juravit: sed enim, si jam medicamina certa
Expetitis, niveam magnæ mactate juvencam
Junoni, magnæ nigrantem occidite vaccam
Telluri: illa dabit felicia semina ab alto:
Hæc viridem educet felici e semine silvam:
Unde salus. Simul obticuit, specus intus, et omne
Excussum nemus, et circumstetit horror ubique.
Illi obeunt mandata: sua ipsi altaria Soli
Instituunt: niveam Juno tibi magna juvencam,
Nigrantem Tellus mactant tibi maxima vaccam.
Mira edam (at divos juro et monumenta parentum).
Hæc sacra, quam nemore hoc toto vos cernitis, arbor,
Ante solo numquam fuerat quæ cognita in isto,
Protinus e terra virides emittere frondes
Incipit, et magna campis pubescere silva.
Annua confestim Soli facienda sacerdos
Ultori nova sacra canit. Deducitur ipse,
Sorte data, qui pro cunctis cadat unus ad aram,
Syphilus: et jam farre sacro, vittisque paratis,
Purpureo stabat tincturus sanguine cultros:

A l'homme offrir l'encens qu'on doit aux immortels !..
Horreur !... Peuple insensé ! retourne à leurs autels,
Fais-y fumer encor la chair du sacrifice ;
Tâche ainsi d'arrêter la divine justice :
Quant au mal qui t'accable, éternel châtiment,
(Apollon par le Styx en a fait le serment)
Il doit, irrévocable, étendre ses ravages
A tous ceux qui naîtront sur ces tristes rivages.
Mais le ciel te réserve un remède puissant :
Frappe une vache noire, et que par toi son sang
En l'honnenr de Tellus sur le gazon s'épanche ;
Sacrifie à Junon une génisse blanche ;
Des germes que Junon dans les airs sèmera,
Germes que dans son sein Tellus fécondera,
Un arbre au vert feuillage, à la cime élargie,
Naîtra, qui du poison domptera l'énergie. »
Américis se tait. Sur le sol ébranlé
A sa voix la forêt et la grotte ont tremblé.
Le peuple a relevé les autels légitimes,
A Tellus, à Junon immolé des victimes.
O prodige ! (je puis en attester les dieux
Et les vieux monuments laissés par nos ayeux)
Un arbre, jusqu'alors inconnu dans notre île,

Tutatrix vetuit Juno, et jam mitis Apollo,
Qui meliorem animam miseri pro morte juvencum
Supposuere, feroque solum lavere cruore.
Ergo ejus facti æternum ut monumenta manerent,
Hunc morem antiqui primum statuere quotannis
Sacrorum, ille tuum testatur, Syphile, crimen,
Victima vana, sacras deductus pastor ad aras.
Illa omnis, quam cernis, inops miserandaque turba
Tacta deo est, veterumque luit commissa parentum:
Cui votis precibusque piis numerisque sacerdos
Conciliat vates divos, et Apollinis iras.
Lustrati ingentes ramos, et robora sanctæ
Arboris advectant tectis : libamine cujus
Vi mira infandæ labis contagia pellunt.

Soudain vint ombrager cette terre fertile ;
De ses vastes rameaux nos champs furent couverts.
Aussitôt du Soleil les temples sont rouverts ;
Le dieu vengeur consent qu'un seul coupable expie
L'exécrable forfait de tout ce peuple impie.
Et déjà par le sort Syphilus désigné
Sous le bandeau sacré courbe un front résigné ;
Son sang va ruisseler ; déjà le fer se lève,
Quand Junon accourant a détourné le glaive,
Et, par elle fléchi, sous la main du bourreau
Apollon au berger substitue un taureau.
Nos pères ont fondé ces fêtes solennelles,
Voulant qu'à l'avenir des preuves éternelles,
Attestent et leur crime et la bonté des dieux.
Ce culte tous les ans nous rassemble en ces lieux ;
Et le jeune berger, victime emblêmatique,
Est là pour rappeler le sacrifice antique.
Ainsi, de race en race et sans s'être lassé
Le châtiment du crime a jusqu'à nous passé,
Et le prêtre aujourd'hui sur cette foule immense
Fait encor d'Apollon descendre la clémence ;
Car tous purifiés retournent sous leurs toits ;
Ils y font infuser des rameaux du saint bois,

Talibus, atque aliis tempus per multa trahebant
Diversis populi commixti e partibus orbis.
Interea, Europæ fuerant quæ ad cara remissæ
Littora, jam rursus puppes freta lata remensæ
Mira ferunt : late (proh ! fata occulta deorum !)
Contagem Europæ cœlo crebrescere eamdem,
Attonitasque urbes nullis agitare medelis.

Quin etiam gravior naves it rumor in omnes,
Illo eodem classem morbo, juvenumque teneri
Haud numerum exiguum, et totis tabescere membris.
Ergo haud immemores, diras cecinisse volucres
Affore, cum silva auxilium poscatur ab illa,
Continuo faciles nymphas, Solemque precati,
Intacti nemoris ramos, et robora ab alto
Convectare parant luco, medicataque sumunt
Pocula, pro ritu gentis : quo munere tandem

Et ce divin breuvage étouffe l'incendie
Qu'alluma dans leurs flancs l'horrible maladie.

Tandis que par des jeux et par de tels discours [10]
Les deux peuples amis du temps trompaient le cours,
Quelques-uns des vaisseaux qui déjà d'Ibérie
Ont revu le doux ciel et la terre chérie,
De l'océan encore affrontant les dangers,
Aux matelots restés sur les bords étrangers
Annoncent que l'Europe elle-même est livrée
Au fléau qui d'Ophyre infecte la contrée.
Sous l'aiguillon d'un mal précurseur du trépas,
L'Europe invoque l'art, mais l'art ne répond pas.

Voici que dans la flotte il court des bruits sinistres :
On dit que, du destin implacables ministres,
Les germes du fléau s'y sont développés,
Et que des Espagnols la plupart sont frappés...
Eux aussi sont contraints en ce péril extrême
D'implorer la pitié de cette forêt même
Où fume encor le sang qui vient d'être vengé.
Aux nymphes de ce bois, au Soleil outragé,
Ils font un sacrifice, et dans l'auguste enceinte

Contagem pepulere feram. Quin dona deorum,
Haud patriæ obliti, et felicem ad littora silvam
Nostra jubent ferri, cœlo si forsitan isto
Assimilem pellant labem : nec fata secundos
Ipsa negant zephyros, facilisque aspirat Apollo.

Munera vos divum primi accepistis, Iberi,
Præsens mirati auxilium : nunc cognita Gallis,
Germanisque, Scythisque, orbe et gavisa Latino,
Jam nunc Europam vecta est huyacus in omnem.

Salve magna deum manibus sata semine sacro,
Pulchra comis, spectata novis virtutibus arbos :

Ils vont tous du gaïac cueillir la tige sainte.
Ainsi fut accompli l'oracle désastreux
Que l'oiseau du Soleil avait lancé sur eux.
Des peuplades d'Ophyre imitant la coutume,
Et buvant dans la coupe où pétille l'écume
Le suc extrait par eux des célestes rameaux,
Ils y trouvent le terme et l'oubli de leurs maux.
Mais ils veulent aussi porter à leur patrie
Ces rameaux qui du mal conjurent la furie.
Ils partent, espérant que ce bois précieux
Des horreurs du fléau délivrera nos cieux;
Un vent heureux les pousse, et calmant sa colère
De ses plus purs rayons Apollon les éclaire.

C'est à vous la première, à vous que le destin
Révéla le trésor de ce climat lointain,
Noble Espagne! Aujourd'hui l'Italie et la France,
Le Scythe, le Germain ont contre leur souffrance
Imploré du gaïac les merveilleux effets;
Et dans l'Europe entière il sème ses bienfaits.

Salut! toi dont le front jusques aux cieux s'élève,
O toi que vivifie une magique sève,

Spes hominum, externi decus, et nova gloria mundi!
Fortunata nimis, natam si numina tantum
Orbe sub hoc, homines inter gentemque deorum
Perpetua sacram voluissent crescere silva!
Ipsa tamen, si qua nostro te carmine Musæ
Ferre per ora virum poterunt, hac tu quoque parte
Nosceris, cœloque etiam cantabere nostro.
Si non te Bactra, et tellus extrema sub arcto,
Non Meroe, Libycisque Ammon combustus arenis,
At Latium, at viridis Benaci ad flumina ripa
Audiet, et molles Athesi labente recessus.
Et sat erit, si te Tiberini ad fluminis undam
Interdum leget, et referet tua nomina Bembus.

FINIS LIBRI TERTII.

Arbre qu'un dieu pour nous a planté de sa main,
Gloire du nouveau monde, espoir du genre humain,
Salut!... Ah! mille fois heureuses nos contrées
Si leur sol se couvrait de tes forêts sacrées,
Et si le Latium, sous ton feuillage épais,
De ses longues douleurs se reposait en paix!
Je ne puis, secondant la Muse qui m'inspire
Jusques au pôle arctique étendre ton empire,
Et de la Bactriane [11] aux ruines d'Ammon
Répandre en les chantant tes vertus et ton nom.
Mais que du moins ma voix aux échos de l'Adige
Apprenne à répéter par quel divin prodige
Tu prêtes ton secours à l'antique univers;
Et que Bembo, mêlant et ton nom et mes vers,
Acquitte, en propageant le bruit de tes merveilles,
Le prix de tes bienfaits et le prix de mes veilles!

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

NOTES

SUR LE LIVRE TROISIÈME.

NOTES

SUR LE LIVRE TROISIÈME.

NOTE 1.

Il m'invite à chanter un arbre précieux...

L'arbre dont la découverte fait le sujet de ce troisième livre, le gaïac, a été quelque temps l'heureux rival, le rival préféré des agents curateurs de la Syphilis les plus renommés. On a pu croire un instant qu'il détrônerait le mercure lui-même.

Le gaïac, *guaiacum officinale* (Lin.), *guaiaci lignum*, *lignum sanctum*, *lignum indicum*, *hyacus*, *huyacus* (Frac.), bois-saint, est un arbre de l'Amérique méridionale ; il croît à Saint-Domingue, à la Jamaïque, aux Barbades, au Brésil, etc ; le nom qu'il porte en Europe est à peu près celui que lui donnent les naturels de ces contrées : *hiacan*, *huiacan*, *hoaxacan*.

L'Histoire, je devrais peut-être dire la Fable, rapporte de la manière suivante l'origine de sa célébrité : Une femme indienne avait communiqué la Syphilis à un gentilhomme espagnol ; il souffrait de cruelles douleurs, lorsque, par le conseil d'un Indien, son domestique, il but de la décoction de gaïac, et se trouva débarrassé non-seulement de ses douleurs, mais de toute la maladie. A son exemple, d'autres Espagnols eurent recours au même remède, et en obtinrent un semblable succès. C'est par eux que la renommée et l'usage du gaïac parvinrent en Espagne, et de là dans tous les lieux où avait pénétré la Syphilis, c'est-à-dire, dans le monde presqu'entier.

Si l'on en croit Delgado, déjà, en 1508, le gaïac aurait été employé en Espagne ; néanmoins, il ne parvint en Italie, en France et en Allemagne que vers l'année 1517 ou 1518, au témoignage de Nicolas Poll et de Léonard Schmai. Mais celui qui, sans conteste, fit le plus pour la

réputation et la propagation de ce remède, fut le fameux chevalier allemand Ulrich de Hutten. Guéri radicalement, par son usage, d'une Syphilis qui avait résisté à onze ptyalismes, il sut, mettant de côté toute fausse honte, faire éclater sa reconnaissance au grand jour, et publier dans toute l'Europe sa guérison et les merveilleux effets du gaïac auquel il la devait.

On aurait plus de vergogne aujourd'hui, et si, par cas fortuit, quelque Syphilitique du XIXe siècle constatait, en les expérimentant sur lui-même, les vertus infaillibles d'un nouveau spécifique anti-vénérien, il n'aurait garde de se citer ainsi en exemple ; mais il en prendrait occasion de composer un remède secret et de faire fortune.

Érasme, avec non moins de franchise qu'Ulrich de Hutten, déclare que le gaïac l'a délivré d'une Syphilis invétérée, datant de neuf ans, accompagnée d'exostoses, d'ulcères, de carie des os, d'amaigrissement extrême, etc., traitée onze fois sans succès par les frictions mercurielles. Nicolas Poll, médecin de Charles-Quint, raconte que trois mille malades désespérés durent leur salut au *bois-saint*. Le célèbre empereur n'est pas compris parmi les trois mille. Ce ne fut pas le gaïac, mais la squine qui, sans le guérir complètement, améliora beaucoup l'état de ce futur moine du monastère de Saint-Just.

Le règne du gaïac fut brillant, mais il fut court. Déjà à l'époque où Fracastor écrivait son traité en prose sur les maladies contagieuses (1546), il en fallait donner la décoction à plus fortes doses, et pendant un plus grand nombre de jours que dans les premiers temps où il fut employé : *soit*, dit notre auteur, *que la matière de la maladie fût devenue plus épaisse et plus terrestre* (ce qui est une erreur), *soit que l'on ne se servît plus du vieux bois* (ce qui n'est qu'une hypothèse), *soit que l'on se fût relâché de la rigueur du régime* (dernière supposition qui, à mon avis, pourra donner la clé des insuccès du gaïac, comme aussi peut-être de ses succès eux-mêmes). Je me réserve de développer, plus bas, ce point, dans une note relative au régime à observer durant la cure de la Syphilis.

Je n'ai nul besoin de donner ici la description botanique du gaïac, ni un aperçu pharmacologique des diverses manières de le préparer en décoction ; les vers du poème disent à ce sujet tout ce que pourrait dire la prose la plus détaillée. Fracastor a triomphé, dans ce passage, de difficultés qui paraissaient insurmontables. Sa poésie rivalise de précision technique avec le chapitre le plus minutieux des anciens traités de matière médicale, et cependant elle n'en conserve pas moins un éclat tout virgilien.

Ce troisième livre eût été digne de rester comme un

monument à la fois littéraire et médical, élevé pour indiquer aux victimes futures de la nouvelle lèpre l'arbre de salut, la source de leur guérison. Le discrédit où est tombé le gaïac a réduit aujourd'hui à l'état de simple fiction poétique cette belle page de Fracastor.

Déplorable retour des choses d'ici-bas! Les révolutions qu'amènent le temps, la mobilité et le besoin de changement dans notre science, la plus quinteuse de toutes les sciences, n'ont pas épargné le gaïac. En vain, Boërhaave a-t-il tenté d'en faire revivre les antiques vertus; en vain le procureur royal Émerigon l'a-t-il préconisé, dissous dans le taffia, comme un spécifique contre la goutte; vainement, à défaut de la Syphilis, l'a-t-on appliqué au rhumatisme et à quelques dermatoses; inutiles efforts! rien n'a pu lui rendre le rang qu'il a perdu, et c'est à peine si sa râpure est encore mêlée, ainsi que la poudre du sassafras et de la squine, en petite quantité, pour mémoire et comme par dérision, à la racine, aujourd'hui puissante, aujourd'hui *guérissante*, à la racine du *smilax salsaparilla!*

Oui, le bois-saint, le bienfaiteur du chevalier Ulrich de Hutten et du philosophe Érasme, le sauveur de plus de trois mille malades désespérés, le roi jadis des bois sudorifiques, actuellement puissance déchue, ravalé à la plus abjecte condition, n'est presque entièrement employé

qu'à la confection d'objets d'ébénisterie, à la fabrication de roulettes de lit.... quelle chute! c'est, en matière médicale, l'histoire de Denys l'Ancien.

Il restera toujours au héros de ce troisième livre, au gaïac, l'honneur d'avoir été chanté par Fracastor, et ce qui survit à toute disgrâce, à toute proscription, l'espérance d'un avenir meilleur, les chances d'un de ces revirements soudains, d'un de ces retours de fortune que la mode ou le hasard ramène si souvent sur la scène médicale.

NOTE 2.

Un navire guidé par quelques matelots...

En rappelant la découverte du Nouveau-Monde, Fracastor n'a pas cité le nom de Christophe Colomb. Loin d'être injurieux à ce héros, un pareil silence, preuve d'un tact parfait, était commandé au poète par la nécessité où il se trouvait de continuer à mêler la fable à ce troisième livre, ainsi qu'il l'avait fait dans les deux précédents : il ne devait donc pas désigner nominativement Christophe Colomb; mais l'indiquer sous la qualification générale de chef des Espagnols.

Tout le monde sait que ce célèbre Génois, après avoir été refusé par le roi de Portugal et par la république de Gênes, et traité de visionnaire, s'adressa à l'Espagne où régnaient Ferdinand et Isabelle ; mais ce ne fut qu'après huit ans de sollicitations qu'il obtint d'eux les trois vaisseaux avec lesquels il partit de Palos en Andalousie, le 3 Août 1492. Au bout de soixante-cinq jours de navigation, il découvrit (8 Octobre 1492.) la terre que ses profondes connaissances non moins que son génie lui avaient révélée. Il était né en 1435 ou 1441 : il mourut dans la disgrâce, accablé d'infirmités et de chagrins, en 1506, vingt-quatre ans seulement avant la publication du poème sur la Syphilis. Christophe Colomb était fils d'un ouvrier tisserand.

NOTE 3.

Une île au loin s'étend que l'Espagnol vainqueur
Découvrit et marqua d'un nom cher à son cœur.

Cette île, dans la mer des Antilles, fut découverte par Colomb, le 6 Décembre 1492, et devint le siége des pre-

miers établissements européens en Amérique. Les Espagnols, en mémoire de leur mère patrie, la nommèrent *Hispaniola* ou *Española* : ils y fondèrent *Santo-Domingo* en 1497, et soumirent bientôt les indigènes qui étaient de race caraïbe. Les mauvais traitements dont ils les accablèrent ne tardèrent pas à faire décroître cette population indienne, au point de la réduire à 150 habitants à peine, vers le milieu du XVIe siècle. Les Français et les Anglais donnèrent à l'île le nom de Saint-Domingue. Elle s'appelle aujourd'hui Haïti, c'est-à-dire, le pays montagneux.

NOTE 4.

Cependant il leur faut s'ensevelir vivants...

Cette thérapeutique de la Syphilis est celle de tous les peuples sauvages. Il semble que l'instinct leur indique la *sueur* et le *jeûne*, comme les deux moyens les plus puissants de vaincre la maladie. Je pourrais, à cet égard, multiplier les citations. Je me borne à extraire le passage suivant du voyage de MM. Combes et Tamisier en Abyssinie :

« Les maladies Syphilitiques sont généralement répan-
« dues en Abyssinie, mais elles sont loin d'y présenter
« d'aussi graves dangers que parmi nous. Les Abyssiniens
« gardent leur mal pendant toute leur vie et ils s'en in-
« quiètent peu ; ils connaissent l'usage de la salsepa-
« reille, et ceux qui font le voyage de Massaouah ont
« ordinairement soin de s'en pourvoir. »

« Lorsqu'un grand d'Abyssinie est atteint de maladie
« Syphilitique, il se rase les cheveux, se renferme durant
« quarante jours dans un appartement bien fermé, ob-
« serve *une diète sévère* et prend beaucoup de *sudorifi-*
« *ques* ; au bout de ce terme il sort presque toujours
« guéri. »

« Quant aux individus qui ne peuvent se procurer les
« médicaments nécessaires, ils sont obligés de prendre
« en patience leur maladie qui disparaît à certaines épo-
« ques, pour revenir dans d'autres. Comme les Abyssi-
« niens tiennent beaucoup à leur chevelure, ils sont tous
« dans l'habitude de se raser la tête dès les premiers symp-
« tômes du mal. Si les habitants de Goa se font une gloire
« d'avoir plusieurs fois la Syphilis, les Éthiopiens n'en
« rougissent pas : ils n'en sont pas plus honteux que de
« toute autre affection. (*Tom.* 1, *pag.* 279.) »

NOTE 5.

C'est là que du régime affrontant la rigueur.

Lorsque les médecins commencèrent à tenter la cure de la Syphilis par des décoctions de bois sudorifiques, l'excessive rigueur du régime auquel ils soumirent les malades était regardée de part et d'autre comme une condition impérieuse, sans laquelle point de succès à espérer. Cette loi, quelque dure qu'elle fût, était strictement maintenue par les uns, et subie sans murmure par les autres. Nul ne la violait; car il y allait de la vie, la Syphilis étant, à cette époque, une maladie souvent mortelle. L'abstinence des aliments était donc poussée à l'extrême. Les malades ne prenaient de nourriture que tout juste ce qu'il en fallait pour ne pas mourir de faim. Plus cette règle était rigidement observée, plus prompte et plus sûre était la guérison.

Chez les Indiens, dit Gonzalez Fernandez d'Oviedo, *le mal n'offre ni autant de gravité, ni autant de danger qu'en Espagne. Les naturels (de l'île Haïti) s'en débarras-*

sent sans trop de peine au moyen du gaïac. La cure exige que l'on observe une grande abstinence de nourriture et que l'on boive, en grande quantité, la décoction du bois de cet arbre : car, sans l'abstinence, le gaïac, loin d'être utile, devient nuisible.

« Dans les premières années (je traduis Fracastor), « on défendait au malade de quitter le lit durant un mois « entier; aujourd'hui on s'est un peu relâché de cette ri- « gueur. Alors aussi on ne lui accordait de nourriture « que juste ce qu'il fallait pour entretenir la vie (trois « onces ou au plus quatre onces de pain, deux onces de « chair de poulet, une once de raisins secs). Il devait « s'abstenir de vin et user, pour unique boisson, de la se- « conde décoction de gaïac, seule ou additionnée de « miel. Aujourd'hui on est moins sévère: on permet au « malade de sortir et de se nourrir plus copieusement. « Toutefois celui qui s'astreint aux prescriptions les plus « rigoureuses, guérit d'une manière plus sûre et plus radi- « cale. (*Traité des maladies contagieuses.*) »

Fallope a écrit : *Ego vidi aliquos curatos ligno fagi, qui, conjecti in triremes, atque instituta victus ratione tenuissima, laborantes, ex toto liberantur. Sed iste non est usus medicus.*

Qu'il fût accompagné d'un repos absolu ou d'un tra-

vail de forçat, le jeûne, poussé à sa plus extrême rigueur, était la condition principale de la guérison :

J'emprunte ma dernière citation à l'illustre Van Swieten, et je ne crois pouvoir mieux faire que de copier ici le texte latin si clair et si correct de cet auteur :

« *Vidi ipse memorabilem casum, qui me docuit, quid constans ægri animus*, cum victu penitus macilento, *ac validorum laborum tolerantia, efficere possit in lue venerea inveterata, et vix non desperata.*

Nobilis juvenis petebat a me consilium, qui in calamitosissimo statu versabatur. Quater salivationem mercurialem subiverat, semper postea repullulante lue venerea, quæ sanata credebatur. Ter tentata fuerat cura per decoctum guajaci, nec meliori successu. Gerebat in sterno, ac claviculis tumores, in fronte similem unicum; cutis in variis locis maculis fœda erat, et dolores nocturnos ossium patiebatur. Omnium rerum inops cum esset, nemo illum recipere volebat, aut curam ejus gerere; universa familia detestabatur miserum : fatebatur, se non semel cogitasse, ut violenta morte miseriarum finem quæreret.

Mœrentem animum erexi, lenimen malorum promittens, dum integram curam spondere non audebam in morbo adeo inveterato. Fidem dabat, se omnia tentare velle et posse, etiam durissima, modo aliqua sanationis spes affulgeret.

Cum satis robusta esset nativa corporis compages, et adesset ætatis vigor, rustica veste indutum hominem elocavi agricolæ, ut, absque ulla duri laboris mercede, famulum ageret, solo victu *contentus*, et vili quidem. *Præter panem enim, alebatur dauci et pastinacæ radicibus, solani esculenti tuberibus, pomis, pyris, hordeo, avena, in sola aqua coctis, et similibus. Potus erat lactis ebutyrati serum acidulum, tenuissimum. Mensis Aprilis initio incepit hoc vitæ genus, et duros ruris labores constantissime tulit usque ad mensis Octobris initium, quando me accessit sanus. Toto hoc tempore, a carnibus, piscibus, ovis, lacte, butyro, caseo, abstinuit severissime. Vidi illum post aliquos annos, in fecundo conjugio viventem, et formosa sanaque prole beatum.* (Com. in Boerh. tom. v.)»

De nos jours les liens qui astreignaient à cette austère mais indispensable discipline se sont relâchés et rompus; le souvenir même s'en était effacé, lorsque naguère M. Vidal (de Cassis) et M. Payan ont appelé l'attention de leurs confrères sur les succès obtenus contre des cas désespérés, soit dans les hôpitaux de Marseille, soit dans ceux d'Aix, par la *diète sèche*, par le *traitement arabique*, que de vieux médecins appliquent encore à des formes de la Syphilis rebelles au mercure, aux préparations d'or, aux sudorifiques : traitement qui bien que soumettant

de nouveau les malades à l'action du mercure et des sudorifiques, leur impose la condition formelle, principale, de ne se nourrir que de galettes, de raisins secs, de figues sèches et d'amandes torréfiées. Diète sèche s'il en fut, mais hors d'elle point de salut.

On le nomme *traitement arabique*, c'est *indien* qu'il faudrait dire ; car il rappelle littéralement celui usité chez les naturels de Saint-Domingue, et dont Oviedo nous a transmis les règles : « *Æger carnibus abstinet et piscibus; sed passulis vescitur et siccis eduliis, iisque paucis* (*quæ scilicet ad sustinendum totum corpus sufficiunt*) *et aliquo panis assi* (*biscoctum vulgus vocat.* — C'est bien là évidemment du biscuit, des galettes !) *frustulo.* (*Apud Van Swieten.*) »

Quel danger éminent, quelle impérieuse nécessité ne faudrait-il pas aujourd'hui pour qu'un de nos malades consentît à passer sous le joug de pareilles privations, à chasser ainsi l'ennemi en le réduisant par famine ! Les temps sont bien changés !

Un adoucissement, plus apparent peut-être que réel, étant survenu, avec le temps, dans les symptômes du mal, les malades se sont insensiblement habitués à traiter la Syphilis avec une légéreté et une négligence incroyables.

Autrefois tout galant homme, dès que le trait empoi-

sonné l'avait blessé, gagnait en toute hâte la maison de quelque honnête chirurgien et se livrait avec confiance et docilité aux sévères exigences de l'art. Il y laissait bien quelques dents, quelque peu de chevelure ; bagatelle! le corps entier en sortait d'ordinaire sain et sauf.

Voici ce que je tiens de la bouche d'un de mes amis, M. le docteur D.... Son père, pendant quarante ans d'une honorable pratique, ne cessa de recevoir chez lui des pensionnaires de ce genre. Il était si sûr de les guérir radicalement, en les mettant à l'abri des intempéries de l'air, en veillant à ce qu'aucune négligence n'eût lieu dans l'emploi des remèdes prescrits, et surtout, en ne tolérant nul écart de régime, qu'il leur garantissait guérison parfaite et s'engagait, en cas d'insuccès, à rembourser tous les frais de traitement. Si, peut-être, il leur administrait le mercure avec quelque prodigalité, du moins se faisait-il une loi inexorable de leur tailler le vivre au plus menu. En quarante ans, il n'eut qu'une seule fois à subir les conséquences de la clause pécuniaire résolutoire qu'il s'était imposée. Un seul de ses pensionnaires vit reparaître les accidents consécutifs de la maladie. Encore M. D.... assurait-il à son fils que le cas n'était pas fort clair. Mais le réclamant étant très-chicanier et quelque peu frotté de procureur, M. D.... aima mieux payer que disputer.

Aujourd'hui que se passe-t-il fréquemment sous nos yeux ? La Syphilis semble à la plupart chose de si mince importance qu'ils ne consultent même plus le médecin ; ils entrent, en passant, chez l'apothicaire, se font délivrer une boite de pilules de Dupuytren, quelques flacons de la problématique essence de salsepareille, et tandis que la Syphilis et le mercure se livreront dans leur corps une bataille suprême dont leur santé est le vivant enjeu, ils courront, comme d'habitude, à leurs plaisirs, à la bourse, à la promenade, aux spectacles, aux bals, aux festins. Bientôt ils s'estiment guéris, parce que le symptôme a disparu. Le sont-ils en réalité ? nullement. La plupart du temps ils ne sont que *blanchis*, ainsi que le dit le vulgaire en parlant de cette méthode expéditive mais très-chanceuse. C'est à eux aussi qu'on peut appliquer l'ancienne métaphore aussi juste que hardie : *similes estis sepulcris dealbatis, quæ a foris parent hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitia.*

La maladie devient constitutionnelle, elle passe dans le sang. Bientôt les vers du sépulcre remuent, le mal renaît, la peau se couvre d'éruptions ulcéreuses, les os s'enflent et se carient. Heureux les cas où le coupable est la seule victime et où, durant ce sommeil passager de la Syphilis, une union imprudente ne s'est pas formée, une

femme, un enfant n'ont pas reçu le germe empoisonné!

Le régime, le régime! c'était la chaîne qui reliait toutes les parties du traitement, la sauve-garde, l'auxiliaire indispensable des remèdes, la condition de toute bonne cure; dans la majorité des cas, à lui seul, peut-être, la guérison tout entière de la maladie.

En abandonnant le régime, on a ouvert la porte à tous les maux secondaires, tertiaires. C'est aux funestes conséquences de cet abandon que pourraient surtout s'appliquer ces beaux vers de notre poète Barthélemy, l'heureux émule de Fracastor:

« De là vient cette race informe, abâtardie,
Ce peuple d'avortons qu'attend l'orthopédie;
De là ces jeunes gens déjà cadavéreux,
A la poitrine étroite, au front pâle, à l'œil creux;
. . . . . .
De là ces jeunes fleurs, ces vierges de seize ans,
Précoces réservoirs de mille maux cuisans,
Qu'on voit avec langueur se pencher sur leurs tiges,
En proie aux pâmoisons, aux vapeurs, aux vertiges;
Complices innocents que l'hymen doit unir
Pour léguer des douleurs à la race à venir! »

C'est le régime qu'il faut se hâter de prêcher aux malheureux atteints de Syphilis, c'est à son joug inflexible qu'il faut plier les fronts stigmatisés de la *corona veneris*, c'est dans ses liens de fer que l'hydre sans cesse renaissante doit être garrottée, brisée, anéantie.

Nous avons aujourd'hui banni du traitement de la Syphilis les dégoûtantes, dangereuses et inutiles rigueurs de la salivation mercurielle ; c'est un progrès immense. Appliquons-nous à y ramener les dures, mais salutaires rigueurs du jeûne et de l'abstinence, *cura famis*, et le progrès ne sera pas moins grand. Ce n'est pas rétrograder que de revenir sur ses pas quand on a fait fausse route, c'est avancer.

NOTE 7.

Au milieu de ces mers cherche l'île d'Ophyre.

Fracastor après avoir indiqué d'une manière claire et précise l'île Hispaniola, au début de ce chant, lui donne ici le nom imaginaire d'Ophyre, afin d'isoler, autant qu'il est en lui, les fictions poétiques des réalités de l'histoire.

Les noms d'Anthylie, d'Hagie, de Gyane, d'île des Cannibales qui se trouvent plus bas, sont évidemment créés par le poète dans le même but.

NOTE 8.

. . . . . Et d'une main ardente
Saisit l'arme. . . . . .

Cette description de l'arquebuse est à la fois très-poétique et très-exacte. On se rappellera qu'avant l'invention des arquebuses à rouet, on se servait pour mettre le feu à la poudre, d'une longue mèche ou corde souffrée qu'on portait tout allumée, lorsqu'on allait au combat ou à la chasse.

Fracastor attribue l'invention de la poudre à canon et des armes à feu, aux Teutons, *Teutones* (le même nom que *Deutschen*, nom actuel des Allemands), peuple Germain originaire des bords de la Baltique, ou plutôt nom commun à plusieurs peuples de la Germanie. C'était sans doute l'opinion de son temps.

Il fait entrer dans la composition de la poudre, les *cen-*

dres de saule, *salicum cineres*, mêlées au soufre et au salpêtre. Il me semble raisonnable d'entendre, par ce mot *cendres*, du charbon de saule réduit en poussière, car déjà au XIIIe siècle, Bacon, dans son traité *de utilitate magiæ*, parle de charbon et non de cendres de bois. et indique comment, mélangé à du soufre et à du salpêtre et renfermé dans un tube de fer, il imite, lorsqu'on l'enflamme, le bruit du tonnerre et le feu des éclairs.

Bien qu'on ignore l'époque exacte où fut découverte la poudre à canon, on croit assez généralement que les Chinois furent les premiers à faire usage de cette composition dans leurs feux d'artifice et qu'ils essayèrent aussi, les premiers, à s'en servir dans la guerre.

Il est à présumer que la connaissance de la poudre à canon, et de la machine dans laquelle on l'employait, se sera répandue de la Chine chez d'autres nations, soit par la Tartarie, soit par les Arabes qui trafiquaient dans la mer des Indes, ou enfin par les Portugais et les Hollandais que la navigation amena dans ces contrées lointaines.

On en fit usage en France, pour la première fois, sous le règne de Philippe de Valois (1340).

NOTE 9.

Sur cette terre enfin pour vous réduire en poudre
Des Cyclopes nouveaux sauront forger la foudre.

Ces géants, fils du Ciel et de la Terre, travaillaient, comme forgerons, sous les ordres de Vulcain, à forger la foudre pour Jupiter.

NOTE 10.

L'antique nom d'Atlas vous est connu peut-être?

L'Atlantide, île ou vaste continent, était, selon les traditions antiques conservées par Platon (dans le *Timée* et le *Critias*), située dans l'océan Atlantique, en face des Colonnes d'Hercule. Les peuples de l'Atlantide avaient conquis une grande partie de l'Afrique et de l'Europe occidentale, lorsque leur pays fut anéanti par des tremble-

---

NOTE 12.

Et de la Bactriane aux ruines d'Ammon. . . . .

Bactriane, contrée d'Asie, qui répond aujourd'hui au Kanat de Balk dans le Turkestan indépendant. La Bactriane formait autrefois une des plus grandes satrapies de la monarchie persane. Elle est prise ici pour l'Asie, comme les ruines d'Ammon pour l'Afrique.

FIN DES NOTES DU LIVRE TROISIÈME.

ERRATUM.

Page 239, *ligne* 8. ne crains pas *lisez* : ne crois pas

339.370.171

3 2044 048 097 869

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413

WIDENER
WIDENER
AUG 23 2000
CANCELLED

WIDENER
SEP 10 2001
JUN 07 2001
CANCELLED

Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.